

NDO PIZZOFALCONI

NAZIONALE

B. Prov.

XIII

22

NAPOLI

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

ECA PROVINCIALE



Palchetto

Num.º d' ordine

12

io

71

89

B. Pear.

XIII

22

117

3

11

MÉMOIRES
POLITIQUES
ET MILITAIRES.

MEMOIRS

OF

THE

644 764

MÉMOIRES POLITIQUES

ET

MILITAIRES,

Pour servir à l'histoire de LOUIS XIV
& de LOUIS XV,

COMPOSÉS sur les pièces originales
recueillies par ADRIEN-MAURICE,
duc de NOAILLES, maréchal de
France & ministre d'État.

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,
des Académies de Lyon & de Nanci.

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de quelques Observations sur
cet ouvrage par M. de VOLTAIRE.

TOME TROISIÈME.



A LAUSANNE & à YVERDON,
Chez la Société Typographique.

M. DCC. LXXVII.

CHITONIA

CHITONIA

1

CHITONIA

CHITONIA

CHITONIA

CHITONIA

CHITONIA

CHITONIA

CHITONIA

CHITONIA

CHITONIA



MÉMOIRES

POLITIQUES ET MILITAIRES,

*Pour servir à l'histoire de Louis XIV.
& de Louis XV.*

SUITE DE LA SECONDE PARTIE:

LIVRE QUATRIÈME.

LES grandes intrigues de cour
sont enveloppées de tant de nuages,
que la vérité s'y dérobe quelquefois
aux yeux les plus pénétrants. Quand
elles peuvent être éclaircies après la
mort des acteurs, elles appartiennent

Tome III,

A



1703.
Idée gé-
nérale des
bruyeries
de la cour
d'Espagne.

1703.

à l'histoire, & en forment une partie vraiment utile, puisqu'elles apprennent à connoître les personnages célèbres, à pénétrer les causes des révolutions, à se faire des règles de conduite pour éviter les écueils qui environnent cette carrière. Nous devons rapporter une espèce de procès inconcevable, où les contradictoires sont affirmés de part & d'autre avec la même assurance; où Louis XIV doit être jugé entre le roi son petit-fils & son ambassadeur; où la princesse des Ursins est accusée & accusatrice. Les pièces que nous avons entre les mains, sont des monumens authentiques: nous en présenterons l'extrait sans aucune partialité; nous ne nous permettrons que les remarques nées du sujet même; & le public sera peut-être partagé dans le jugement: car ni les mystères de cœur, ni les replis du cœur humain, ne sont guère susceptibles de cette évidence, qui seule enlève tous les suffrages.

MM. d'Est-
rées arri-
vent préve-
nus contre

A peine arrivés avec Philippe, le cardinal & l'abbé d'Estrées prennent

des soupçons, se croient offensés indignement, & vont faire un éclat terrible. Le P. Daubenton les avoit avertis quelques jours auparavant qu'il y avoit beaucoup de cabales, pour enfermer le roi & ne le laisser voir à personne. Ils trouvent à Guadalaxara, où la reine s'étoit rendue, la princesse des Urins fort réservée sur les questions qu'ils veulent lui faire. Ils la jugent ensuite passionnée pour l'étiquette, parce qu'elle avoit dit au cardinal qu'il ne pouvoit entrer sans permission dans une chambre, où le roi étoit avec la reine & avec les dames du palais; permission qu'elle alla demander, après avoir essuyé de sa part quelques paroles très-vives. Une autre fois, lui dit-il, j'apporterai mon extrait baptisfaire pour me faire connoître ici. Ils se récrient également sur ce qu'elle empêche l'abbé d'Estrées d'entrer librement chez la reine. Ils s'étonnent que le roi, non-seulement ait déclaré qu'on peut s'habiller comme l'on voudra, à l'espagnole ou à la françoise, mais qu'il veuille prendre lui-même la

1703.

la princesse
des Urins.Le cardinal
d'Estrées au
roi.

L'abbé d'Estrées à M. de Torci.

23 janvier.

Ils se plaignent d'abord de plusieurs choses.

1703.

golille, que la reine l'y oblige, & que la princesse des Ursins l'ait fait prendre à ses pages. (Cette golille est une espèce de collet qu'on appelloit *fraise* en France). Ils se persuadent qu'on veut éloigner les François, & revenir en tout à l'ancien système. Ce n'est encore que le moindre sujet de leurs plaintes.

Portocarréro ne veut plus entrer au *despacho*.

Ibid.

Le roi veut le tenir seul, & en dit les

On arrive à Madrid le 17. janvier. Le cardinal Portocarréro, après avoir salué le roi, le supplie de le dispenser du *despacho*, alléguant ses incommodités qui ne lui permettent plus d'en soutenir la sujétion. Rien n'est capable de lui faire changer d'avis. Il offre au cardinal d'Estrées d'aller chez lui, quand les affaires le demanderaient; il proteste de son zèle pour le service du monarque; mais il assure que sa résolution est prise de ne plus rentrer dans ce conseil, qu'il est trop mécontent de ceux avec lesquels il s'y trouverait, qu'il est un vrai *cavallero*, & qu'il n'en démordra point.

Après quelques délibérations inutiles sur la manière de se tirer d'em-

barras, Philippe V prend le parti de tenir son despacho tout seul. Il dit à l'ambassadeur que des raisons essentielles l'y engagent; que s'il le tenait avec lui, ce serait exposer la France & l'ambassadeur à trop de haine, dans un tems de fermentation & de mouvemens secrets; il ajoute qu'il a en lui une confiance entière, que rien ne se fera sans le consulter, & qu'il en a donné l'ordre au secrétaire.

Le cardinal représente vivement au roi combien il est surpris, étant l'homme de confiance de son grand-père, de n'avoir pas été consulté sur une pareille résolution, & sur les raisons qui l'ont inspirée. *Mais je ne m'en prends pas à V. M. ni à la reine, dit-il: les cabales étoient trop bien conduites pour que votre majesté pût voir le poison qui y étoit caché; vous avez été prévenus: l'on vous a produit des gens moins occupés de vos intérêts & du bien public que de leur ambition. Vous avez entretenu le duc de Médina-Céli & plusieurs autres. Ce début violent est suivi de discours contre l'étiquette, & contre*

1703.

raisons à l'ambassadeur.

Ce ministre se plaint avec vivacité.

Ibid.

les manèges dont on doit craindre les
 1703. pernicieux effets.

Il ne mé-
 riage point
 le président
 de Castille.

Le président de Castille étoit en droit de ne faire aucune visite. L'ambassadeur devoit nécessairement traiter d'affaires avec lui, & ne vouloit pas le visiter le premier. Il demande au roi un ordre pour le président de venir le trouver. Philippe l'accorde. Nouveau sujet de contestations : car les prérogatives de la place étoient sacrées pour un Espagnol.

Il accuse la
 princesse
 des Ursins
 dans ses let-
 tres.

Enfin, des premières lettres du cardinal & de son neveu, il résulte que la princesse des Ursins est ligüée avec certains grands d'Espagne pour faire échouer toutes les mesures de la France ; qu'on va tomber sous l'empire des femmes, comme du tems de Charles II ; que le marquis de Rivas, secrétaire du *despacho*, l'a dit lui-même ; que le roi & la reine s'abandonnent à une troupe de factieux ; que les François sont exclus de tout ; qu'on ne vaque à aucune affaire, & que ces désordres sont le fruit d'une trame formée de longue main.

Ibid.

Philippe n'est à Madrid que depuis cinq jours, & l'abbé d'Estrées marque au marquis de Torci : " On n'oublie rien pour nous faire regarder comme des ennemis qu'il faut songer de perdre : ce sont les sentimens qu'on inspire à tout le monde... Si le roi juge à propos de retirer madame des Ursins, que la considération de la reine ne le retienne pas. Huit jours après son départ, nous serons mieux avec elle que madame des Ursins, & on la fera revenir pour les intérêts du roi, dont elle est présentement fort éloignée. Si le roi juge à propos de la laisser auprès de la reine, qu'il fasse la grâce à M. le cardinal d'Estrées & à moi de nous retirer ; & comptez de ce jour-là l'Espagne perdue pour la France... "

Trois jours auparavant, Louville écrivoit avec sa vivacité ordinaire, qu'on ne pouvait concevoir comment la princesse des Ursins avoit osé faire exclure du *despacho* le cardinal d'Estrées ; mais que la tranchée était ou-

1703.

Grande imprudence de l'abbé d'Estrées.

Lettre du 23 janv.

Délations de Louville.

M. de Louville à M. de Torci 1703 20 janv.

1703.

verté de loin ; qu'il s'en était bien ap-
 perçu dès qu'il apprit par le roi même
 que la reine, & par conséquent la
 princesse, s'étaient plaintes en France
 de ce qu'il faisait les lettres de ce prin-
 ce ; qu'il s'étoit convaincu alors qu'on
 méditoit de grandes affaires. Il assure
 que l'on agit de concert avec la cour
 de Turin. Il ajoute que le roi tenant
 le despatch avec Rivas, la reine avoit
 dit à ses dames : *enfin voilà le roi qui*
gouverne par lui-même, il en est très-
capable & n'a plus besoin de secours ;
qu'elle l'avoit prié de se vêtir à l'espä-
gnole, en lui disant qu'elle ne l'aimoit
qu'en cet habit-là ; que le duc de Mé-
dina-Céli est un des chefs du com-
plot ; qu'il a dit en plein conseil des
Indes, au sujet d'un seigneur injuste-
ment maltraité : voici un de ces gens
qui s'adressent aux François & à la
France, quand ils veulent avoir justice ;
coupons - lui bras & jambes pour lui
faire voir qu'il ne faut pas prendre ce
chemin. A en croire Louville, tous les
François vont être chassés ; le roi sera
livré au duc de Savoie & à quelques

Il tâche
 d'agrir la
 cour de
 France.

Louis XIV une longue relation, toute différente des autres. En voici la substance :

1703.
cesse des Ur-
fins.

La princesse
des Ursins au
roi.

21 janv.

Surprise de l'opiniâtreté du cardinal Portocarrero, elle l'attribua aux dégoûts qu'il avoit essuyés dans la junte, au chagrin d'avoir pour collègue un cardinal dont il connoissoit la supériorité d'esprit, à ses mécontentemens par rapport au président de Castille & au marquis de Rivas, avec lesquels il ne vouloit plus se trouver dans le conseil du cabinet. Elle sentit d'abord que, si le cardinal d'Estrées y assistoit seul, comme il y étoit résolu, les mal intentionnés auroient un beau prétexte d'invectives contre la France, qu'ils accusoient de vouloir faire de l'Espagne une viceroyauté. Elle en dit son sentiment à l'ambassadeur, & ne le persuada point. Cependant les jours se passaient sans qu'aucune affaire s'expédiât; les grands formaient des assemblées dangereuses; le corrégidor Ronquillo avertit qu'il y avoit tout à craindre, si le *despacho* ne se tenoit pas, & par le roi seul. Elle déterminà

Raisons
qu'avoit le
roi de tenir
seul le *des-
pacho*.

21 janv.
1703.

le roi à le tenir de cette manière, ~~par~~ attendant les avis de Louis XIV, bien entendu que l'ambassadeur feroit consulté sur toutes les affaires importantes. 1703.

Avant de travailler seul avec Rivas, Philippe lui dit, que son peu d'expérience & sa jeunesse ne lui permettoient pas d'espérer de ne point commettre de fautes; qu'il le croyoit un honnête homme, sans quoi il se garderoit bien de l'employer; qu'il l'avertissoit néanmoins que, s'il le trompoit sur la moindre chose, sa tête en répondroit. Le secrétaire demeura immobile d'étonnement, & publia ensuite que le jeune monarque étoit capable de fermeté. Rien ne pouvoit tant contribuer à sa gloire, selon la princesse des Ursins, qu'une telle résolution, qui lui donnoit le tems d'attendre les conseils de France, sans que les mécontents pussent profiter de l'embarras où l'avoit mis Portocarréro. *Ibid.*

Venant ensuite aux reproches qu'elle effuie personnellement, la princesse commence par prier Louis XIV de la *La princesse demande son rappel.*

~~_____~~ rappeler, puisqu'elle seroit désormais
 1708. un obstacle au crédit que doivent
 avoir les ministres. Elle se justifie d'ail-
 leurs, en observant que ses lettres au
 marquis de Torci prouvent assez qu'elle
 ne flatte point les Espagnols. "J'a-
 voue cependant, dit-elle, que j'en
 suis aimée. Mais le cardinal d'Es-
 trées croit-il, que cela soit mau-
 vais, & a-t-il intention de s'en faire
 haïr? La manière dont il a reçu
 tous les grands qui ont été le voir,
 & le procédé qu'il a avec le prési-
 dent de Castille, fera plus de tort
 qu'il ne s' imagine à ses grandes qua-
 lités, & peut-être au service de V.
 M.". Effectivement ils étoient ou-
 trés de sa hauteur.

Elle avoit raison sur l'article de l'étiquette. Quant à l'étiquette, il paroît cer-
 tain par son récit, que messieurs d'Es-
 trées avoient tort, de prétendre avoir
 en tous tems les entrées libres chez la
 reine, quand le roi s'y trouveroit. L'ab-
 bé y avoit voulu entrer à Alcala, sans
 aucune raison particulière, à la face
 de tous les grands qui attendoient
 dans l'anti-chambre. Elle pria l'ambas-

fadeur d'observer que son neveu étoit jeune, & que les grands seroient of- 1703.
fensés de lui voir plus de privilèges
qu'ils n'en avoient. Il répondit que
son neveu étoit l'homme du roi de
France, & que le roi d'Espagne lui
avoit accordé toutes sortes de distinc-
tions. Ce jour-là même, l'abbé entra
encore trois ou quatre fois. " N'est-il
pas mieux, sire, que les ministres
de V. M. viennent sans bruit par
mon appartement chez la reine,
lorsqu'ils la voudront voir, puisque
cela leur sera toujours permis, que
de vouloir par une vanité insultan-
te, s'exposer à mécontenter le mon-
de, & surtout les grands qui y sont
les plus intéressés? " Le comte de
Marfin en usoit ainsi. La princesse as-
sure qu'elle l'avoit proposé, & qu'on
avoit très-mal reçu ses propositions.

Le reproche de s'entendre avec les
ennemis des deux couronnes, lui pa-
roît ne pas mériter de réponse. Cette
injure étant fondée sur une audience
qu'on suppose qu'elle a fait donner au
duc de Médina-Céli, il lui suffit de di-

Reproche
calomnieux
contre elle.

Ibid.

1703.

Manière
dont Philip-
pe V expose
cette affai-
re.

Philippe V à
Louis XIV.
21, 22 & 26
janvier.

Il s'élève
contre l'ob-
stination de
l'ambassa-
deur.

re que le cardinal d'Estrées a su depuis qu'il n'y eut jamais rien de moins véritable.

Philippe, de son côté, écrit coup sur coup plusieurs lettres sur l'article du *despacho*, conformes au récit de la princesse des Ursins. Il dit dans l'une, que l'ambassadeur ne voulant point du président de Castille, & le cardinal Portocarréro persistant dans son refus, il ne restoit que deux partis, ou de tenir le *despacho* seul avec l'ambassadeur : & l'on n'auroit pas manqué de crier qu'il devenoit premier ministre d'Espagne ; ou de nommer quelqu'un des grands pour y assister avec lui : & il étoit trop dangereux de faire un mauvais choix, & d'exciter entre eux une

jalousie terrible. Dans une autre lettre, il dit que le cardinal d'Estrées a refusé de voir les affaires qui devoient se traiter le lendemain, sous prétexte que la démarche du roi avoit rompu toutes ses mesures, & rendoit tous les projets impraticables. Il représente à Louis XIV que l'obstination de ce ministre paroît venir d'entêtement : car

enfin, puisqu'on doit lui envoyer dès la veille toutes les consultes, puisqu'on ne doit rien faire sans le consulter, puisqu'il peut venir tous les jours travailler en particulier avec lui, pourquoi tout seroit-il perdu, s'il n'entre pas seul dans le *despacho*? Dans une lettre encore plus forte, où les griefs sur l'étiquette sont réfutés, Philippe se plaint que le cardinal lui ait parlé en présence de la reine avec peu de modération, & même en le menaçant; qu'il se déchaîne contre la princesse des Ursins, sans garder aucune mesure; en sorte que la brouillerie est éclatante. Il supplie le roi d'examiner les moyens de faire cesser un si grand mal.

1703.

Il se plaint de ses excès.

Enfin il écrit séparément, au sujet de la princesse, pour qu'on ne lui accorde pas la permission de s'en aller, supposé qu'elle la demande; il la comble d'éloges, gémit des chagrins qu'on lui donne, dit qu'il ne fait ce que la reine feroit sans elle. Et la reine écrit en même tems: "Le cardinal d'Es- trées a montré dans cette occasion

Il défend la princesse des Ursins.

Lettre du 26 janvier.

Lettre de la reine.

1703. plus de vivacité qu'il ne lui convenoit d'en avoir. Il semble, par ce qu'il fait à mon égard, qu'il se méfie de moi. Ma consolation est que j'ai l'espérance que ce n'est pas par votre ordre qu'il agit de cette manière avec moi. Je ne laisserai pas que d'être fort aise d'en être assurée par V. M. même. Quoique je ne veuille me mêler d'aucune affaire, je n'ai pas laissé de dire au roi ce qu'il me paroïssoit de celle-ci; car c'est un cas tout particulier.

Confiance de la princesse des Ursins. Lettre du 27 janvier. Depuis quelque tems la princesse des Ursins, s'il faut en croire ce qu'elle marque à Torci, étoit informée que sa droiture & son désintéressement faisoient peur à messieurs d'Estrées & à Louville, & qu'ils songeoient à la faire sortir d'Espagne. Vous verrez, ajoute-t-elle, dans la longue lettre que je prends la liberté d'écrire au roi, un récit très-sincère des causes de notre brouillerie. Je m'offre de prouver tout ce que j'avance, & je vous supplie très-humblement d'envoyer une copie de cette lettre

„ à ces messieurs, & à moi une de la
 „ leur, avec obligation de justifier de 1703.
 „ part & d'autre les faits dont nous
 „ ne convenons pas.”

Quelle que fût l'ambition de la princesse, quelques manèges qu'elle pût employer à la cour ; est-il probable qu'elle eût projeté de combattre les volontés de Louis XIV, & ses ministres, & le parti de France ? n'auroit-elle pas vu que c'était le moyen infail-
 lible de se perdre ? On lui imputa des vues chimériques ; on l'irrita : elle se roidit ; elle mit à son tour de l'humeur & de la hauteur dans ses procédés. Se plaignant dans une autre lettre de la persécution qu'elle essuyait, sollicitant son congé avec ardeur, assurant qu'elle doit tout craindre de la vengeance de ses ennemis, elle ne ménage plus ses termes. A l'entendre, l'abbé d'Estrées est un étourdi, rempli de lui-même, & le plus superbe personnage qui soit au monde ; le cardinal n'est plus ce qu'il étoit : son esprit a fort baissé, sa vivacité est dégénérée en fureur, & souvent ses discours sont fort éloignés du bon

Elle est offensée, & ne ménage plus ses accusateurs.

*Lettre à M.
 de Torci.
 1^{er} février.*

1703. *sens ; occupé de son cardinalat , s'il pou-
voit écraser tous les autres , il le feroit.*
La passion se montre des deux côtés à
découvert : il faut se défier de ce qu'elle
inspire.

Embarras
de Louis
XIV.

Lorsque Louis XIV n'attendoit que
des nouvelles agréables , soit de l'arri-
vée de son petit-fils en Espagne , soit
de l'expédition des affaires qu'il avoit
à cœur , la nouvelle de ces funestes
démêlés vint augmenter ses embarras.
Il ne pouvoit approfondir de loin la
vérité , & il étoit obligé de prendre
vite son parti. Peut-être crut-il trop
légèrement son ambassadeur ; mais du
moins les expédiens qu'il proposa pa-
roissoient les plus sages dans les cir-
constances.

Il desira
que Porto-
carrero ren-
tre au con-
seil.

La dépêche au cardinal d'Estrées
porte que Philippe s'est laissé surpren-
dre ; qu'il n'a point assez réfléchi à
l'importance dont il est pour lui-mê-
me , que toutes les délibérations sur
ses affaires soient formées de concert
avec le ministre de France ; qu'il auroit
dû lui communiquer les raisons qui
le décidoient à tenir seul le *despacho*,

Le roi au
cardinal
d'Estrées.
4 février.

Il est essentiel maintenant d'engager le cardinal Portocarréro à y rentrer , ne fût-ce que pour six mois ; & le roi lui écrit dans cette vue une lettre pressante. Le président de Castille y est aussi nécessaire. " On prétend , ajoute Louis , qu'il a été mortifié de l'ordre que vous lui avez fait donner d'aller chez vous ; sa charge l'empêchant de faire aucune visite , sous quelque prétexte que ce puisse être. Je fais que vous êtes fort au-dessus des petites attentions du cérémonial , & que jamais vous n'exigerez rien sur ce sujet ; lorsque vous croirez qu'il pourra nuire au bien de mon service : ainsi ce que je vous marque est seulement pour vous informer des avis qui me sont revenus. " (On voit bien que l'intention du monarque est de donner un avis honnête.) Si Portocarréro refuse , il faut absolument mettre quelqu'un à sa place ; car après ce qui s'est passé , il ne conviendrait point , par rapport aux Espagnols , que l'ambassadeur assistât seul au *despacho* ; quand

1793.

Avis à
l'ambassa-
deur sur le
président de
Castille.

1793. même le roi y consentiroit : le comte de Mancéra est celui des conseillers d'état qu'on juge le plus propre à être associé au président de Castille.

Article sur
la princesse
des Ursins.

Quant à la princesse des Ursins ; on espère qu'avertie , elle se conduira mieux ; on souhaite que les choses puissent se rétablir , parce qu'une *camarera mayor* espagnole pourroit être fort dangereuse auprès de la reine ; mais comme il y a lieu de douter que les suites deviennent meilleures , on demande à être informé si la duchesse de Médina Sidonia conviendrait pour cette place. Louis assure qu'il fera connoître en toutes occasions sa confiance entière pour le cardinal , & lui envoie une copie de la lettre qu'il écrit au roi d'Espagne.

Observa-
tion de Tor-
ci sur la go-
lille.

Torci annonce la même confiance dans ses dépêches au cardinal & à l'abbé d'Estrees. Il insinue au dernier qu'on aura infiniment plus de peine avec une Espagnole qu'avec la princesse des Ursins. Au sujet de la *golille* , sur laquelle on avoit fait trop de bruit, il observe que , selon le rapport du

courrier de Philippe, ce prince ne devoit la prendre qu'un jour de cérémonie, où il avoit coutume de s'habiller à l'espagnole; que s'il ne s'agissoit que de la porter quelquefois, le mal ne seroit pas grand; & même qu'on devoit le faire pour plaire à la nation.

— Ce point seul démontre combien la passion envenimoit toutes choses. A en croire Louville, c'étoit une preuve de cabale de vouloir prendre l'habit espagnol précisément le jour de l'arrivée du roi à Madrid, & on ne le faisoit qu'en dérision de ceux qui revenoient de l'armée avec lui. N'étoit-ce pas plutôt une condescendance très-fage pour les Espagnols, après toutes les plaintes contre les François ? Torci marqua lui-même à la princesse des Ursins : « la golille ou l'habit à la fran-
çoise sont fort indifférens pour le bien de la monarchie ; & le mieux est que dans ces sortes de fonctions (les fonctions publiques), le roi d'Espagne prenne l'habit du pays où il régné. » D'ailleurs ce que l'on avoit écrit là-dessus étoit pure exagé-

Les François avoient grand tort sur ce point.

*Lettre du 14
février.*

44100

2000

1. *containing*

$$e = \frac{1}{2} \left(\frac{1}{\rho} + \frac{1}{\rho'} \right) \frac{d\rho}{dx} \frac{d\rho'}{dx}$$

100

.37

AUTHOR'S ADDRESS:

下地盤

€

2

2

19

19

10

1703. ration, puisque l'abbé d'Estrées mar-
quoit le 8 février : *le roi commence à
prendre la goliille.*

Voici la lettre de Louis XIV à
Philippe. Il le devoit accabler de cha-
grin le roi & la reine d'Espagne ; mais
aussi leur fournir de grands sujets de
plaintes contre les auteurs de ce cha-
grin.

Lettre de Louis XIV à Philippe V.

Louis blâ-
me Philippe
de trop de
confiance
en lui-mê-
me.

*Lettre du 4
février.*

„ Il y a deux ans que vous réglez ,
„ & vous n'avez pas encore parlé
„ en maître , par trop de défiance
„ de vous-même ; vous n'avez pu
„ vous défaire de cette timidité, pen-
„ dant que vous méprisiez les pé-
„ rils des conjurations & des actions
„ les plus vives de la guerre. A pei-
„ ne cependant vous arrivez à Ma-
„ drid qu'on réussit à vous persua-
„ der que vous êtes capable de gou-
„ verner seul une monarchie , dont
„ vous n'avez senti jusqu'à présent
„ que le poids excessif. Vous oubliez
„ l'embarras de vos affaires , & vous

„ vous applaudissez de tenir seul vos
 „ conseils. J'étois bien éloigné de
 „ croire qu'on vous *tendit un pareil*
 „ *piège*, & qu'il fût possible de vous
 „ y faire tomber.

„ Considérez si c'est bien répondre Il suppose
 „ à toute l'amitié que j'ai pour vous, qu'il a exclu
 „ que d'employer votre autorité, l'ambassa-
 „ première fois que vous en usez, à *leur du des-*
 „ *pacbe.*
 „ *exclure* de vos conseils le cardinal
 „ d'Estrées, celui que j'ai choisi pour
 „ lui donner toute ma confiance au-
 „ près de vous, pour vous soulager
 „ du poids de vos affaires; que son
 „ zèle pour moi fait marcher à votre
 „ suite, lorsqu'il n'a plus rien à sou-
 „ haïter, qu'à jouir en repos de la ré-
 „ putation & des dignités que ses ser-
 „ vices lui ont acquis.

„ Mais mon intention n'est pas de Il le prend
 „ faire des reproches. Je connois le par les sen-
 „ fond de votre cœur, & plus je suis timens de
 „ assuré de vos sentimens, plus je suis reconnois-
 „ *sance.*
 „ vivement touché des fausses démar-
 „ ches où vous souffrez qu'on vous
 „ engage. Il n'est pas nécessaire de
 „ vous rappeler tout ce que j'ai fait

1703.

„ pour vous ; de vous dire que j'ai
 „ préféré de vous mettre sur le trône,
 „ à mes propres avantages. Il y en
 „ avoit de considérables pour moi à
 „ me rendre maître des états qui de-
 „ voient composer mon partage : (*)
 „ ils auroient fait une foible résistan-
 „ ce : vous les avez yus, vous en pou-
 „ vez juger : vous savez si j'ai pré-
 „ tendu tirer quelque utilité particu-
 „ lière des secours que je vous ai don-
 „ nés. J'épuise cependant mon royaume.
 „ Toute l'Europe se ligue contre
 „ moi pour vous accabler ; & l'Es-
 „ pagne, insensible aux malheurs dont
 „ elle est menacée, ne contribue en
 „ rien à sa conservation. Les peines,
 „ les dépenses, tout retombe sur moi,
 „ sans que j'aie d'autres vues que de
 „ vous soutenir contre les efforts de
 „ vos ennemis.

(*) Le premier traité de partage assûroit
 à la France le royaume de Naples & de Si-
 cile, avec plusieurs places importantes; le
 second y ajoutait la Lorraine.

„ Il est nécessaire au moins que vos
 „ résolutions soient prises de concert
 „ avec moi, & c'est vous demander
 „ peu, que de souhaiter que quel-
 „ qu'un de ma part assiste à vos con-
 „ seils : vous avez eu vous-même af-
 „ fez bon esprit pour le desirer. Je
 „ choisis le cardinal d'Estrées comme
 „ l'homme le plus consommé dans
 „ les affaires, le plus éclairé que je
 „ puisse mettre auprès de vous, dont
 „ l'expérience & les lumières vous se-
 „ ront les plus utiles : il me sacrifie
 „ son repos, sa santé, peut-être sa
 „ vie, sans aucun dessein que celui
 „ de marquer sa reconnaissance & son
 „ zèle. Et quand vous avez le plus de
 „ besoin de ses talens ; quand il est
 „ le plus nécessaire de prendre de
 „ promptes résolutions pour votre
 „ sûreté & celle de votre royaume ;
 „ vous faites voir en vous une mal-
 „ heureuse facilité à croire que tout
 „ d'un coup vous pouvez gouverner
 „ seul une monarchie, que le plus
 „ habile de vos prédécesseurs auroit
 „ eu peine à conduire dans l'état où

1703.

Il insiste sur
 la nécessité
 de concerter
 avec le car-
 dinal.

1703.

A quoi
s'exposeroit
Philippe en
persistant.

„ elle est présentement. Je nomme en
„ vous facilité ce que je regarderais
„ comme *présomption* dans un autre.
„ Je fais que vous êtes très éloigné de
„ ce défaut ; mais les effets du pre-
„ mier ne sont guère moins dange-
„ reux , & c'est ce qui m'alarme pour
„ vous.

„ Je vous aime trop tendrement ,
„ pour me résoudre à vous abandon-
„ ner. Vous me réduirez cependant à
„ cette fâcheuse extrémité , si je cesse
„ d'être informé de ce qui se passe
„ dans vos conseils. Je ne puis y
„ avoir part si vous retranchez au
„ cardinal d'Estrées les entrées que
„ vous lui aviez données jusqu'à pré-
„ sent , non - seulement à lui , mais
„ au duc d'Harcourt & à Marlin ; &
„ je serai obligé de le rappeler ; une
„ ambassade ordinaire ne convenant
„ point à un homme de son caractère
„ & de sa dignité. Mais en le retirant ,
„ je compterai uniquement ce que le
„ bien de mon royaume semble exi-
„ ger de moi. Il n'est pas juste que
„ mes sujets soient absolument rui-

„nés pour soutenir l'Espagne mal-
 „gré elle; & je le tenterois en vain; 1703.
 „lorsque de sa part je ne vois que
 „contradictions, insensibilité; & de
 „la vôtre, plus de confiance en moi
 „& en ceux que je vous envoie;
 „qu'enfin les résolutions ne feront
 „plus concertées.

„Choisissez donc ce que vous ai- Exhorta-
tions pres-
fantes, mê-
lées de re-
prochet.
 „mez le mieux, ou la continuité
 „de mes assistances, ou de vous
 „laisser aller aux conseils intéressés de
 „ceux qui veulent vous perdre. Si c'est
 „le premier, ordonnez au cardinal
 „Portocarréro de rentrer dans le des-
 „pacho; quand ce ne seroit que pour
 „six mois; continuez d'y donner en-
 „trée au cardinal d'Estrées & au pré-
 „sident de Castille; ne vous renfer-
 „mez point dans la mollesse honteuse
 „de votre palais: montrez vous à
 „vos sujets, écoutez leurs deman-
 „des, faites leur faire justice, don-
 „nez ordre à la sûreté de votre
 „royaume, acquittez-vous enfin des
 „devoirs qu'il vous appelle en
 „vous plaçant sur le trône. Si vous

1703.

„ prenez le second parti , je serai vi-
 „ vement touché de votre perte que
 „ je regarderai comme prochaine ;
 „ mais au moins avertissez moi : c'est
 „ une foible reconnoissance de mes
 „ secours : elle fera cependant confi-
 „ dérable par la facilité qu'elle me
 „ donnera de procurer la paix à mes
 „ peuples.

Louis prend
 un ton plus
 doux.

„ P. S. Je vous avois écrit quand
 „ le chevalier d'Espennes est arrivé.
 „ Votre lettre du 22 m'explique les
 „ raisons que vous avez eues de tenir
 „ seul votre *despacho*. J'aurois sou-
 „ haité que vous les eussiez commu-
 „ niquées au cardinal d'Estrées. Il n'a
 „ d'autre intérêt que de vous don-
 „ ner de bons conseils. Si vous avez
 „ autant d'amitié pour moi, que j'en
 „ ai pour vous, suivez l'avis que je
 „ vous donne, de suivre désormais
 „ les siens préférablement à tout au-
 „ tre. Je me rapporte à lui de ce qu'il
 „ vous dira de mes sentimens sur
 „ la manière dont vous devez for-
 „ mer le *despacho*. Croyez que ma
 „ tendresse pour vous ne changera

„ point, & que je serai sensiblement
 „ affligé quand vous prendrez de
 „ mauvais partis.” 1703.

La lettre du roi au cardinal Porto-
 carréro, écrite de sa propre main, Sa lettre à
 Portocarré-
 ro pour l'en-
 gager à re-
 prendre ses
 fonctions.
 étoit conçue de manière à forcer toute
 répugnance :

“ Mon cousin, après les marques
 „ que vous m’avez données de vos
 „ sentimens pour moi, & de votre
 „ zèle pour le service de mon petit-
 „ fils, je demande encore, comme
 „ une dernière preuve de l’un & de
 „ l’autre, de continuer à lui donner
 „ vos conseils dans son *despacho*. Si
 „ votre santé ou d’autres considéra-
 „ tions ne vous permettent pas que
 „ ce soit pour toujours, fixez un
 „ tems; quand ce ne seroit que pour
 „ six mois. Je serois sensible à ce que
 „ vous feriez à ma considération.
 „ Comme je me rapporte à ce que le
 „ cardinal d’Estrées vous dira de ma
 „ part sur ce sujet, il ne me reste qu’à
 „ vous assurer de l’estime particulière
 „ & de l’affection que j’ai pour vous;
 „ & je m’assure que vous y répondrez.”

1703.

Motifs que
Tortici emploie.

Lettre du 4
février.

Philippe témoigne son
chagrin à
Louis XIV.

Philippe V à

„ en faisant ce que je souhaite de vous
„ en cette occasion.

Portocarréro avoit envoyé un mémoire contenant les motifs de sa retraite, dont le principal sans doute étoit les désagréemens qu'il avoit essuyés dans la junte. Tortici, dans une lettre pressante & flatteuse, lui représente que la peine qu'il témoigne de ce que ses conseils n'ont pas toujours été suivis, n'est pas une raison suffisante à un ministre si zélé, de refuser la continuation de ses services; que sa retraite fera croire à tout le monde, qu'instruit du véritable état des affaires, il ne veut pas voir, sous son ministère, périr la monarchie; & que si les raisons de son mémoire devenoient publiques, rien ne confirmeroit davantage cette idée.

Le roi d'Espagne fut blessé au vif des reproches qu'on lui avoit attirés, & qu'il ne méritoit point. On voit dans sa réponse à Louis XIV une profonde douleur, jointe à une candeur persuasive :

„ J'avoue que j'ai été au désespoir,

„ & que je ne me sens point capable
 „ de pardonner au cardinal d'Estrées ^{1703.}
 „ ce qu'il faut croire qu'il a supposé ^{Louis XIV.}
 „ à V. M., pour la prévenir de telle ^{18 & 21 fé-}
 „ manière que vous ayez plus de ^{vrier.}
 „ croyance en lui qu'en moi. Je fais
 „ que je n'ai pas autant d'habileté que
 „ lui ; mais j'ose dire à V. M. que je
 „ suis véritable & de bonne foi, &
 „ que ce que je lui ai écrit est très-
 „ sincère. Le cardinal m'a fait un ou- ^{Ses plaintes}
 „ trage de propos délibéré, première- ^{contre l'am-}
 „ ment en faisant entendre à V. M. ^{bassadeur.}
 „ que je l'ai *exclus de mes conseils*, &
 „ en second lieu, en lui persuadant
 „ que c'est par *présomption* que j'ai
 „ pris le parti de gouverner seul mes
 „ affaires, & que je suis tombé *dans*
 „ *ce piège par les conseils intéressés de*
 „ *gens qui veulent me perdre*. S'il a dit
 „ vrai, je mérite toute l'indignation
 „ de V. M. Mais je n'ai jamais exclus
 „ de mes conseils le cardinal d'Es-
 „ trées, ni on ne m'a jamais rendu
 „ aucun piège pour me faire entre-
 „ prendre de gouverner seul.
 „ Philippe assure que la retraite im- ^{Ses raisons}

1703.
fondées sur
faits.

prévûe de Portocarréro a fait naître tout l'embarras ; qu'il n'y avoit plus moyen de suspendre le *despacho* ; que d'Estrées ne vouloit pas entendre parler du président, & vouloit y entrer seul ; que la princesse des Ursins, loin de conseiller de l'*exclure* des conseils, fut d'avis de ne rien faire sans le consulter, & qu'il vint tous les soirs donner ses instructions sur les principales affaires ; que l'ambassadeur devoit savoir gré à la princesse du parti qu'on avoit pris, puisqu'il y auroit eu une sédition s'il fût entré seul dans le *despacho*, & que cette faute lui auroit été personnelle : que cependant il a été bien aise d'avoir ce prétexte pour l'attaquer *par des histoires faites à plaisir* ; que tant d'emportement ne venoit que d'un cérémonial d'entrée chez la reine, principalement pour l'abbé d'Estrées.

Trait de
fausseté.

Il ajoute que l'abbé étant venu dire que le cardinal Portocarréro paroissoit consentir à reprendre ses fonctions dans le conseil, pourvu que le président en fût exclus, il y a donné les

mains, de peur d'apporter le moindre obstacle aux vues de l'ambassadeur ; mais que Portocarréro lui a protesté ensuite qu'il n'avoit jamais parlé d'exclure le président, quoiqu'il eût témoigné être mécontent de lui sur certaines choses. Enfin, Philippe se montre encore plus affligé de la déso-
 lation de la reine, que de sa propre douleur.

1703.

18 & 21 février.

Cette princesse très-digne d'éloges, dont la conduite avoit eu tant d'ap-
 plaudissemens, décharge aussi son cœur par une lettre extrêmement vive, qu'il me paroît essentiel de copier presque tout-entière. Le lecteur équitable en rabattra ce que le ressentiment put y exagérer contre l'ambassadeur & son neveu ; les hommes en place apprendront combien ils doivent mesurer leurs démarches & leurs paroles, sur-tout quand elles peuvent compromettre des souverains.

La reine
blessée au
vif.

1703.

*Lettre de la reine d'Espagne
à Louis XIV.*

Elle crie à
l'imposture.

“ A quoi V. M. m'a-t-elle exposée,
” en obligeant le roi son petit-fils de
” me montrer la lettre qu'elle lui a
” écrite le premier de ce mois ? Quoi !
” il est possible qu'elle ait pu se laisser
” prévenir contre ce prince, au point
” de le croire un présomptueux , ca-
” pable d'entreprendre de gouverner
” seul ses affaires , d'exclure de ses
” conseils votre ministre , d'oublier
” ce qu'il doit à la tendresse que vous
” avez pour lui ; & tout cela par l'ef-
” fet des conseils intéressés de ceux
” qui veulent le perdre , en le ren-
” fermant dans la mollesse honteuse
” de son palais ? Comment le cardi-
” nal d'Estrées a-t-il osé écrire de tel-
” les impostures ? Pardonnez moi si
” je me fers de ce terme ; mais je
” n'en connois point d'autre dans la
” douleur où je suis , & c'est le seul
” nom qu'on peut donner à ce qu'il
” faut qu'il ait écrit à V. M. , pour
” attirer au roi une telle lettre ; puis-

„ qu'il n'y a pas une seule circon-
 „ ce qui ne soit contre la vérité. Où
 „ a-t-il pris que le roi votre petit-fils
 „ ait eu la présomption de se croire
 „ capable de gouverner seul ses affai-
 „ res ? Est-ce lui qui a donné lieu à
 „ la retraite du cardinal du despacho ?
 „ Pouvoit-il la prévoir ? a-t-il pu
 „ l'empêcher ? Que n'a-t-il pas fait
 „ pour l'obliger d'y rentrer ? Le car-
 „ dinal d'Estrées l'a su & l'a vu ” (Sui-
 „ vent les détails de l'affaire, tels que
 „ dans la lettre de Philippe.) “ Cette
 „ conduite du roi votre petit-fils,
 „ peut-elle s'appeler présomptueuse ?
 „ Et a-t-elle pu donner lieu au car-
 „ dinal d'Estrées de mander que le roi
 „ d'Espagne l'avoit exclus de ses con-
 „ seils ?

1703.
 Elle réfu-
 te vivement
 les imputa-
 tions.

„ En vérité ce prince est bien mal-
 „ heureux de se trouver livré à la
 „ conduite d'un si méchant homme ;
 „ car, non content de cette fausseté,
 „ il empoisonne les choses jusqu'au
 „ point d'attaquer le cœur & la pro-
 „ bité du roi ; & lui insinue avec noir-

Elle accuse
 le cardinal
 d'Estrées.

B vj

1703.

Elle fait sa
propre apo-
logie.

Eloge de
la princesse
des Ursins.

„ ceur que S. M. a oublié la tendresse
„ que vous avez pour lui. Quels ou-
„ trages à ce jeune prince ! Il en est
„ de même des *conseils intéressés de*
„ *ceux qui veulent perdre le roi en le*
„ *renfermant dans la mollesse honteuse*
„ *de son palais.* Que peut-il avoir en-
„ tendu par-là ? Si c'est moi-qu'il at-
„ taque , jugez s'il vous plaît de sa
„ hardiesse. Dire que je veux per-
„ dre le roi , dire que je le tiens
„ dans une mollesse honteuse ! cela
„ se peut-il souffrir ? Moi qui char-
„ mée de posséder le plus aimable
„ prince de la terre , fais consister
„ tout mon bonheur dans sa gloire !
„ Moi qui ai caché mes larmes pour
„ ne le pas retenir , quand il a passé
„ en Italie ! Moi enfin qui le sachant
„ exposé aux conjurations & aux pé-
„ rils de la guerre , ai étouffé tous
„ mes soupirs pour ne lui pas dé-
„ couvrir la désolation dans laquelle
„ il me mettoit , pour ne pas ébran-
„ ler son courage !

„ Le cardinal n'est pas plus en
„ droit d'attaquer la princesse des Ur-

„ fins. Je lui dois la justice d'avouer
 „ que je me suis toujours fort bien 1703.
 „ trouvée de ses conseils, & que son
 „ bon esprit & sa conduite l'ont fait
 „ estimer de tout le monde en ce
 „ pays-ci. Je dois dire de plus que
 „ son zèle est infini pour V. M. &
 „ qu'elle n'a jamais désiré autre cho-
 „ se, si ce n'est que le roi & moi fus-
 „ sions autant touchés que nous le
 „ devons être de la tendresse dont
 „ vous nous honorez.”

Elle parle ensuite de la conduite de
 son mari, qui s'est montré aux grands,
 est allé à la chasse, a tenu réguliè-
 rement le *despacho*, a travaillé presque
 tous les jours avec l'ambassadeur.

Conduite
 du roi oppo-
 sée aux re-
 proches
 qu'on lui
 fait.

“ Où a-t-il donc pris, dans ce peu
 „ de jours, que le roi vit dans la
 „ *mollesse honteuse de son palais*? Hé-
 „ las! à peine ai-je eu le plaisir de re-
 „ voir mon aimable roi, que le voilà
 „ troublé par la douleur que lui &
 „ moi nous ressentons de tous les
 „ terribles reproches que vous faites
 „ au roi votre petit-fils. Nous avons
 „ d'ailleurs la mortification de savoir

Fautes in-
 excusables.

1703.
de l'ambas-
sadeur.

„ que ce cardinal, non-content de
 „ venir à nous d'un air triomphant ,
 „ se vante partout de nous avoir at-
 „ tiré des mortifications du roi notre
 „ grand-père. Je vous avoue que
 „ c'est un monstre pour moi. Il n'ex-
 „ cite que de la discorde, & s'attire
 „ la haine de tout le monde par ses
 „ manières; il a plus révolté de cœurs
 „ depuis qu'il est ici, que vos bon-
 „ tés n'en avoient gagné depuis que
 „ vous avez pris cette couronne sous
 „ votre protection.... Vous m'ôtez
 „ la princesse des Ursins. Quelque
 „ grand que soit ce coup pour moi,
 „ je le recevrai sans me plaindre s'il
 „ venoit de votre main; mais quand
 „ je pense que c'est l'effet de l'artifice
 „ du cardinal & de l'abbé d'Estrées,
 „ je vous avoue que je suis au déses-
 „ poir.... Je vous demande de me dé-
 „ livrer de la vue de ces deux hom-
 „ mes, que je regarderai toute ma
 „ vie comme mes plus cruels enne-
 „ mis.”

Il étoit au- Que l'oncle & le neveu aient eu
 moins con- intention de calomnier, il est difficile

de le croire. Mais qu'ils n'aient pas avancé légèrement, quel que fût leur motif, des imputations hasardées & odieuses; on le croira plus difficilement encore. Toujours s'étonnerait-on de leur imprudence, d'avoir fait si vite & sans nécessité un pareil éclat, & de n'avoir pas prévu que, si le caractère de Philippe leur donnoit de l'avantage, celui de la jeune reine en donnoit encore plus contre eux.

Louis XIV résolu de soutenir son ambassadeur, ne pouvant même guère s'en dispenser, avoit consenti à la retraite de la princesse des Ursins, & lui avoit écrit poliment en ces termes ?

“ Ma cousine, je vous ai choisie
 „ pour vous mettre auprès de la reine
 „ d'Espagne, persuadé que rien ne
 „ lui convenoit mieux, à elle & aux
 „ intérêts de mon-petit-fils, que la
 „ parfaite intelligence que vous entretendriez avec mon ambassadeur
 „ à Madrid. Je n'estimois pas moins
 „ cet esprit d'union dont je croyois
 „ être assuré, que les autres qualifi-

1703.
pable de
grande im-
prudence.

Louis con-
sent à la re-
traite de la
princesse
des Ursins.

Louis XIV
à la princesse
des Ursins.
9 févr.

1703.

„ que je trouvois en vous. Mais vo-
 „ tre lettre du 21 & 26 janvier dé-
 „ truit l'opinion que j'avois de cette
 „ bonne correspondance. Si elle ne
 „ peut se rétablir entre le cardinal
 „ d'Estrées & vous, je ne prétends
 „ point vous contraindre à effuyer
 „ tous les chagrins que vous pré-
 „ voyez d'une division très-nuisible
 „ aux affaires générales; & plutôt
 „ que de vous exposer, comme vous
 „ le craignez, à de nouveaux embar-
 „ ras, je vous accorde dès-à-présent
 „ la permission de venir ici me ren-
 „ dre compte de toutes choses avant
 „ que d'aller à Rome, lorsque vous
 „ désirerez de vous y retirer pour vo-
 „ tre repos. Sur ce, &c.”

Investives
de Louville
contre elle.

M. de Lou-
ville à M. de
Torci.

26 janvier
& 2 février.

Qu'on écoute maintenant Louvil-
 le: la princesse des Ursins est enne-
 mie des François, & de tout ce qui a
 rapport à la France. Sa haine est publi-
 que & personne n'en est surpris: elle
 a été élevée au milieu de la Fronde par
 un père rebelle, qui lui a sans doute
 inspiré ses sentimens: elle a épousé un
 mari qui se réfugia en Espagne après

un duel : à Rome, elle ménageoit les Espagnols quand nous étions en guerre avec eux, & se ménageoit des honneurs à Vienne : elle a pris sous sa protection toute la cabale de l'amirante ; jamais conspirateur n'a rien fait contre la France de pareil à ce qu'elle fait : si on lui ordonnoit de se retirer, probablement elle n'obéiroit pas ; & comment l'y forcer si la reine, *hautaine* comme elle l'est, & gouvernant le roi absolument, s'avise de la soutenir ?

1703.

C'est ainsi que les têtes ardentes travestissent les objets, enfantent des monstres, & attestent l'existence de leurs chimères. Louville ne voyoit les choses que sous une face ; il vouloit que la France donnât en tout la loi à l'Espagne. Le ton décisif & tranchant qu'il prenoit toujours auroit dû, dès le commencement, faire craindre qu'il ne suivit un mauvais système & ne passât les justes bornes. Une preuve singulière de sa confiance, c'est l'empire qu'il se flatte encore de pouvoir prendre sur l'esprit du roi, *gou-*

On auroit
dû se défier
de ce François.

1703.

„ que je trouvois en vous. Mais vo-
 „ tre lettre du 21 & 26 janvier dé-
 „ truit l'opinion que j'avois de cette
 „ bonne correspondance. Si elle ne
 „ peut se rétablir entre le cardinal
 „ d'Estrées & vous, je ne prétends
 „ point vous contraindre à effuyer
 „ tous les chagrins que vous pré-
 „ voyez d'une division très-nuisible
 „ aux affaires générales; & plutôt
 „ que de vous exposer, comme vous
 „ le craignez, à de nouveaux embar-
 „ ras, je vous accorde dès-à-présent
 „ la permission de venir ici me ren-
 „ dre compte de toutes choses avant
 „ que d'aller à Rome, lorsque vous
 „ desirerez de vous y retirer pour vo-
 „ tre repos. Sur ce, &c.”

*Investives
 de Louville
 contre elle.*

*M. de Lou-
 ville à M. de
 Torci.*

*26 janvier
 & 2 février.*

Qu'on écoute maintenant Louvil-
 le: la princesse des Ursins est enne-
 mie des François, & de tout ce qui a
 rapport à la France. Sa haine est publi-
 que & personne n'en est surpris: elle
 a été élevée au milieu de la Fronde par
 un père rebelle, qui lui a sans doute
 inspiré ses sentimens: elle a épousé un
 mari qui se réfugia en Espagne après

un duel : à Rome, elle ménageoit les Espagnols quand nous étions en guerre avec eux, & se ménageoit des honneurs à Vienne : elle a pris sous sa protection toute la cabale de l'amirante : jamais conspirateur n'a rien fait contre la France de pareil à ce qu'elle fait : si on lui ordonnoit de se retirer, probablement elle n'obéiroit pas ; & comment l'y forcer si la reine, *hautaine* comme elle l'est, & gouvernant le roi absolument, s'avise de la soutenir ?

C'est ainsi que les têtes ardentes travestissent les objets, enfantent des monstres, & attestent l'existence de leurs chimères. Louville ne voyoit les choses que sous une face ; il vouloit que la France donnât en tout la loi à l'Espagne. Le ton décisif & tranchant qu'il prenoit toujours auroit dû, dès le commencement, faire craindre qu'il ne suivit un mauvais système & ne passât les justes bornes. Une preuve singulière de sa confiance, c'est l'empire qu'il se flatte encore de pouvoir prendre sur l'esprit du roi, gou-

1703.

On auroit dû se défier de ce François.

1703. *Sa confiance présomptueuse.* *verné absolument par la reine.* “ Si l’on
 „ veut me soutenir en France , dit-il ,
 „ & me redonner le roi au moins
 „ quelques heures de la journée ,
 „ comme je l’avois sans témoins , (si
 „ ce n’est M. le cardinal , ou M. l’ab-
 „ bé d’Estrées , que je n’exclus pas
 „ certainement comme fait madame
 „ des Ursins) je vous réponds en-
 „ core que tout sera réparé , & qu’il
 „ n’arrivera rien de semblable à l’a-
 „ venir , & je vous en réponds sur
 „ ma tête.” Cependant exposé à la
 „ haine & aux accusations de toutes
 „ parts , ayant perdu les fonctions de
 „ sa place , ses entrées & la confiance
 „ de Philippe , il supplie Torci de lui
 „ procurer un congé qui ne le dés-
 „ honore point. Il avance que le duc
 „ d’Harcourt par ses menées en Fran-
 „ ce , & par ses émissaires & ses let-
 „ tres en Espagne , contribue beau-
 „ coup à tous les mouvemens dont il
 „ se plaint.

Le duc d’Harcourt inculpé mal-à-propos. On avoit déjà inculpé plus d’une
 „ fois le duc d’Harcourt , parce qu’il
 „ n’approuvoit pas les résolutions qui

s'étoient prises depuis son ambassade. Le comte d'Estrées, meilleur marin que politique, le taxoit même de n'avoir pas connu l'Espagne, ou d'en avoir dérobé la connoissance aux ministres pour la gouverner à sa fantaisie. Mais tout nous persuade que ce duc, en se prêtant davantage au génie des Espagnols, entendoit mieux le véritable intérêt des deux couronnes. Combien sa maladie seule n'avoit-elle pas nui aux affaires?

Dans une cour accoutumée depuis long-tems aux cabales, dans un moment de fermentation & de discorde éclatante, les esprits devoient nécessairement s'agiter, les intrigues se multiplier, & les relations devenir suspectes de part & d'autre. Aux yeux de l'abbé d'Estrées, il paroît que la princesse des Ursins veut se rendre maitresse absolue de l'esprit du roi & de la reine, & se faire chef du parti de quelques grands contre les ministres du roi : ces grands sont les ducs de Médina-Céli, de l'Infantado, d'Osuna & de Véraguas, les marquis de Lé-

1703.

Lettre du 25
avril.Cabales de
la princesse
des Ursins
& de quel-
ques
grands, se-
lon l'abbé
d'Estrées.L'abbé d'Estrées
écrit à M. de
Torci.
3 février.

1703.

Ne point
ménager les
Espagnols ;
très-fausse
maxime.

ganez & del-Carpio , & don Pédro de Leyva : le plan de la princesse est de mettre Médina-Céli , Véraguás , ou quelque autre de la cabale dans le *despacho* , & de partager avec eux le gouvernement , dans l'espérance que leur intérêt les obligeroit de la soutenir : c'est pour cela qu'on a tant travaillé à brouiller le cardinal Portocarréro & le président de Castille : (Ils avoient presque toujours été brouillés , ayant même que la princesse arrivoit :) Médina-Céli a osé dire qu'il étoit honteux que les *Espagnols* fussent gouvernés par les *François* , & qu'on allât consulter les oracles à *Versailles* : (Tant d'autres l'avoient dit , même dans le conseil !) L'abbé insiste sur la maxime déjà rebattue : *Tous les ménagemens qu'on peut avoir pour les Espagnols ne serviront qu'à les rendre plus fiers & plus insolens ; & au lieu de la reconnoissance qu'on en devroit attendre , on ne recevra que des marques de leur haine. C'est par cette fausse maxime qu'on avoit si fort gâté les affaires.*

Ce que la princesse des Ursins écri-
voit auparavant sur le duc de Médina-
Céli, prouve assez qu'elle ne lui étoit
guère favorable. „ Ils feront en sorte
„ qu'il se perdra, dit-elle en parlant
„ de M. M. d'Estrées, au lieu que j'es-
„ pérois de le ramener en lui faisant
„ entendre ses véritables intérêts. „
Elle observe aussi qu'ils ont grand tort
de vouloir ôter à la reine la confiance
du roi ; que cette princesse le remar-
que & en est blessée ; qu'il sera tou-
jours plus sûr de l'avoir dans les in-
térêts de la France , que de laisser ga-
gner la confiance du monarque à des
ministres qui ne sont en Espagne que
pour un tems.

Elle voudroit qu'attentifs à instrui-
re ce jeune prince , ils lui communi-
quassent la suite d'une affaire & lui
apprissent à décider par lui-même , au
lieu d'attendre à l'informer des choses
lorsqu'il n'est plus question que de
prononcer un *oui* ou un *non*, qu'on lui
prescrit. „ De cette manière , labo-
„ rieux comme il l'est , & ayant au-
„ tant d'esprit qu'il en a , il seroit

1703.

Mauvais
système d'ô-
ter à la
reine la con-
fiance du
roi.

La princesse
des Ursins à
M. de Torcy
8 février.

200.

Il faudroit
plutôt ins-
truire ce
prince.

Lettre du 19
février.

1703.

„ bientôt aussi habile que ses minis-
 „ tres, & il serendrait respectable à ses
 „ sujets, qui ne l'estimeront jamais
 „ qu'autant qu'il sera capable de les
 „ gouverner par ses propres lumiè-
 „ res. „

On le peint
 incapable,
 parce qu'on
 voudroit
 que les
 François
 gouvernas-
 sent.

Si ce portrait de Philippe est un peu
 flatté, celui que l'abbé d'Estrées en fait
 dans une lettre de même date est évi-
 demment l'ouvrage de la passion. Il le
 représente *avec douleur*, foible, pares-
 seux, timide, facile à se laisser surpren-
 dre, se souciant peu de la gloire, sans
 amitié, sans reconnoissance & sans
 sentiment. Tout cela tend à persuader
 que les François, que M. M. d'Estrées
 en particulier doivent gouverner l'Es-
 pagne, au nom de Louis XIV. &
 qu'autrement les maux deviendront
 incurables. En général, on voit que
 chacun cherche moins à exposer fi-
 dèlement les faits, qu'à les tourner au
 gré de sa prévention ou en faveur
 de sa cause. Mais le roi d'Espagne
 avoit au moins une sincérité recon-
 nue : on devoit le croire plus que
 personne.

La princesse des Urins, fière, haute & adroite, profitoit de cet avantage. Philippe assura Louis XIV que le bruit de son départ excitoit des murmures dangereux parmi le peuple & la noblesse. Elle se plaint elle-même très-vivement au marquis de Torci de ce qu'il ne lui écrivoit que des *duretés insupportables*.

„ L'injustice que vous
 „ continuez à me faire, dit-elle, n'est
 „ d'aucune conséquence par rapport
 „ à moi. Mais comptez qu'elle alarme
 „ tout le monde dans ce pays-ci. Si
 „ vous voulez assujettir les Espagnols
 „ par la force, vous ne devez pas
 „ vous mettre en peine. Si vous sou-
 „ haitez d'unir les deux nations par
 „ la douceur, cet exemple rompt tou-
 „ tes vos mesures. MM. d'Estrées &
 „ de Louville, que je regarde plutôt
 „ comme des gens que Dieu veut per-
 „ dre, que comme des hommes rai-
 „ sonnables, vous persuaderont peut-
 „ être cette vérité avant qu'il soit
 „ peu, s'ils ne suivent, quand j'aurai
 „ quitté Madrid, les maximes dont il
 „ me font des crimes aujourd'hui. Ils

1703.

La princesse
des Urins
profite de
ses avanta-
ges.

Lettre du 3
mars.

Lettre du 3
mars.

1703.

„ ne réussiroient en aucun pays du
 „ monde avec la conduite qu'ils tien-
 „ nent ; mais les Espagnols sont en-
 „ core moins propres que les autres à
 „ souffrir de tels maîtres „.

Ses repré-
 sentations.

Elle combat le principe qui servoit
 de règle en cette occasion , que le roi
 doit soutenir son ambassadeur : car il
 faudroit donc se rendre complice de
 toutes les fautes qu'un ambassadeur
 peut faire , ou par ignorance , ou par
 infidélité. Elle annonce que la reine
 se consume de chagrin , qu'elle est
 dans son deuxième accès de fièvre ,
 qu'elle ne cesse de faire des réflexions
plus sérieuses qu'il n'appartient à son âge ,
sur ce qui peut lui arriver quand on
croira , préférablement à elle & au roi ,
des gens qui veulent être les maîtres ,
& qui ont intérêt de la rendre suspecte.

La cour de
 France sou-
 haite de la
 faire de-
 meurer en
 Espagne.

On ne pouvoit plus douter en
 France que le roi & la reine d'Espagne
 ne fussent véritablement irrités , &
 l'on voyoit sans doute qu'ils avoient
 quelque raison de l'être , quoiqu'on se
 gardât bien de le dire. On sentoît aussi
 que la princesse des Ursins , en se reti-
 rant,

rant , laisseroit un grand vide , ou plutôt que sa retraite occasionneroit mille cabales dangereuses. On desiroit fort qu'elle restât ; mais on étoit persuadé , non sans vraisemblance , qu'elle avoit animé les souverains , que leurs lettres étoient en partie son ouvrage , qu'un tel éclat n'auroit pas eu lieu si elle avoit entrepris de les calmer. On regardoit ce démêlé comme une querelle particulière , qui nuisoit infiniment aux affaires générales. D'ailleurs on jugeoit important de soutenir les ministres du roi , & il auroit paru honteux de les rappeler en pareilles circonstances. Torci écrivoit donc à la

1703.

On tâche
de l'adou-
cir.

Une lettre de Louis XIV à Philippe découvrira les vues de la cour de France :

« J'ai reçu vos deux lettres du 18
Tome III.

Louis traite
ces brouil-

C

1703.
lettres de
querelles
particuliè-
res.

Louis XIV
à Philip-
pe V.
7 mars.

Il veut
que l'ambas-
sadeur & la
princesse vi-
vent bien
ensemble.

„ & du 22 Février. Je n'ai point été
„ fâché de voir combien vous avez
„ été sensible à celles que vous avez
„ reçues de moi. Je vous ai écrit en
„ père, qui vous aime tendrement,
„ qui aime votre gloire & vos intérêts.
„ Travaillez à l'un & à l'autre, & je
„ ferai content. Mais je vous avoue
„ que je ne le puis être, lorsque des
„ bagatelles & des querelles particu-
„ lières traversent les affaires essen-
„ tielles. Oubliez les sujets que vous
„ croyez avoir de vous plaindre du
„ cardinal d'Estrées : vous n'en avez
„ point ; je vous en assure. Suivez ses
„ conseils. Je ne l'aurois pas envoyé
„ auprès de vous, si je n'avois su cer-
„ tainement que votre gloire & votre
„ service seroient son unique vue. Au
„ milieu de l'affliction que vous me
„ témoignez & qui doit présentement
„ cesser, je vois que V. M. & la reine
„ souhaitent que la princesse des Ur-
„ sins demeure auprès d'elle. Je ne
„ m'y oppose pas. Mais obligez-la
„ pour votre bien de vivre dans une
„ grande intelligence avec mon am-

à Paris le 10
mars 1703

„ bassadeur. Il seroit peu convenable & pour ainsi dire, ridicule aux yeux de toute l'Europe, de changer à tous momens de ministres que j'emploie en Espagne. Songez just qu'ou doit aller la confiance dont je suis obligé de leur faire part. Quand ce ne seroit pas le cardinal d'Estrées, il seroit nécessaire pour mon service & pour le vôtre d'avoir le même égard pour tout autre que j'emploierois. Parlez, je vous prie, à la reine dans le sens que je vous écris. Elle est plus capable que personne de se rendre à la raison. Croyez tous deux que ma tendresse pour vous est très-grande, & que je suis plus touché que vous ne le pouvez être, du chagrin que je suis obligé de vous témoigner. Mais je ne vous aimerois pas comme je dois vous aimer, si je le déguisois.

A cette lettre en étoit jointe une pour la reine, pleine de marques de tendresse & de confiance, mais en termes généraux. Louis après lui avoir

1703.
Inconvénient à changer sans cesse de ministres.

Philippe & la reine fermes dans leur sensibilité.

1703.

Lettre du 9
avril.

recommandé de faire cesser au plus tôt le différent : *il ne convient pas*, dit-il, *que vous preniez parti en des querelles particulières*. La reine, en témoignant sa reconnoissance & sa soumission, ne manque pas de revenir aux *calomnies* dont elle se plaignoit, & de dire avec fermeté qu'elle défend, non une *querelle particulière*, mais la *querelle du roi & la sienne*. Philippe répondit sur le même ton. Et leur sensibilité ne devoit pas déplaire à l'ame de Louis XIV.

Le roi se plaint avec raison de n'être pas consulté ;

3. oct.

Philippe V à
Louis XIV.
8 mars.

Cependant on reprenoit l'ancien système, tant reproché par Louville aux ministres espagnols, de traiter Philippe comme un enfant. Les deux cardinaux, sans le consulter, destinèrent au duc d'Albe l'ambassade de France, & vinrent lui dire qu'il falloit déclarer cette nomination. Le duc étoit jeune, sans expérience, d'ailleurs estimable. Philippe donna son consentement, & écrivit à son grand-père : « Le cardinal d'Estrées ne dira plus que je ne suis pas aveuglement ses conseils. Il seroit mieux, ce me

„ semble , qu'il m'informât des cho-
 „ ses , & qu'il me demandât mon 1703.
 „ avis , tel qu'il pût être , avant que
 „ de prendre ses résolutions. Mais je
 „ lui passerai tout ce qu'il voudra ,
 „ pourvu que ma complaisance puisse
 „ m'assurer de la continuation de vos
 „ bontés. „

La reine se plaignoit de son côté & la reine,
 d'avoir appris par le public , qui l'a- de ce qu'on
 voit su avant le roi même , qu'on vou- vent lui
 loit que ce prince fit un voyage en nuire.
 Andaloufie : (l'abbé d'Estrées venoit
 de le proposer au roi comme une cho-
 se indispensable) „ Il est bien facile
 „ de voir , dit-elle , que ces gens ne
 „ travaillent qu'à nous éloigner l'un
 „ de l'autre , & à me faire perdre ce
 „ qui fait ma consolation. „ On de-
 voit s'attendre que Philippe auroit des
 sentimens de roi , quand il seroit in-
 spiré par la reine , & que cette prin-
 cesse offensée sauroit prendre tous ses
 avantages , sur ceux qui lui avoient
 causé tant de chagrin.

Aussi Louis XIV marquoit-il au Intentions
 cardinal d'Estrées , qu'il falloit tâcher modérées de
 Louis.

1703.

Le roi au
cardinal
d'Estrées.
9 mars.

de les appaîser l'un & l'autre, sans
quoi ils se laisseroient engager à faire
des demandes très-embarrassantes &
très-contraires au bien de son service;
que si l'on retiroit la princesse des Ur-
sins, on perdrait tout le fruit qu'il y
avoit lieu d'attendre de son poste, oc-
cupé par une Françoise; que toute
autre qu'on choisiroit ne le rempliroit
pas mieux; que la reine, irritée du
peu d'égards qu'on auroit pour elle,
seroit capable de faire prendre au roi
de mauvaises résolutions. Enfin il in-
sistoit fortement sur la nécessité d'une
réconciliation. „ Je ne puis assez vous
„ répéter que je crois qu'il est essentiel
„ que ce différent finisse au plus tôt,
„ en sorte que la princesse des Ursins
„ demeure en Espagne. S'il faut que
„ vous preniez sur vous-même, pour
„ surmonter la peine qu'un pareil
„ accommodement pourroit vous
„ faire, comptez que je vous en fai-
„ rai gré comme d'un service très-im-
„ portant. „

MM. d'Es-
trées obli-
gés contre

Ce n'étoit point le sentiment de
l'oncle & du neveu. L'abbé assuroit

encore que la princesse avoit fait son plan avant leur arrivée pour gouverner seule, & qu'il étoit dangereux de laisser auprès du roi & de la reine d'Espagne une femme fausse, instruite dans tous les mauvais manèges de la cour de Rome, qui les accoutume à dissimuler & à finasser, & qui fera à la fin régner une cabale directement opposée aux intérêts du roi. Mais peut-on concevoir ce plan de gouverner seule, tandis que le gouvernement espagnol devoit nécessairement être dirigé par le cabinet de Versailles? La princesse étoit plus capable que personne de le sentir. Les récriminations de sa part ne sont pas moins fortes que les accusations contre elle. En annonçant à Louis XIV son prompt départ : « Il me seroit ai-
 „ sé, sire, dit-elle, de prouver que
 „ le cardinal d'Estrées a toujours dé-
 „ siré de venir ici être premier mi-
 „ nistre, & que son ambition, bien
 „ plus que son zèle, lui a fait entre-
 „ prendre ce pénible voyage. Mais ni
 „ lui ni personne ne pourront jamais
 „ prouver que je ne me suis pas en-

1703.
la princesse
des Ursins.

L'abbé d'E-
strées à M. de
Torci.

Mais ses
récrimina-
tions sont
très-fortes.

1703.

„ tièrement dévouée au service de V.
 „ M. jusqu'à m'oublier moi-même. „
 On soupçonnera peut-être que l'ambition prenoit dans tous deux le masque du zèle.

Combien
 cette que-
 relle étoit
 honteuse &
 préjudicia-
 ble.

Il étoit vraiment honteux, comme Torci le marquoit à la princesse des Ursins, que deux personnes honorées de la confiance du roi, se brouillassent dans le tems que le concert & l'union étoient le plus nécessaires entre elles. Que devoient en penser les Espagnols, dont on avoit tant de fois blâmé les divisions? Quel avantage même pour les ennemis, qui en concluoient déjà & publioient que la France & l'Espagne alloient se brouiller? La princesse rejetoit ces torts sur ses ennemis. Elle faisoit valoir le témoignage du roi & de la reine; elle nioit d'avoir fait leurs lettres, en avouant qu'ils lui en donnoient communication, & qu'elle en retouchoit le style; elle affuroit même qu'elle en avoit fait retrancher des articles où le ressentiment éclatoit davantage; elle demandoit un ordre pour rester, ou une es-

*La princesse
 des Ursins à
 M. de Torci.
 10 avril.*

pèce de satisfaction ; enfin elle mon-
troit pour le moins autant de fierté &
de confiance que ses accusateurs.

De part & d'autre , on se plain-
gnoit que le secret des lettres fût révélé. Rien n'étoit plus propre à entretenir
l'aigreur ; mais que de moyens n'em-
ploie-t-on pas en pareille circonstan-
ce pour pénétrer ce qu'on a intérêt de
savoir ? Ce qui paraît sur-tout inconce-
vable, c'est l'assurance avec laquelle on
nioit réciproquement les faits. Le car-
dinal traite de contes ridicules plusieurs
particularités, qu'il croyoit sans doute
écrites par la princesse , & qui se trou-
voient dans les lettres du roi & de la
reine. Il disoit à l'orci : *Avouez , mon-*

Tout fera
voit à l'en-
venimer.

*sieur , qu'on seroit bien plus en sûreté
avec sa bourse au milieu d'un bois , que
pour sa réputation dans un pays si fertile
en calomnies & en faussetés.*

Lettre du 9
avril.

Si la cour de France espéroit de
rapprocher les esprits , après tant d'é-
clats d'animosité , elle se trompoit. Il
y eut un raccommodement presque
aussi dangereux que la discorde. L'am-
bassadeur alla chez la princesse : on ne

Fausse ré-
conciliation.

1703.

1703.

1703.

1703.

*M. Orri à
M. de Torci.
1^{er} avril.*

*Aigreur que
montre en-
core le car-
dinal.*

*Le cardinal
d'Estrées au
roi.*

20 mars.

20 mars.

20 mars.

20 mars.

parla d'abord que de choses indifférentes : on entra en matière dans une visite plus sérieuse : on fit les démonstrations qu'on ne pouvoit s'empêcher de faire ; & les cœurs restèrent les mêmes. Il est probable que si , au lieu de condamner la princesse sur le rapport de messieurs d'Estrées, Louis XIV eût témoigné qu'il desiroit leur réunion comme une preuve de zèle , l'affaire eût été moins épineuse : Orri l'avoit proposé au ministre , & le lui rappelle dans une lettre sur la réconciliation.

En rendant compte au roi d'Espagne des intentions de Louis , par rapport à la princesse des Ursins , le cardinal d'Estrées prit un ton qui ne devoit guère calmer le ressentiment , & qui pouvoit même le redoubler. Il lui demanda comment la princesse , connoissant que la reine & lui ne souhaitoient point qu'elle se retirât , avoit pu en demander la permission sans les prévenir ? Elle savoit bien , répondit Philippe , qu'elle ne s'en iroit pas , parce que nous nous y opposerions. L'ambassadeur repliqua en souriant :

Je vous remercie de tout mon cœur, *frère*; voilà la seule confiance que vous m'avez faite depuis que j'ai mis le pied dans Madrid; mais je vous garderai le secret; & je vous promets que la *Camarera-mayor* n'en saura rien.

1703.

Il plaisanta de même sur un *Mémorial des peuples*, qui avoit couru pour la retenir. Elle y étoit comparée aux femmes illustres de la bible, à Judith en particulier. „ Cette dernière com-
„ paraison me feroit peur, dit-il, si
„ elle étoit juste: je craindrois pour
„ ma tête; mais je vais me mettre en
„ fureté par la visite que je dois ren-
„ dre à la princesse. „ De telles plaisanteries annonçoient-elle une disposition sincère à la paix?

Plaisanterie insultante.

La princesse ne plaisante point: elle parle toujours avec un air de franchise & de dignité, écrit au ministre qu'elle a fait à M. M. d'Estrées les reproches qu'ils méritoient; qu'elle est disposée à maintenir avec eux une parfaite union pour le service du roi, surtout s'ils s'appliquent à faire aimer & estimer le roi & la reine d'Espagne;

La princesse demande satisfaction.

La princesse des Ursins à M. de Torci.
10 avril.

1703.

Torci lui
en ôte l'es-
pérance.

mais qu'elle ne fera jamais contente qu'on ne lui ait donné satisfaction. Torci lui mande que n'ayant point eu d'ordre, mais seulement permission de partir, elle ne doit pas en attendre un de rester; que la demande de ce nouvel ordre reçoit des interprétations désagréables; que S. M. regarde comme une chose nécessaire à son service qu'elle demeure à Madrid; que c'est une assez grande preuve d'estime & de confiance; qu'une satisfaction qui tourneroit au préjudice des ministres ne peut lui être accordée. Il voudroit qu'elle eût mieux répondu à leurs premières avances, & s'efforce de l'engager à finir au plus tôt ce différent.

Louis XIV
y supplée
par une let-
tre honora-
ble.

On approuva la conduite du cardinal; mais Louis XIV écrivit de sa main à la princesse :

Le roi à la
princesse des
Ursins.

29 avril.

„ Ma cousine, si je doutois de vo-
„ tre zèle & de votre fidélité, je n'au-
„ rois pas conseillé au roi & à la rei-
„ ne d'Espagne, de vous retenir à
„ Madrid. Comme j'en suis assuré,
„ j'ai lieu de croire que votre séjour
„ y fera utile pour le bien de mon

„ service & celui du roi mon petit-
 „ fils. Vous ne pouvez mieux con-
 „ firmer l'opinion que j'ai, que par
 „ votre union avec le cardinal d'Es-
 „ trées, honoré de ma confiance,
 „ chargé de mes ordres en Espagne.
 „ Vous devez-êre persuadée que je
 „ serois bien aise de faire connoître
 „ la satisfaction que j'aurai de votre
 „ conduite, par de nouvelles mar-
 „ ques de mon estime & de mon af-
 „ fection. „

1703.

Pendant cette malheureuse querel-
 le, qui devoit avoir infailliblement
 d'autres suites, on termina enfin les
 deux affaires dont Louis XIV pressoit
 le plus l'exécution, celle des galions
 du Mexique & celle du procès de l'a-
 mirante.

Les Espagnols étoient si opposés au
 projet conçu en France, de retenir les
 effets de la flotte comme une ressource
 absolument nécessaire, que l'on déses-
 péroit avant même le retour du roi à
 Madrid, de l'exécuter dans toute son
 étendue. La bonne foi des marchands
 les empêchoit de découvrir ce qui ap-

Les Espa-
 gnols veu-
 lent qu'on
 ne retienne
 aucun effet
 des galions.

partenoit aux ennemis des deux couronnes ; des conseillers d'état soutenoient d'ailleurs que la confiscation seroit illégitime, pour des effets négociés avant la guerre. On orioit enfin que les négocians étoient ruinés & le commerce perdu, si l'on ne délivroit pas à chacun ce qui devoit lui revénir ; & la fermentation augmentoit à proportion de l'incertitude & des lenteurs.

On consulte
les théolo-
giens.

Comme les théologiens pouvoient beaucoup sur les esprits, le cardinal d'Estrées s'avisa de réduire l'affaire en cas de conscience. On leur demanda 1°. S'il falloit rendre aux Anglois & aux Hollandois l'argent qui étoit censé leur appartenir pour les marchandises envoyées aux Indes ? 2°. Aux dépens de qui on devoit construire de nouveaux vaisseaux pour conserver ou rétablir le commerce des Indes ? 3°. Si, dans une conjoncture où il s'agissoit de sauver le royaume, menacé par les ennemis, hérétiques pour la plupart, le roi d'Espagne, ses finances étant épuisées, pouvoit en conscience se servir de tout l'or & l'argent

de la flotte, appartenant aux Espagnols, à charge de le rendre aussitôt qu'il le pourroit? 1703.

Tous les théologiens, moines (car on n'en cite pas d'autres) furent d'avis, 1°. Que, selon l'écriture & Saint Thomas, les prises & conquêtes sur des ennemis qui déclarent une guerre injuste, tels que les Anglois & les Hollandois, étoient légitimes. 2°. Qu'il ne pouvoit y avoir de difficulté à construire de nouveaux vaisseaux aux dépens des ennemis qui avoient brûlé les anciens. 3°. Que le roi n'ayant pas d'autre ressource, s'obligeant de rendre le fonds & les intérêts, en sorte qu'il n'y eût de dommage que celui du retardement, pouvoit se servir de ces effets; à condition (ajoutèrent les augustins) de donner de quoi subsister aux négocians qui en auroient besoin, suivant leur état. Près de cinquante théologiens de différens ordres avoient signé la décision.

Une décision des commerçans auroit mieux valu, dans une affaire si intéressante pour le commerce. Mais

Leur décision favorable aux vues de Louis.

Le cardinal d'Estrées au roi.
8 février.

Elle paroît-elle nécessaire?

1703.
Le roi au
cardinal
d'Estrées.
 18 février. ils ne pouvoient en donner de favorable : Louis XIV vouloit de l'argent : il vouloit qu'on prit celui-là puis, qu'on n'en trouvoit pas d'autre ; & comme les mécontents cherchoient à rejeter sur la France toute la haine qu'une pareille opération devoit exciter. le suffrage des casuistes paroissoit d'autant plus important, qu'on affectoit de la représenter comme injuste. Louis approuva cet expédient, capable de désabuser les peuples de leurs fausses impressions ; car il s'agit moins de véritable scrupule de conscience, dit-il, que de l'intérêt particulier de ceux qui s'opposent au bien de la monarchie.

Décret rendu en conséquence. Le cardinal Portocarréro entra dans les vues du roi de France avec beaucoup de zèle. On faisoit montrer l'argent de la flotte à douze millions de piastras. Il fut d'avis d'en confisquer quatre millions, assurant que les ennemis y étoient intéressés pour des sommes encore plus considérables, & d'en retenir encore deux, par forme d'emprunt sur le commerce. Le con-

Le cardinal
d'Estrées au
roi.
 27 février.

feil d'état, le conseil de Castille, & celui des Indes avoient opiné seulement à la confiscation de trois millions. On dressa le décret conformément à l'avis du cardinal; le roi le signa lorsqu'il tenoit seul le *despacho*, & il fut décidé qu'on enverroit incessamment deux millions de piastras à Louis XIV. Le cardinal d'Estrées ayant jugé à propos que Philippe envoyât ce décret à Ségovie, avant de le faire passer par le conseil des Indes, le duc de Médina-Céli en fut si choqué, qu'il donna sur le champ la démission de sa présidence. Nouvel embarras pour la cour.

Quand un état se trouve réduit à de tels expédiens, les dépenses superflues du souverain paroissent justifier les plaintes des peuples. Le roi l'avoit senti, & sur une représentation du président de Castille, il avoit résolu de supprimer sa meute, sa musique françoise, & une troupe de comédiens qu'on lui avoit fait amener d'Italie.

« Tout cela est fort inutile ici, écrit-il à son grand-père, parce que ce pays n'est point du tout propre

1703.

Démision
de Médina-
Céli.

Philippe V à
Louis XIV.
22 février.

Philippe re-
tranche des
dépenses su-
perflues.

Id. 2 fév.

 1703.

„ pour la chasse des chiens courans ,
 „ & que je n'aime guère la musique ,
 „ ni la comédie italienne. Mais quand
 „ elles me divertiroient plus qu'elles
 „ ne le font , il me semble que mes
 „ peuples étaut chargés comme ils le
 „ font , & faisant tout pour moi , il
 „ est juste que je fasse de mon côté
 „ quelque chose pour eux , & que je
 „ me prive , pour l'amour d'eux , de
 „ quelques petits plaisirs dans de si
 „ grandes nécessités. „

Louis ap-
 prouve cet-
 te conduite.

Lettre du 18
 février.

La réponse de Louis XIV , fut tel-
 le que l'exigeoient les circonstances :
 „ Lorsque vous vous priverez de ces
 „ plaisirs pour diminuer votre dépen-
 „ se , & pour l'employer à des usages
 „ utiles , ce n'est point des conseils ,
 „ mais une approbation entière que
 „ vous devez attendre de ma part. Ce
 „ retranchement fait voir une bon-
 „ ne volonté pour le soulagement de
 „ vos peuples , quoique ce soit un
 „ faible secours pour les besoins d'é-
 „ tat. „ Le président de Castille pro-
 posoit aussi la suppression des mous-
 quetaires, qui coûtoient beaucoup plus

qu'ils n'étoient utiles, Mais en cela, 1703.
 on crut que le président ne suivoit
 que le préjugé national.

Ce préjugé, selon les François, in- Procès de
l'amirante,
traîné en
longueur.
 flua surtout dans le procès de l'ami-
 rante. On le faisoit traîner en lon-

gueur, & les grands n'oublioient rien
 pour empêcher une condamnation ri-
 goureuse. Quoique le conseil eût,
 dès le mois de décembre, cité l'ami-
 rante pour répondre sur le crime de
 conspiration; quoique la cour de Fran-
 ce ne cessât de presser le jugement &
 de recommander la sévérité, on ne
 prononça la sentence qu'à la fin de fé-
 vrier, & il s'en fallut bien qu'elle fût
 telle qu'on l'attendoit. L'amirante, Jugement
qu'on trou-
ve trop peu
sévère.
 absous du crime de lèse-majesté, fut
 condamné seulement pour désobéis-
 sance, à un exil perpétuel, avec pri-
 vation de tous honneurs & dignités,
 mais sans confiscation de ses biens.

S'il faut en croire le cardinal d'Estrées, Lettre du 28
février.
 les indices violens que fournissoient
 les dépositions, joints à la contumace,
 suffisoient au moins pour obliger les
 juges d'attendre des preuves plus con-

1703.

Plaintes à
ce sujet.

Lettre du 28
mars.

L'amirante
se prétend
innocent.

vaincantes. Mais les auroit-on pu trouver , & combien de tems auroit-il fallu les attendre ?

On se plaignoit vivement de la lenteur des juges : on se plaignoit de même de leur jugement. Philippe envoya le procès à Louis XIV , & lui marqua sa surprise de ce qu'on laissoit au coupable l'usage de ses biens , ajoutant qu'on assuroit qu'il avoit été jugé selon toute la rigueur des loix de Castille. Louis répondit que les motifs d'un jugement si doux étoient assez visibles , qu'il falloit cependant souffrir que la sentence subsistât , & qu'il ne convenoit point de recommencer actuellement le procès.

L'amirante étoit un homme vain , léger, plus capable d'enfanter des chimères que de suivre un grand projet. On avoit dit qu'il se prétendoit héritier des Incas , & qu'il vouloit faire passer l'empire du Pérou à son neveu D. Pascal Henriquez , comte de la Corzana. Ce neveu , compagnon de sa fuite , l'avoit quitté , & avoit déposé contre lui. L'oncle protestoît

toujours de sa fidélité au roi. Il ne s'é-
 toit réfugié en Portugal, disoit-il ;
 que parce que l'ambassade de France
 auroit été pour lui une prison. On a
 lieu cependant de croire qu'il entre-
 tenoit déjà des correspondances avec
 les ennemis : son procès les rendit
 bientôt plus étroites ; & quelque tems
 après , on en eut de si fortes preuves,
 qu'il fut condamné à mort, & ses biens
 confisqués.

1703.

Il est con-
 damné à
 mort par un
 nouveau ju-
 gement.

Un libelle séditieux sur l'enlève-
 ment des effets de la flotte , parut au
 cardinal d'Estrées l'ouvrage d'un jé-
 suite qui avoit suivi l'amirante. Il en
 jugeoit par le *caractère monacal* qu'il
 trouvoit dans la composition & dans
 les citations : caractère commun à
 presque tous les écrits espagnols , sur-
 tout quand ils tendoient à exciter des
 mouvemens populaires. On taxoit de
 tyrannie , dans ce libelle , l'acte d'au-
 torité concernant l'argent de la flotte ;
 on y parloit ouvertement des droits
 de l'archiduc ; tout y respiroit la haine
 & la révolte. Mais les besoins de l'é-
 tat caufoient bien plus d'inquiétude.

Libelle sé-
 ditieux.

Le cardinal
 d'Estrées au
 roi.
 28 mars &
 5 avril.

Besoins de
 l'état plus
 inquiétans.

1703.

Les fonds manquoient pour les dépenses les plus nécessaires de la cour. L'ambassadeur l'annonçoit tristement, quoiqu'il eût mandé depuis peu que tout étoit disposé de manière, qu'on auroit, à la fin de mai, vingt mille hommes de pied & sept mille chevaux, en état d'agir.

Difficulté
d'avoir des
soldats.

*M. de Blé-
court à M.
de Torci.
5 avril.*

Projets
d'Orri pour
le rétablisse-
ment des
finances.

On vouloit lever dans les provinces des milices, sur le pied d'un homme par cent. La plupart des communautés firent des représentations, parce que la levée étoit extrêmement difficile : quand elle ne l'auroit pas été, le nombre n'auroit guère monté qu'à trois mille hommes, selon Blécourt ; car dix ans auparavant, on avoit demandé deux hommes par cent, & l'on n'en avoit eu que dix mille : or l'Espagne s'étoit fort dépeuplée depuis.

Le grand obstacle à tout, venoit du désordre des finances. Tant qu'on n'y remédieroit pas, que pouvoit-on faire ou espérer de solide ? Orri avoit conçu de vaines projets ; la cour de France l'avoit envoyé pour les mettre en exécution, si on les jugeoit praticables.

Vif & hardi, il propofoit de couper d'abord la racine du mal, de réformer tous les confeils, d'établir fon fyftême par l'autorité abfolue du roi; & prévoyant les oppofitions des Efpagnols, il refufoit d'entrer en conférence avec eux. L'abbé d'Eftées lui étoit peu favorable, reconnoiffoit en lui *quelques talens*, & fe plaignoit de fon indocilité & de fa roideur.

Il y avoit certainement trop de rifque à tenter une grande réforme, chez un peuple fi fier, fi jaloux, fi prévenu contre les François, fans paroître autorifé par l'approbation de quelques Efpagnols refpectables. Ce motif engagea le cardinal d'Eftées à propofer l'établiffement d'une junte pour les finances, où l'on examineroit les projets d'Orri, fupposé qu'on crût poffible d'entreprendre quelque chofe; où du moins on chercheroit les moyens de fournir aux dépenses néceffaires. La cour de France approuva fon idée, mais en lui fuggérant la manière dont il falloit s'y prendre. Elle fouhaita que, fans communiquer les vues d'Orri,

1703.

L'abbé d'Eftées au même.

12 mars &
14 avril.L'ambassadeur propo-
se une junte.Le roi au
cardinal
d'Eftées.
4 avril.Comment
il falloit
éviter les
reproches

1703.
des Espa-
gnols.

*Le roi au
cardinal
d'Étrées.
29 avril.*

on fit entendre à toute la nation que le roi d'Espagne avoit un besoin pressant du secours de ses sujets, & qu'ils ne devoient pas s'étonner des voies extraordinaires qu'on étoit réduit à employer. Elle vouloit que les propositions se fissent par les Espagnols eux-mêmes, de peur que la haine ne retombât sur les François. " En décou-
,, vrant le mal, dit le roi dans sa dé-
,, pèche, peut-être on pourra propo-
,, ser les remèdes : si l'on n'en trouve
,, point, les vues du sieur Orri se-
,, ront mieux reçues ; & l'exécution
,, en sera beaucoup plus facile, après
,, avoir reconnu l'inutilité du travail
,, des gens de la nation."

Démarche
imprudente
qu'on fait
faire au roi.

Mais à peine le projet étoit conçu, qu'il fit naître une difficulté à laquelle on ne s'attendoit point. Les deux cardinaux le communiquent à Philippe, lui désignent les sujets dont il faut composer la junte : savoir, le président de Castille & deux autres conseillers d'état. Ce prince les nomme, après avoir demandé s'il n'y avoit point

point d'inconvénient, & leur fait écrire par le secrétaire du *despacho*. 1703.

Bientôt il reçoit une grande représentation du président & d'un de ses collègues, contre cette nomination qu'ils désapprouvent. Les deux cardinaux disent, pour leur excuse, qu'ils ne l'ont proposée que comme un projet. Le secrétaire soutient qu'on lui a donné l'ordre d'en faire l'expédition; le roi l'atteste lui-même, & cette dispute se termine à révoquer l'ordre. Le président tomba malade de chagrin, persuadé que le cardinal d'Estrées n'avoit eu en vue que de lui nuire; & il demanda instamment la permission de se retirer dans son diocèse.

C'est ce que Philippe écrit à Louis XIV, en lui témoignant son inquiétude & les peines qu'il éprouve dans les affaires. Il ajoute que le cardinal & l'abbé d'Estrées ne s'accordent point en plusieurs occasions, surtout par rapport aux troupes: le premier assurant que l'on a pourvu à tout, le second qu'il ne faut compter sur rien.

Philippe
dégoûté des
ministres
actuels.)

Philippe V à
Louis XIV.
13 avril.

1703.

En un mot, il fait entendre clairement dans ses lettres, que les ministres qu'on lui a donnés s'acquittent mal de leur emploi, qu'il voudroit décider lui-même comme Louis l'avoit tant recommandé, mais qu'il craint de lui déplaire en le faisant.

L'ambassadeur n'écrivoit pas tout exactement.

Une réticence affectée de l'ambassadeur, prouve que les plaintes de Philippe n'étoient pas sans fondement. Il ne dit mot de cet ordre donné & révoqué, ni de l'opposition du président de Castille. Il dit seulement qu'Orri a eu des scrupules sur le plan de la junte; qu'en conséquence *il a fait résoudre, non sans quelque contradiction, qu'on laisseroit à Orri le choix des sujets qu'il croiroit les plus capables d'examiner l'état des finances; que pour lui donner de plus de moyens d'agir, il ne parlera plus de la proposition de l'autre junte qui avoit paru bonne.* Les besoins sont si pressans, ajoute le cardinal, que si l'on n'y remédie, je ne fais comment le roi d'Espagne pourra vivre dans trois mois d'ici.

Le cardinal d'Estrees au roi.
28 avril.

Il en vouloit à Orri.

Que devenoit donc l'argent que

Philippe devoit garder sur les effets de la flotte ? c'étoit un mystère inconcevable, mais il est certain que Portocarréro ne payoit point. Malheureusement encore, Orri déplaisoit à MM. d'Estrées, soit parce qu'il avoit des liaisons avec la princesse des Ursins, soit parce qu'ils le trouvoient entêté de ses systèmes & peu souple à leurs avis. Ils l'attaquoient dans leurs lettres ; ils lui reprochoient des vues d'intérêt & d'ambition ; sur quoi Torci fait une réflexion remarquable : “ Je ne suis point surpris de ce que vous me mandez d'Orri. Il fait son métier ; mais plutôt à dieu qu'il devint plus riche que le plus habile partisan, si en s'enrichissant il trouve moyen de faire le profit du roi d'Espagne & de rétablir les affaires ! Lorsque deux personnes de même inclination, & également habiles sur l'intérêt, se trouvent dans la même carrière, il est impossible qu'ils s'accordent, en découvrant tous jours les artifices l'un de l'autre.”

Ainsi les cabales, les haines, les

1703.

Qu'un financier s'enrichisse, pourvu qu'il fasse son devoir.

M. de Torci à l'abbé d'Estrées.

24 avril.

Finelle de l'abbé d'Estrées.

1703.
trées pour
satisfaire
son ambi-
tion.

*L'abbé d'Es-
trées à M. de
Torci.
14 avril.*

Id. 28 avr.

intérêts particuliers, l'esprit de parti & de discorde, sembloient éloigner toute espérance de rétablir la monarchie espagnole. L'abbé d'Estrées qui devoit bientôt y jouer un plus grand rôle, alloit à son but avec autant d'artifice que son oncle avoit de hauteur. Il se félicite *d'avancer fort dans les bonnes grâces* de la princesse des Ursins ; il espère y faire de si grands progrès, *que cela lui tiendra lieu de tout le mérite qu'il faut avoir pour réussir en Espagne.* Quinze jours après, il craint qu'on ne l'accuse d'en avoir trop fait pour se mettre bien avec elle, lorsqu'on saura qu'Orri de lui-même l'a désigné à M. de Chamillart, comme pouvant être utile dans le *despacho* ; cette marque d'estime & de bonne volonté, de la part d'Orri, lui a fait *une peine infinie* ; il s'est hâté d'en rendre compte à son oncle, afin que ni lui ni d'autres ne pussent le soupçonner de quelque mauvais procédé ; il est bien loin de former des prétentions ; il préfère son devoir à toutes les fortunes du monde ; & il prie Tor-

ci de vouloir bien rendre compte de ses sentimens, en cas qu'une pareille chose soit proposée dans le conseil. Il triomphe ensuite d'avoir parfaitement raccommodé Louville avec la princesse ; il assure de faire en sorte avec lui, que la meilleure correspondance possible soit maintenue entre elle & l'ambassadeur, & que le roi ne soit plus importuné d'aucune plainte de ce côté-là.

1703.
Id. 2 mai.

S'il avoit réellement cette intention, il ne pouvoit guère se flatter de réussir ; mais tout donne lieu de penser qu'il prévoyoit bien la retraite de l'ambassadeur, qu'il ambitionnoit sa place, & qu'il prenoit les moyens de se l'assurer, comme l'attestent même les mémoires de Saint-Philippe. Le cardinal d'Estrées, loin de regagner la confiance, excitoit toujours de nouvelles plaintes. La princesse écrivoit sans détour que les avances dont on le louoit, étoient de nouvelles faussetés avec lesquelles il avoit voulu faire sa cour : elle s'en rapporteroit, disoit-elle, au témoignage de l'abbé & de

Il ambitionnoit l'ambassade de son oncle.

La princesse des Ursins à M. de Torci.
3 mai.

La princesse des Ursins se plaint encore.

1703.

Louville, si l'un pouvoit avec honneur déposer contre son oncle, & si l'autre oſoit prendre parti contre un homme qui pouvoit le perdre. Elle ne craignoit pas de prédire qu'on reconnoitroit, par des événemens à quoi elle n'auroit aucune part, qu'elle avoit peint l'ambassadeur tel qu'il étoit. L'esprit de ce ministre étoit baissé; elle l'avoit écrit, elle l'affuroit encore, & rien ne l'avoit tant irrité contre elle: car il étoit informé de tout ce qu'on écrivoit, & la princesse en marquoit toujours son étonnement.

Philippe
voulant dé-
cider lui-
même.

Depuis que la reine & la princesse animoient Philippe, qui vraisemblablement fût tombé sans elles dans l'inertie, il ne falloit plus s'attendre que les ministres du *despacho* décideroient tout à leur gré, sans que personne relevât leurs fausses démarches. Nous avons vu ce prince représenter à Louis XIV les embarras où ils le mettoient, la nécessité de prendre d'autres mesures, le desir de faire usage de sa propre autorité. Voici la réponse de Louis :

„ Expliquez-moi librement vos
 „ pensées & vos embarras, je vous
 „ donnerai mes avis avec la même ^{1703.}
 „ sincérité: je ne fais pourquoi vous ^{Louis l'y}
 „ m'en demandez de nouveaux sur la ^{exhorte.}
 „ crainte que vous avez de décider. ^{Louis XIV &}
 „ Il mē semble que je vous ai plu- ^{Philippe V.}
 „ sieurs fois conseillé de la surmon- ^{3 mai.}
 „ ter. Je serai fort aise de savoir que
 „ vous parliez en maître, & de ne
 „ plus entendre dire qu'il faut qu'on
 „ vous détermine sur les moindres
 „ bagatelles. Il vaut presque mieux
 „ pour vous de faire des fautes légè-
 „ res en vous conduisant par vos pro-
 „ pres mouvemens, que de les évi-
 „ ter en suivant trop exactement ce
 „ qu'on vous inspire. Vous voyez
 „ que je suis bien éloigné de vous
 „ reprocher d'avoir trop bonne opi-
 „ nion de vous même. Je vous as-
 „ sure que je serai content quand
 „ vous voudrez véritablement gou-
 „ verner.”

Il est clair que l'embarras de Phi-
 lippe venoit surtout de la crainte que
 ses décisions ne fussent point approu-

1703.

vées en France, où toutes les affaires importantes se décidoient, où d'ailleurs le cardinal d'Estrées étoit soutenu, & où le ministère de Portocarréro étoit jugé si nécessaire. Mais il écrivit d'un ton plus ferme, avant d'y être comme autorisé par cette réponse :

Motifs de
cette résolu-
tion.

Philippe V à
Louis XIV.
12 mai.

“ Je n'ai garde de me prévenir
„ contre le cardinal Portocarréro ; je
„ connois son zèle, son affection ;
„ cependant je ne puis me dispenser
„ de vous dire que les affaires souff-
„ frent : je l'apprends par plusieurs
„ lettres qui se sont lues au *despacho* ;
„ & je vois de si grandes misères
„ parmi les troupes, faute de pain &
„ faute de payement, qu'il semble
„ que l'argent que j'ai eu de la flotte
„ ait été inutile, puisque les troupes
„ désertent de tous côtés, sans que
„ je puisse savoir ce qui cause de si
„ grands désordres. Cela me force
„ de prendre tout de bon la résolu-
„ tion de m'en faire rendre compte
„ par moi-même ; & puisque vous
„ voulez bien que j'agisse un peu avec

„autorité, je vais chercher les
„moyens d'y parvenir.” Il se pro-
pofe d'écrire quelquefois au roi un pe-
tit détail de fa conduite, & le prie de
lui en mander fon fentiment.

1703.

Les avantages que l'électeur de Ba-
vière avoit remportés fur les impé-
riaux, la prife de Ratisbonne par ce
prince ; fa jonction prochaine avec le
maréchal de Villars ; les dangers qui
menaçoient l'empereur, & qui l'em-
pêchoient de tourner fes efforts con-
tre l'Italie, réveillèrent l'efpérance au
milieu de tant de fujets d'alarmes.
Mais il falloit faire le facrifice des Pays-
bas. Louis XIV, par un nouveau
traité, en avoit promis la ceflion à
l'électeur, s'en réfervant à lui-même
quelques places. (*) Il avoit chargé
depuis quelque tems le cardinal d'Ef-
trées d'y préparer les efprits. Enfin

Louis XIV
demande la
ceffion des
Pays-bas.

(*) On voit dans les inftructions du duc
de Gramont pour l'ambaffade d'Efpagne,
qu'il fe réfervoit les provinces & villes de
Luxembourg & de Namur, avec Mons &
Charleroi.

1703.

Raisons
qu'il ap-
porte.

*Le roi au
cardinal
d'Estres.
13 mai.*

il lui ordonna d'en faire la proposi-
tion au roi.

Il apporte pour motifs, que ces provinces ne servent qu'à la ruine de l'Espagne, sans qu'elle en retire aucun avantage; que la communication qu'elles procuroient aux monarques autrichiens avec l'empire, devient inutile & même préjudiciable; que plus les états de la monarchie seront éloignés des ennemis, plus il sera facile d'y maintenir la tranquillité; qu'il seroit à craindre, si l'Espagne conservoit les Pays-bas, que ce ne fût dans la suite un sujet de division avec la France; qu'en regardant même la cession comme un démembrement fâcheux, le dommage n'est point à comparer avec les avantages qu'on retire de l'alliance de l'électeur; qu'il faut le faire agir, ou se résoudre à perdre des états beaucoup plus considérables; qu'il en couteroit infiniment plus, si Louis demandoit le dédommagement de toutes ses dépenses, faites & à faire; que cela lui tiendra lieu de tout dédommagement, quoiqu'il ne soit

Cela devoit
tenir lieu de
dédomma-
gement.

pas même assuré de pouvoir conserver les places qu'il se réserve. Il recommande le secret, & dit qu'il suffira pour le présent que Philippe confirme la promesse faite en son nom, par une lettre de sa main à l'électeur.

1703.

Cette négociation, où le cardinal d'Estrées crut devoir mettre beaucoup d'art & d'éloquence, réussit avant qu'il s'en mêlât. Son neveu en confia le secret à la princesse des Ursins; pour qu'elle disposât l'esprit du roi; elle se hâta de lui en parler; & ce prince écrivit sur le champ, le 14 juin, à Louis XIV, pour lui témoigner son empressement à faire ce qu'il desiroit. Le cardinal ne s'en doutoit point; il exécuta sa commission le 17; & il crut avoir tout l'honneur de cette grande affaire. Un exprès chargé de la lettre de Philippe étoit déjà en chemin. Le roi remit à l'ambassadeur celle qu'on demandoit pour l'électeur de Bavière: en voici les termes:

L'affaire
conclue sans
le cardinal
d'Estrées.

“ Mon frère, je ne puis assez vous dire à quel point je suis sensible à tout ce que vous faites de grand & Bavière.

Lettre de
Philippe à
l'électeur de
Bavière.

D vj

1703.

„ d'important pour mes intérêts, &
 „ vous connoîtrez dans cette occa-
 „ sion & en toute autre quelle est
 „ mon amitié & ma reconnoissance.
 „ J'ai vu les nouveaux articles dont
 „ le roi mon grand-père est convenu
 „ avec vous; je les ai considérés,
 „ examinés & approuvés. Je vous en
 „ assure par cette lettre, & de ma
 „ part j'en promets l'exécution. Sur
 „ ce, &c.

„ Votre bon frère & neveu.”

Jalousie des
 Espagnols
 sur l'Améri-
 que.

Le cardinal
 d'Estrées au
 roi.
 23 mai.

Il étoit bien important de garder le
 secret sur cette affaire, non-seulement
 pour entretenir le zèle des Flamands,
 mais pour ne pas s'exposer aux cla-
 meurs des Espagnols. La jalousie de
 ceux-ci étoit si forte, que le cardinal
 d'Estrées ayant fait donner un ordre
 qui les obligeoit, en Amérique, d'as-
 sister les François quand ils feroient
 quelque entreprise contre les enne-
 mis, de même que les François secou-
 roient par tout les Espagnols; le con-
 seil d'état remontra au roi dans une
 consulte, qu'on ne devoit pas souffrir
 que d'autres peuples acquissent des

places en ce pays, dont les papes avoient fait par leurs bulles une si ample donation à l'Espagne. Le cardinal leur demanda s'ils croyoient que les bulles pussent empêcher les François de conquérir & de garder la Jamaïque, perdue par l'Espagne & qu'elle avoit cédée aux Anglois? Cette question étoit une très-bonne réponse.

1703.

Le nom du pape, bien ou mal employé, conservoit encore une influence dangereuse pour la couronne. C'est ce qui engageoit à des ménagemens extrêmes; c'est ce qui tenoit en suspens l'affaire du grand-inquisiteur. Le pape ne se rendoit point sur cet article. On proposoit des expédiens peu convenables; & Louis XIV écrivoit sagement là-dessus au cardinal d'Estrées:

Difficultés
par rapport
au pape.

“ Je ne puis conseiller au roi mon petit-fils de souffrir qu'un officier, dont l'autorité est aussi grande en Espagne, dépende uniquement d'une puissance étrangère. Vous savez que la cour de Rome ne cherche que les prétextes & les occasions d'entreprendre; que ce qu'elle

Sentiment
de Louis
XIV sur la
cour de Rome.

 1703.

27 mai.

„ le obtient par la nécessité des tems;
 „ & dans les conjonctures où l'on
 „ croit avoir besoin de la ménager;
 „ est ensuite regardé comme un droit;
 „ & qu'enfin lorsqu'un roi veut sou-
 „ tenir ceux de sa couronne, les con-
 „ testations deviennent souvent plus
 „ vives, & qu'elles ont des suites
 „ beaucoup plus fâcheuses, que cel-
 „ les qu'on veut prévenir dans le
 „ tems qu'on se relâche de ses préro-
 „ gatives. Je ne doute point de vo-
 „ tre attention sur de pareilles matiè-
 „ res, dont vous connoissez parfai-
 „ tement toute l'importance." La su-
 „ perstition ayant formé ces entraves;
 „ combien d'années ne falloit-il pas pour
 „ les rompre!

Particulari-
 tés fort in-
 quiétantes
 en Espagne.

Des affaires plus inquiétantes fixè-
 rent l'attention des deux cours. On
 arrêta deux espions, que l'amirante
 avoit chargés de lui rendre compte de
 l'état de Cadix, & d'autres commis-
 sions de cette nature; on surprit à
 la poste un paquet de trois feuilles en
 chiffre pour lui, paquet dont l'enve-
 loppe étoit adressée à un dominicain,

de Lisbonne ; le cardinal d'Estrées reçut avis, par le président Rouillé, ambassadeur de France en Portugal, d'une conspiration contre le roi, la reine, & tous les François qui se trouvoient en Espagne ; Portocarréro, & son confident Uraca, furent soupçonnés à la cour de desseins pernïcieux ; enfin un curé & le corrégidor de Madrid inspirèrent de vives alarmes par leurs rapports ; & dans les assemblées on parloit déjà, selon eux, de *vêpres siciliennes*.

1703.

Le roi d'Espagne, le cardinal d'Estrées, la princesse des Ursins.

23 mai.

Philippe vouloit dépêcher sur le champ quelqu'un pour instruire Louis XIV, & lui demander conseil. Le cardinal ambassadeur fut d'avis que rien ne pressoit, qu'il falloit approfondir les choses, que le danger n'étoit pas tel qu'on pouvoit s'imaginer, que peut-être on faisoit courir ces bruits à dessein ; qu'il convenoit de prendre des précautions, mais sans montrer de la crainte, qu'il alloit renvoyer un courier qui porteroit les lettres nécessaires. Le roi, & la reine, paroissant fort inquiets pour leur propre sûreté,

On vent envoyer quelqu'un en France, contre l'avis de l'ambassadeur.

1703. insistèrent , & dirent qu'il falloit envoyer un homme d'esprit , que de simples lettres ne pouvoient assez expliquer les choses. Il parut se rendre à leurs raisons.

Il décrie
Orri, chargé
de la com-
mission.

On vouloit envoyer Louville & Orri. Le cardinal s'en douta bientôt ; & comme le dernier lui étoit devenu fort suspect , parce qu'il le voyoit accrédité à la cour , il craignit apparemment ses rapports , & se déchaîna contre lui dans ses lettres au ministre.

*Le cardinal
d'Esstrées à
M. de Terzi,
26 mai.*

A l'en croire , Orri intrigue pour s'attirer une mission ; il s'érige insensiblement en ministre de guerre , de politique & de finance ; il veut aller jouer à Versailles le même rôle qu'à Madrid. *Enfin le grand Orri est parti , & en arrivant à Paris , on pourra dire le grand Orri est arrivé : c'est le début d'une lettre , où il se récrie contre ce voyage dont on lui a fait mystère , contre la dame qui obsède le roi d'Espagne , contre l'insolence & la témérité du financier , & son peu de respect pour le caractère & la dignité de l'ambassadeur.*

Id. 3 juin.

Rien ne devoit faire plus de tort au cardinal d'Estrées qu'une partie de ses lettres ; car il s'y montrait passionné , violent , satirique , orgueilleux : il sembloit justifier les reproches qu'on lui faisoit. Nul homme ne convenoit moins alors à une place qui exigeoit tant de sagesse & de modération.

C'étoit véritablement contre lui & le cardinal Portocarréro , que Philippe vouloit faire porter ses plaintes. La lettre dont il chargea Orri pour Louis XIV, les accuse tous deux de mauvais desseins. Il en voyoit la preuve dans les lettres interceptées. Il témoigne son embarras de se trouver entre l'un & l'autre, obligé de dissimuler ce qu'il savoit , ne pouvant d'ailleurs tirer d'eux aucune instruction sur la guerre & les finances , objets essentiels du *despacho*. Il dit que leurs principes , quoique différens , les font agir également contre ses véritables intérêts ; que tout va de mal en pis ; que les conjonctures semblent exiger des changemens considérables. Il desiré que le roi examine les choses

1703.

Trop de passion dans la conduite.

Philippe accuse les deux cardinaux.

Philippe V à Louis XIV.
2 juin.

Il demande un plan de

1703.
conduite à
Louis XIV.

dont Orri doit rendre compte : il demande un plan de conduite ; „ après „ quoi, dit-il, je me porterai à tout „ avec une vivacité qui répondra au „ desir que vous avez que j'agisse en „ maître ; & je le ferai avec assuran- „ ce ; quand je saurai que je suivrai „ les chemins que vous voudrez-bien „ m'ouvrir.. En vérité Orri est un „ merveilleux homme pour votre ser- „ vice & pour le mien. „

Mission de
Louville en
France.

Une lettre du jour suivant annon- ce le départ de Louville, pour infor- mer le roi *de bien des choses qui sont de sa connoissance*. Il avoit demandé sa retraite, par le conseil du marquis de Torci. Philippe dit qu'il n'a pas jugé à propos de la lui accorder dans les circonstances présentes, qu'il remet à son retour les bienfaits que ses longs services ont mérités ; il prie Louis XIV de le lui renvoyer au plus tôt, quand même il approuveroit qu'il se retirât. Cette mission de Louville est d'autant plus remarquable, qu'il avoit eu grande part dans les brouilleries. Si la princesse des Ursins comptoit sur

La princesse
des Ursins
est sa dupe.

lui , après une réconciliation apparen-
te , elle se trompoit fort malgré son
habileté. On verra qu'elle fut réelle-
ment la dupe des artifices de Louville
& de l'abbé d'Estrées , parce qu'elle
desiroit trop le rappel du cardinal ,
pour ne pas saisir les moyens de l'ob-
tenir , sans prévoir assez quelles en
pourroient être les suites.

Elle écrivit à Torci au sujet des
deux envoyés : « Ces messieurs feront ,
„ je crois , d'accord entre eux sur ce
„ qu'ils ont à dire , quoique des vues
„ différentes aient fait prendre le par-
„ ti de les envoyer ensemble. L'état
„ où nous sommes est trop mauvais ,
„ & la cause en est trop visible , pour
„ qu'ils ne pensent pas de même. De-
„ puis que M. de Louville a reconnu
„ le tort qu'il avoit à mon égard , je ne
„ puis que me louer de lui ; & j'ai
„ lieu d'espérer que sa conduite me
„ satisfera toujours davantage , puis-
„ qu'il m'a avoué de bonne foi qu'il ne
„ voyoit point d'autre ressource pour
„ lui en ce pays-ci , que de suivre
„ mes conseils , qu'il trouve les meil-

1703.

Ce qu'elle
écrit sur les
deux en-
voyés.

Lettre du 3
juin.

1703. „ leurs. M. l'abbé d'Estrées connoît
 Et sur l'ab- „ aussi le bon chemin ; mais il doit
 bé d'Estrées. „ trop à M. son oncle pour ne s'en
 „ pas écarter quelquefois malgré qu'il
 „ en ait ; & cette raison m'oblige à
 „ dire qu'il feroit beaucoup mieux,
 „ s'il étoit seul. S. M. C. a besoin de
 „ M. Orri. Ainsi, monsieur, ren-
 „ voyez - le nous au plus tôt. Mais
 „ au nom de Dieu, ajoutez foi à ce
 „ qu'il vous dira & prenez quelque
 „ résolution ; car le mal presse à un
 „ point que le moindre retardement
 „ peut causer des désordres infinis. „

Traité du
 Portugal
 dont on ne
 se doute
 point.

Il est parlé dans cette lettre, *de justes craintes qu'il n'arrive quelque grande révolution, si les Portugais nous déclarent la guerre.* Le président Rouillé, & le cardinal d'Estrées se flattoient encore que le Portugal demeureroit neutre ; & les dépêches de France prouvent que le cabinet de Versailles s'en croyoit sûr, quoique des bruits contraires fussent répandus depuis long-tems. Il existoit cependant, dès le 16 mai, un traité d'alliance du Portugal avec les ennemis. L'ignorance

de ce fait n'étoit pas de bon augure pour les affaires. 1703.

En attendant la décision de Louis XIV, le desir d'avoir Orri, l'envie de le perdre, font écrire des choses absolument opposées. L'un travaille

Philippe se
loue beau-
coup d'Orri.

Lettre du 12
juin.

„ à ruiner mes affaires, dit Philippe,
„ en écrivant au roi de France, &
„ l'autre fait de son mieux pour les
„ rétablir. Ce qu'il y a de plus, c'est
„ que je trouve en Orri un homme
„ à mon gré, & de qui je tire sans
„ éclat les instructions dont j'ai be-
„ soin; en sorte que par le compte
„ qu'il fait me rendre de ce que je lui
„ demande, je me mets en état d'agir
„ & de décider par moi-même; ce
„ que je n'avois encore pu faire au-
„ paravant. Je vous prie de le déter-
„ miner sur cela à surmonter la déli-
„ cateſſe qu'il a toujours eue de tra-
„ vailler directement avec moi, &
„ de lui commander de me commu-
„ niquer toutes ſes vues; car j'y en-
„ tre, & j'ai un véritable goût pour
„ tout ce que j'en vois.

Mais le cardinal de ſon côté mar-

L'ambassa-

que au ministre de France: „ Faut-il
 1703. „ qu'un homme comme moi ne se
 leur l'inju- „ soit dévoué à venir ici, à y faire
 rie.

Le cardinal „ le plus d'honneur que j'ai pu à un
 d'Estrées à „ titre qui ne convenoit guère à mon
 M. de Torci „ âge & à ma nation, pour être stra-
 8 juin. „ passé par cet insolent, le plus indi-
 „ gne homme du monde, & par ses

D'Aubigni „ associés ? Il ne montre guère
 attaqué de „ moins d'aigreur contre d'Aubigni,
 même.

Lettre du 22 „ fatire. N'étoit-il pas vrai, dit le cardi-
 juin. „ nal, qu'en me faisant venir ici, vous
 „ m'y envoyiez pour combattre avec les
 „ grands, mais non pas pour être aux
 „ mains avec deux affranchis ? Avec tant
 „ de fiel & si peu de flegme, on ne peut
 „ que faire des fautes.

Résolutions „ La cour de France, sur les plaintes
 de Louis „ de l'ambassadeur, avoit résolu d'em-
 contraires „ pêcher le retour d'Orri en Espagne.
 aux vues de „ Mais elle changea de sentiment, dès
 l'ambassa- „ que Louville & lui se furent acquittés
 deur. „ de leur message; & le roi écrivit ses

intentions au cardinal avec tous les ménagemens qu'on pouvoit avoir pour la personne. 1703.

Après avoir parlé de l'état actuel des affaires : « Quand même, dit-il „ en substance, l'Espagne se garan- „ tiroit cette année du dessein de ses „ ennemis, les mouvemens du de- „ dans seroient à craindre à la fin de „ la campagne : Philippe ne pouvant „ payer ses troupes, elles se dissipe- „ ront bientôt, la désertion remplira „ le royaume de pillards & de sédi- „ tieux, l'autorité du roi tombera en- „ tièrement, chacun se croira en „ droit de travailler à ses propres in- „ térêts & de faire acheter sa fidélité. „ Il est essentiel de trouver incessam- „ ment quelque moyen d'assurer des „ fonds pour les dépenses nécessai- „ res, & de les faire administrer avec „ économie. La junte proposée pour „ cela n'a rien produit. Les idées „ d'Orri peuvent être sujettes à des „ inconvéniens ; mais il vaut mieux „ risquer de se tromper ; que de per- „ sister plus long-tems à ne rien faire,

Il juge qu'Orri est nécessaire pour trouver des fonds.

Le roi au cardinal d'Estrées. 23 & 24 juin.

1703.

„ & l'expérience pourra rectifier ses
 „ vues. Il faut mettre les expédiens
 „ en usage, puisque l'on n'en con-
 „ noit pas d'autres. „ Le roi an-
 „ nonce le retour prochain d'Orri, &
 „ compte sur le zèle de l'ambassadeur
 „ pour l'exécution de ses projets, qui
 „ doivent se borner présentement aux
 „ finances.

Erreur sur
 le Portugal.

Il paroît encore persuadé que le roi
 de Portugal ne se déclarera point con-
 tre l'Espagne, les affaires de l'empereur
 allant si mal. „ Le seul fruit qu'il
 „ pourroit attendre d'une pareille
 „ guerre, seroit de voir en Portugal
 „ des troupes de puissances hérési-
 „ ques, en assez grand nombre pour
 „ causer beaucoup de préjudice à la
 „ religion & à l'état, mais trop foi-
 „ bles pour faire des conquêtes sur
 „ l'Espagne. „ On se trompoit, on
 se trompera encore souvent; & ces
 erreurs ne contribueront pas peu aux
 désastres de l'une & de l'autre monar-
 chie.

On promet
 le rappel du
 cardinal
 d'Étrées.

Cependant le rappel de l'ambassa-
 deur étoit résolu. La manière dont le
 roi

roi l'annonce à son petit-fils, prouve qu'on avoit beaucoup d'égards pour un sujet distingué, mais qu'on ne pensoit peut-être pas assez à la nécessité urgente de remédier au mal.

„ J'ai su par Orti les raisons que vous aviez eues de me demander par Louville le rappel du cardinal d'Estrées. Je vous l'accorderai; je crois que lui-même le desire, quoiqu'il ne m'ait fait encore aucune instance pour l'obtenir. Gardez seulement le secret de la résolution que je prends. Il y a des mesures à observer en retirant un homme, recommandable d'ailleurs par son mérite & ses services. Il ne demeurera que peu de mois encore auprès de vous; mais il faut qu'il paroisse qu'il souhaite de revenir, & je suis persuadé qu'il ne fera pas difficile de le disposer. Si j'en usois autrement, on diroit que je me suis laissé surprendre aux mauvais offices qu'on lui auroit rendus; on vous le reprocheroit aussi: cette précipitation produiroit un très-mau-

1703.

*Louis XIV^e
Philippe V.
24 juin.*

Ménagemens à son égard.

1703.

„ vais effet pour l'avenir. Vous serez
 „ bien aise que l'on croie en Espagne
 „ que vous avez confiance en mes
 „ ambassadeurs. Jamais on ne le croi-
 „ ra, si on voit que je les rappelle
 „ malgré eux. Vous entendrez dire
 „ au contraire que les intrigues de la
 „ cour ne sont pas moins puissantes
 „ sous votre règne, qu'elles l'ont été
 „ sous celui du roi précédent. Enfin
 „ je retirerai le cardinal d'Estrées ;
 „ mais je ne puis le faire que de quel-
 „ ques mois. Puisque vous êtes con-
 „ tent que l'abbé d'Estrées demeure,
 „ je lui donnerai lettre d'ambassa-
 „ deur après le départ de son oncle.,
 „ Comme le danger augmentoit en
 „ Espagne ; on y avoit besoin plus que
 „ jamais d'un homme capable d'inspi-
 „ rer la confiance, & de se conduire avec
 „ autant de circonspection que de cou-
 „ rage. La princesse des Ursins avoit
 „ raison de dire : „ cet emploi est fort
 „ au-dessus, par les détails, des am-
 „ bassadeurs ordinaires, & tel réus-
 „ siroit peut-être dans les grandes
 „ négociations, qui échouera ici s'il
 „ ne prend conseil que de sa tête.,

Cette am-
 bassade exi-
 geoit des ta-
 lens parti-
 culiers.

Tandis que le cardinal d'Estrées s'occupoit beaucoup de ses ressentimens particuliers, on apprit enfin le traité du roi de Portugal avec les ennemis; on fut que l'archiduc devoit passer dans le royaume avec les troupes angloises & hollandoises; on se crut exposé à une invasion prochaine; tout ce que l'on put imaginer de mieux, fut de prier Louis XIV d'envoyer des troupes pour la défense de l'Espagne. La plupart des conseillers d'état opinèrent à faire cette démarche. " Je ne fais pas si vous m'accordez le secours que je vous demande, dit Philippe à Louis XIV; cependant il est bon que nos ennemis, qui croient avoir un grand parti en Espagne, voient que la plupart des grands sont d'avis d'appeler les François à leur défense. "

Il avoit déjà mandé que le président de Castille, Médina-Céli, Agui- lar & San-Estevan jugeoient nécessaire de prier qu'on envoyât un général habile & propre aux affaires. " Comme ils ne connoissent que le duc d'Har-

1703.
Dangers de
l'Espagne.
On sent le
besoin qu'on
a des Fran-
çois.

Philippe V à
Louis XIV.
1^{er} juillet.

On deman-
de au roi un
général, qui
soit ambaf-
sadeur.

Id. 22 juillet.

1703.

„ court, ils le demandent préférable-
 „ ment à tout autre : je le souhaite-
 „ rois moi-même , si je croyois que
 „ sa santé & ses emplois lui permis-
 „ sent de retourner en Espagne ; &
 „ après lui le maréchal de Tessé , que
 „ j'ai connu en Italie , me paroît un
 „ de ceux qui conviendroient davan-
 „ tage. Ils proposent tous que celui
 „ que vous enverrez vienne avec le
 „ caractère d'ambassadeur , pour le-
 „ ver tout ombrage ; ou si cela n'est
 „ pas possible , le cardinal d'Estrées
 „ étant ici , qu'il paroisse venir con-
 „ certer avec moi les affaires dont il
 „ fera chargé , comme ayant à passer
 „ en Portugal en qualité d'ambassa-
 „ deur extraordinaire. „

Il y trouve
 trop d'in-
 convéniens.

Louis XIV répondit : „ lorsque
 „ vous me demandez un général , je
 „ ne fais si vous envisagez bien tou-
 „ tes les contradictions qu'il auroit à
 „ essuyer en Espagne : elles le ren-
 „ droient inutile, & vous verriez naî-
 „ tre de nouvelles plaintes contre les
 „ François. Après ce que vous m'a-
 „ vez fait savoir de vos intentions

Louis XIV à
 Philippe V.
 21 juillet.

„ pour l'abbé d'Estrées, il ne con-
 „ viendrait point de donner à un au-
 „ tre le caractère d'ambassadeur. Des
 „ changemens si fréquens perdent les
 „ affaires. „ Le roi ajoute, qu'il est
 impossible d'envoyer des troupes
 avant l'année prochaine; au reste le
 secours le plus utile sera la continua-
 tion de la guerre dans l'empire, & la
 confiance de Philippe au zèle & à la fi-
 délité des Espagnols. „ Mais faites-
 „ la paroître, dit-il encore; j'ap-
 „ prends avec douleur que vous ne
 „ leur en donnez aucune marque. „
 On conjecturoit à la cour de Fran-
 ce que les ennemis n'attaqueroient
 point l'Espagne cette année : l'évé-
 nement justifia la conjecture; mais
 si l'on se flattoit de mettre fin aux in-
 trigues de Madrid, & d'arrêter leur in-
 fluence pernicieuse, c'étoit la plus
 grande erreur où l'on fût tombé jus-
 qu'alors.

1703.

Confiance
due aux
Espagnols.

LIVRE CINQUIÈME.

1703.
On prépare
l'ambassa-
deur à son
rappel.

M. de Torci
au cardinal
d'Eftrées.
2 juillet.

Il étoit dan-
gereux d'at-
tendre.

LA modération du ministère de France , & les égards qu'il avoit pour le cardinal d'Eftrées , ayant fait prendre le parti de préparer adroitement son rappel , Torci commença par lui en inspirer le desir. „ Je comprends „ aisément , lui marqua - t - il , l'état „ violent où V. E. se trouve en Es- „ pagne , & j'ose dire que personne „ ne souhaiteroit plus que moi d'y „ pouvoir remédier. Mais en vérité „ toutes les choses ont tourné d'une „ étrange manière. J'aimerois cent „ fois mieux que V. E. fût avec ses „ amis, que dans un pays où il est aussi „ difficile d'en avoir ; & s'il étoit possi- „ ble, alors qu'elle voulût entendre „ parler des affaires d'Espagne, je crois „ qu'elle ne seroit pas fâchée de les „ avoir abandonnées , en apprenant „ des détails qu'il est impossible d'é- „ crire. „ Dans les cas extrêmes , ces „ détours de politique sont ordinaire-

ment beaucoup de mal & peu de bien. On laissoit de champ libre aux passions, qui pouvoient éclater avec d'autant plus de force, que les bornes du tems leur donneroient plus d'activité.

Déjà l'ambassadeur témoigne à Louis XIV. même son chagrin du retour d'Orri, dont l'arrogance, les vaneries, l'ambition de se rendre maître du cabinet, avoient excité, selon lui, l'aversion, pour ne pas dire l'abomination de tous. Il représente aussi la princesse des Ursins comme perdant l'amitié des Espagnols. Des promotions soupçonnées d'intérêt, & l'enfermement continuel du roi qu'on lui attribue, sont les raisons qu'il allègue de ce changement. Il l'accuse de liaisons intimes avec Médina-Céli & Aguilar, & n'oublie pas son affectation de faire briller son crédit auprès de la reine. L'abbé d'Estrées, dans une lettre au ministre, montre avec plus de réserve une antipathie également décidée pour la princesse. Il la peint si jalouse, qu'il ne pourra conserver son amitié s'il voit la reine; par laquelle

1703.

Les investives continuent.

Le cardinal d'Estrées au roi.

11 juillet.

Lettre de l'abbé d'Estrées contre la princesse des Ursins.

L'abbé d'Es-

elle prétend de gouverner toujours entièrement le roi il cite le P. Daubenton, comme ayant dit en confidence. Enfin quelque envie qu'il ait de servir & de bien faire, il s'estimeroit heureux de sortir honorablement d'Espagne avec le cardinal d'Estrées, qu'il voit dans la disposition de solliciter sa retraite pour la fin de la campagne, croyant que c'est de son honneur de l'achever.

Sa conduite & celle de Louville, pleines de duplicité.

M. de Louville au même.

18 juillet.

de Louville au même.

de Louville au même.

de Louville au même.

En même-tems Louville, à peine de retour à Madrid, affectant de courtoiser la princesse des Ursins, la déchire par des lettres plus que dans le fort de la brouillerie. Il écrit de concert avec l'abbé, que le prétendu raccommodement n'aboutit qu'à se servir d'eux contre le cardinal, afin de les perdre ensuite les uns par les autres ; mais qu'ils n'en feront pas les dupes ; qu'il n'y a souplesse, bassesse, duplicité, ni dissimulation qu'ils n'emploient pour se mettre à couvert ; que néanmoins il leur arrive tant de choses désagréables, qu'à la longue ils ne pourroient y tenir.

Il rapporte que le cardinal, n'ayant
 reçu que sur les onze heures du soir la
 nouvelle d'une victoire, remportée en
 Flandre par le maréchal de Boufflers
 & le marquis de Bedmar, avoit remis
 au lendemain à porter les lettres, de
 peur de faire réveiller le roi & la rei-
 ne; que la reine à cette occasion l'a-
 voit traité *comme on traite les vieux*
chiens; que sans doute Dieu lui a vou-
 lu faire expier par-là les hauteurs qu'on
 l'accuse d'avoir eues pendant sa vie.

1703.
 Trait mor-
 tifiant pour
 l'ambassa-
 deur.

Il affirme que la princesse des Ur-
 sins commence à être *en horreur aux*
Espagnols, qu'elle prend à toutes mains;
 qu'on va publiquement chez d'Aubigni
 pour acheter les graces comme au mar-
 ché; que les Espagnols ne compren-
 nent pas, disent-ils, comment le roi
 abandonne le gouvernement d'Espagne
 à une femme & à un valet, qui veulent
 que la France & l'Espagne dépendent
 également d'eux. Il parle d'une fripon-
 nerie d'Orri, laquelle fait un bruit ef-
 froyable; & il témoigne en être fâché,
 car c'est le plus honnête homme de tous
 ceux à qui nous avons affaire. Il pré-

Accusations
 contre la
 princesse
 des Ursins
 & Orri.

1703:

Louville
ne ménage
point le car-
dinal d'Es-
trées.

Id. 26 juil.

Nouvelle
batterie
contre la
princesse.

tend avoir des preuves certaines d'une correspondance avec la cour de Savoie. Enfin il dit au ministre, " c'est en vain que vous prétendez vous dé-
livrer des affaires d'Espagne par le système présent; ce système augmentera le mal, & ne servira peut-être qu'à le rendre incurable. "

Le marquis de l'orci étoit sans doute trop sage, pour ne pas démêler la passion dans les rapports de Louville. Quel malheur de n'avoir pas de correspondant plus impartial & plus sûr! mais on ne pouvoit apprendre que par lui certaines particularités, & on l'avoit comme autorisé à tout dire. Aussi ne ménage-t-il pas même le cardinal d'Estrées, assurant que ce ministre ne secondera point les projets d'Orri; que les affaires de finances ne lui conviennent nullement, quoiqu'il soit fort éloigné de s'en rapporter à d'autres; que les traverses & les affronts l'aigrissent; jusqu'à le mettre en fureur.

Mais c'est toujours la princesse des Ursins que Louville attaque avec des traits empoisonnés. Il prétend tenir

du roi même, qu'elle ne pouvoit souffrir les François; qu'elle l'importunoit & le faisoit enrager par ses invectives contre eux; qu'il n'y avoit point de jour qu'elle ne le priât de les renvoyer; qu'elle désapprouvoit tout ce qui venoit de France, & que peu à peu elle inspireroit à la reine ces sentimens, &c. A la vérité il dit que Philippe se plaignoit, dans cet entretien, de fortes vapeurs. Et encore, de quels François vouloit-il parler? de ceux qui réellement mettoient le désordre en Espagne.

Ces nouvelles batteries contre la princesse, après une feinte réconciliation, donnent l'idée la plus juste des haines & des intrigues de cour: il en devoit naître de nouveaux éclats, non pour le bien des affaires, mais pour le triomphe des animosités personnelles. L'état menaçoit ruine, & chacun sembloit ne penser qu'à soulever sa propre fortune, ou à renverser son ennemi. Il semble qu'on l'auroit dû prévoir à Versailles.

Puisque Louville qualifioit lui-même

Haines de
cour irré-
conciliables
& fardées.

Combien
le cardinal-

1703.
d'Estrées se
faisoit haïr.

Lettre du 28
juillet.

La princesse
des Ursins à
M. de Torci.
29 juillet.

L'abbé se
propose de
brouiller
Orri & la
princesse.

me, de *furor* les emportemens du cardinal d'Estrées, la reine & la princesse des Ursins n'exagéroient point en se servant du même terme. La première écrivoit franchement à Louis XIV, qu'elle & son mari le haïssoient tellement, que s'il falloit, pour conserver la couronne, avoir toujours le cardinal, elle ne savoit ce qu'ils choisiroient de préférence. La seconde, en se plaignant de ses manœuvres pour la décrier, prouvoit au ministre la fausseté de ses imputations; & demandoit quelle idée on devoit avoir du zèle d'un ambassadeur, qui s'efforçoit de persuader aux Espagnols qu'elle vendoit tous les emplois du royaume? „ Les partisans de l'empereur peuvent-ils lui rendre un plus grand service? „ Elle annonce qu'il ne sera pas aisé de retirer le cardinal; & qu'on doit craindre de sa part des éclats terribles, lorsqu'on lui parlera plus clairement de son retour.

Orri, en arrivant, tâcha de concilier la princesse avec l'abbé d'Estrées & Louville. L'abbé fut content de la

manière dont elle parla , dans une explication qu'il y eut entre eux. Mais espérant sans doute de la brouiller avec ce financier , (car son dessein perce malgré lui) il fait entendre dans une lettre , qu'ils ne seront pas long-tems d'accord ; que leur union est le fruit des querelles avec l'ambassadeur ; que leurs principes & leurs sentimens sont d'ailleurs trop opposés. pour qu'elle dure. „ Madame des Ursins „ veut gouverner par les Espagnols : „ Orri veut gouverner par la France ; „ madame des Ursins veut satisfaire „ sa vanité , & conduire les affaires „ avec des ménagemens qui gâtent „ tout : & Orri desire un gouverne- „ ment réglé. Or , comme Louville „ & moi pensons à-peu-près de mê- „ me , vous comprenez qu'il ne sera „ pas possible de le réunir entière- „ ment à nous , dès qu'il trouvera de „ l'opposition de l'autre côté. Ce qui „ me le persuade encore , c'est que , „ quoiqu'il ne méprise pas les profits , „ je le vois touché d'un motif de gloi- „ re dans le rétablissement des affai-

1703.

*L'abbé
d'Estrees à
M. de Torcy.
30 juillet.*

1703
112 60
6. 4. 3

1703.

Il veut agir
de concert
avec Lou-
ville.

On se re-
froidit en
France à

res d'Espagne ; & je ne fais même
s'il ne se flatte pas que les services
qu'il rendra en Espagne , le pour-
ront conduire à une plus grande
élévation en France.

Pour Louville , il faut bien se gar-
der de consentir à sa retraite : la con-
noissance qu'il a du pays , & la *viva-
cité de son imagination* , peuvent être
d'un grand secours , selon l'abbé d'Es-
trées ; il achèvera de s'instruire par-
faitement de ce qui regarde l'Espagne ;
& pourra devenir nécessaire pour les
affaires , comme il l'est déjà auprès
du roi , auprès de qui un autre n'ac-
querroit pas en dix ans la confiance
dont il jouit. Ainsi l'intérêt de l'abbé
& celui de Louville deviennent com-
muns. C'est un nouveau malheur.
Nés tous deux pour l'intrigue , hom-
mes de parti , entêtés & présomptueux ,
ennemis mortels de la princesse des
Ursins , ils exciteront encore des ora-
ges plutôt que de rétablir l'ordre dans
les affaires.

La cour de France , fatiguée par
des contradictions & des difficultés

sans nombre , se refroidissoit beaucoup à l'égard du roi d'Espagne ; dont on lui exagéroit la foiblesse. Torci ne le dissimuloit point à Louville.

1703.

l'égard du
roi d'Es-
pagne.

“ Que fera - ce encore , disoit ce ministre en parlant de Philippe V , s'il change son *despacho* , pour y faire entrer les gens dont on commence à parler ? Ce que la France y gagnera , sera d'être débarrassée de l'Espagne dont le poids devient tous les jours plus à charge : & je vous dirai que je crains que l'on ne commence à s'en appercevoir un peu trop. Si le roi Catholique est bien conseillé , il prendra garde de donner des prétextes de changer la conduite qu'on a tenue jusqu'à présent à son égard. ”

M. de Torci.

4 août.

Cependant Philippe écrivoit de longues lettres pour rendre compte de tout ; il paroïsoit entrer dans tous les détails du gouvernement ; il faisoit voir que Léganez , dont messieurs d'Estrées avoient conçu une idée trop favorable , (l'abbé en convenoit déjà lui - même) l'avoit indignement

Ce prince

rend comp-
te des affai-
res à Louis.

Philippe V à

Louis XIV.

31 juillet.

1703. trompé sur l'état des troupes , & avoit fourni les plus mauvaises armes du monde. (comme capitaine-général de l'artillerie) ; que les provinces les plus exposées se trouvoient par-là sans défense ; que Rivas le trompoit aussi dans le *despacho*. Enfin il représentoit fortement les maux à son grand-père ; il proposoit les remèdes imaginés par Orri ; mais il suspen-
doit l'exécution pour éviter les faillies du cardinal d'Estrées : & il juroit *foi de roi* que cet ambassadeur ne passeroit pas de jour à Madrid , sans faire un tort considérable aux deux couronnes.

Le cardinal
d'Estrées
demande
enfin son
rappel ;

Quoique l'ambassadeur sentit bien l'impossibilité d'y rester long-tems , il vouloit, par un point d'honneur, prolonger son séjour jusqu'à la fin de la campagne. Dans une dépêche au roi, après avoir rappelé en détail ses longs services , & relevé *l'odieuse ingratitude* de la princesse des Ursins , qu'il avoit comblée d'obligations à Rome ; après avoir invectivé contre elle & contre Orri , & dépeint , à sa manière,

les traverses, les contradictions qu'il a essuyées avec une *grande patience* 1703. & *quelque supériorité* ; il demande la permission de quitter une cour où il reçoit des traitemens indignes ; mais il dit qu'il se fait un devoir d'y demeurer au moins deux mois, pour n'avoir pas l'air de s'enfuir d'un lieu où la rupture du Portugal doit faire craindre bien des choses. Il prévoit qu'une pareille retraite sera mal interprétée contre lui, à moins que le roi ne veuille démentir ses ennemis par quelque marque éclatante d'estime & de bienveillance ; & comme il n'a aucune vue personnelle à former, il demande que les graces tombent sur son neveu, dont il loue le zèle égal au sien.

Mais il ne veut pas s'en aller aussitôt qu'il le faudroit.

Louis XIV. lui écrivoit cependant le même jour, de manière à lui faire entendre qu'il ne pouvoit se retirer trop tôt : " Je vois qu'on a entièrement changé l'esprit du roi d'Espagne à votre égard. Non-seulement il me demande instamment, aussi bien que la reine, de vous rappre-

Le roi lui insinue que son départ est nécessaire.

Lettre du roi 10 août.

1793.

ler, mais je vois qu'il vous cache
 ses résolutions, en même tems
 qu'il m'en instruit par ses lettres.
 Le tort que cette dissention fait
 aux affaires, m'est encore moins
 sensible que la manière dont vous
 êtes traité. Ainsi, je crois devoir
 à l'attachement personnel que vous
 m'avez toujours témoigné, & à
 l'amitié que j'ai pour vous, de vous
 accorder la permission de revenir
 auprès de moi, sans attendre que
 vous la demandiez. Je serai très-
 aise de vous voir délivrer de toutes
 les peines que votre zèle vous a
 fait souffrir, & de vous témoigner
 moi-même la satisfaction que j'ai
 des importans services que vous
 m'avez rendus en Italie & en Es-
 pagne.

Trop de
 faiblesse
 dans le mi-
 nistère de
 France.

Une source perpétuelle d'embarras
 pour la cour de France, & de mal
 pour les affaires des deux royaumes ;
 c'étoit de flotter entre deux partis in-
 conciliables, & de vouloir les ménager
 tous les deux. Dans le tems où le
 ministère & le monarque avoient plus

de vigueur, on auroit sans doute tranché les difficultés par des résolutions plus fermes. Mais les intrigues de la cour de Versailles, où chacun avoit ses partisans, où la vieillesse de Louis XIV. entraînoit nécessairement les longueurs & l'incertitude : ces intrigues fomentoient probablement celles de Madrid, parce qu'elles empêchoient de les étouffer.

Torci lui-même conseille à l'abbé d'Estrées une sorte d'artifice à l'égard de la princesse des Ursins ; d'employer Orri à lui persuader ce qu'il jugera convenable, & de prendre garde qu'elle ne s'en aperçoive. " Il faut lui laisser, dit-il, le plaisir de croire qu'elle aura imaginé ce qu'on lui inspirera de meilleur : c'est le moyen de l'engager à le faire, & d'y obliger par elle le roi d'Espagne. Orri sera certainement plus propre que personne à ce manège. " Quelle apparence que l'ambition de l'abbé se prêtât ainsi à flatter l'orgueil de la princesse ! Ne devoit-on pas le connaître ?

1703.

Fausse idée de Torci.

Lettre du 13 août.

1793.
 Ses vues
 sur la ma-
 nière de fai-
 re les réfor-
 mes en
 Espagne ;

Ibid.

& sur les
 personnes
 qu'il faut
 employer.

Camp formé
 par Orri, &
 dont le peu-
 ple est char-
 mé.

Le ministre propose une autre idée politique sur les changemens à faire en Espagne. Il croit qu'on doit aller au but sans laisser pénétrer ses vues au public, de manière que des projets médités de loin semblent naître des conjonctures présentes. Ceux que l'on mécontentera par les réformes, conserveront du moins l'espérance de voir les anciens abus recommencer, lorsque la situation des affaires sera plus tranquille. " Il paroît très-important, „ ajoute-t-il, de placer dans les prin- „ cipaux emplois du gouvernement, „ des gens attachés par leur propre „ intérêt à sa conservation, & à se „ maintenir eux-mêmes par la pro- „ tection de la France : c'est ce qu'on „ ne trouvera jamais dans les grands, „ qui croient que tout changement „ leur est indifférent. " Quand l'a- „ mour du bien public est si rare, il „ faut bien prendre les hommes par l'in- „ térêt.

Qu'Orri fût intéressé ou non, il pouvoit rendre des services essentiels, pourvu qu'il modérât son ardeur. Un

camp qu'il avoit projeté, & que la cour de France avoit approuvé contre l'avis de l'ambassadeur, existoit déjà près de Madrid, en attendant qu'on le transférât ailleurs. Le peuple y accouroit en foule avec des signes de joie ; quand Philippe y paroissoit, tout retentissoit de ces acclamations, *vive le roi, vive la reine, & meure le traître d'Amirante ; allons avec le roi le chercher & tuer les Portugais*. On manquoit encore d'armes & d'argent. Mais Orry avoit pris ses mesures pour tirer des armes de France ; & il faisoit espérer environ donze millions, soit de la réunion de plusieurs droits en une seule ferme, soit du recouvrement de fonds considérables, qui se dissipoient pour des usages autrefois réels, alors supposés.

Philippe rapporte ces détails dans une longue lettre à Louis XIV. Il y ajoute sur le compte du cardinal ambassadeur : " Je me suis armé de patience pour attendre le tems que vous jugeriez à propos de m'en dé-livrer ; mais quand j'apprends qu'il

1703.

Philippe V à
Louis XIV.
14 août.

Ressources
qu'il compte
avoir.

Philippe se
plaint des
excès du
cardinal
ambassa-
deur.

1703

„ dit au marquis del-Fresno , que lui
 „ & les personnes de son rang se sen-
 „ tiroient bientôt des projets qu'on
 „ veut suivre ; qu'il concerta avec la
 „ comtesse de Palma , la marquise del-
 „ Carpio & quelques autres de leur
 „ faction , de se faire écrire par le
 „ comte de Palma les choses les plus
 „ vives pour les publier ; quand j'en-
 „ tends murmurer contre toutes mes
 „ démarches, jusqu'à condamner l'or-
 „ dre que je donne d'assembler sous
 „ Madrid les six régimens de cavale-
 „ rie & de dragons , dont j'ai formé
 „ un camp ; & que je fais que c'est
 „ lui qui le fait blâmer ; en un mot ,
 „ quand je me vois réduit à lui ca-
 „ cher les moindres de mes idées ,
 „ pour ne les lui pas donner à tour-
 „ ner malicieusement en ridicule ,
 „ avant même qu'il soit question de
 „ les exécuter ; & que j'expérimente
 „ tous les jours que cela ne roule que
 „ sur le dessein de rendre la princesse
 „ des Ursins odieuse , en insinuant
 „ que c'est par ses conseils que je fais
 „ tout ce qu'il veut donner à croire

„ que je fais de mal : je vous assure
 „ que j'ai lieu d'être touché ; & d'au-
 „ tant plus que je connois que sa vi-
 „ vacité augmente tous les jours ; &
 „ que, sans considérer si ce qu'il dit
 „ & ce qu'il fait est contraire à votre
 „ service & au mien, il suit aveuglé-
 „ ment tout ce que sa mauvaise hu-
 „ meur & son esprit vindicatif lui sug-
 „ gèrent . . . Il n'est assurément pas
 „ capable de me servir en rien : vous
 „ en jugerez quand vous l'entendrez ;
 „ & il peut me nuire en tout par les
 „ factions qu'il tâche de former. Le
 „ tenis est précieux : faites, je vous
 „ prie, qu'il ne me le fasse pas per-
 „ dre. ”

Plus le moment de la révolution
 approche (c'en étoit une dans cette
 cour si agitée) ; plus on voit augmen-
 ter de part & d'autre l'aigreur & l'im-
 patience. On voit surtout l'imagina-
 tion de Louville s'exalter dans ses let-
 tres au marquis de Torci. Le renvoi
 d'une partie de la maison françoise,
 cuisiniers & autres gens pareils, dont
 on pouvoit fort bien se passer, lui

1703!

Rapport
 de Louville
 plus suspect
 que jamais.

1703.

échauffoit certainement la bile & l'attachoit davantage à son idée principale, qu'il y avoit dans le palais une sorte de conspiration contre la France. Il faut donc se défier de ses rapports & de ses assertions; car il s'étoit trompé souvent, il avoit induit en erreur le ministère : mais continuons d'en extraire la substance, ne fut-ce que pour démontrer que la plus grande faute en politique (on en commit trop souvent de telles) est de confier les affaires à des esprits impétueux, intrigans, brouillons, capables de tout quand une fois la passion les domine & les emporte.

Il se dé-
chaîne con-
tre le père
Daubenton.

M. de Lou-
ville à M. de
Torci.

15 août.

Il avoit beaucoup loué jusqu'alors le P. Daubenton, qui, suivant son rapport, avoit fait des actions *pas trop bonnes* pour le mettre dans la confiance intime de Philippe. Maintenant il en parle comme d'un fripon lié avec les Espagnols pour le perdre, lui & tous les François : c'est l'*ame damnée* de la princesse des Ursins, en faveur de laquelle il agissoit auprès du P. de la Chaise contre le cardinal d'Estrées;

d'Estrées ; tandis que pour amuser cet ambassadeur , il lui *disoit le diable* , & *de la princesse* , & *du roi* , & *de la reine* , & *d'Orri* & *de tout le monde* : Orri a tout découvert ; le *pauvre cardinal* est le seul qui veuille encore être *fa dupe* , sans trop savoir pourquoi. Louville confesse qu'il a été dupe lui-même , & qu'il a trompé le duc de Beauvilliers en faveur de Daubenton. Ce qu'il y a de certain , c'est que le dernier étoit un habile jésuite , qu'on le faisoit entrer dans les affaires , qu'il y prenoit goût , passant une grande partie de la journée au palais. Quel crédit un confesseur ne pouvoit-il pas acquérir à la cour d'Espagne , puisque c'étoit un personnage si considérable à celle de France ?

Louville vient ensuite au système du gouvernement. Il craint qu'on n'ait pris le mauvais parti de l'abandonner à la princesse des Ursins , sous le nom de la reine. Ce qu'il dit de l'une & de l'autre , & même du roi , décèle tant de passion , est si injurieux , qu'à peine peut-on excuser Torci d'a-

Il injurie la
reine & la
princesse
des Ursins.

Ibid.
par la même
raison.

1703. voir mis dans sa confiance un hom-
 me de ce caractère. Voici ses termes :
 „ Comme vous devez connoître la
 „ princesse par tout ce qui vous en
 „ est revenu, il est inutile de vous
 „ faire sentir combien elle est dange-
 „ reuse pour la France. Mais comp-
 „ tez que la reine ne l'est pas moins ;
 „ que vous la pouvez déjà considé-
 „ rer comme la plus dangereuse prin-
 „ cesse qu'il y ait au monde, la plus
 „ ennemie de la France & des fran-
 „ çois , & la plus attachée à sa mai-
 „ son. Jugez ce que ces sentimens
 „ peuvent produire dans une petite
 „ personne de quatorze ans, d'une
 „ présomption & d'une ambition dé-
 „ mesurées, fausse, avare, mal-fai-
 „ sante, dissimulée à l'excès, con-
 „ duite par madame des Ursins, gou-
 „ vernée par M. de Savoie, excitée
 „ par les Espagnols à faire des choses
 „ qui sont également & de leur goût
 „ & du sien ; qui peut tout sur l'es-
 „ prit d'un mari foible, timide, irré-
 „ solu, qui n'a jamais de volonté,
 „ peu de sentiment, qui doit être dé-

Il parle du
 roi avec mé-
 pris.

„ cidé à chaque moment sur chaque
 „ action individuelle, non faute d'es- 1703.
 „ prit & de connoissance, mais parce
 „ que le ressort qui détermine les
 „ hommes n'est pas en lui, & parce
 „ que Dieu lui a donné un esprit su-
 „ balterne, & si je l'ose dire subju-
 „ gué, qui le fera toujours dépendre
 „ de quelqu'un.”

Après cette tirade, soutenue avec
 tout l'excès d'une confiance téméraire,
 il réfute l'opinion qu'on paroît
 adopter en France, que la reine ayant
 un esprit supérieur, doit gouverner
 le roi. Ce seroit, à son avis, vouloir
 perdre & le roi & la monarchie. Il
 faut, à l'en croire, ôter la princesse
 des Ursins : la reine, enfant de qua-
 torze ans, *jettera peut-être quelques*
larmes, qu'on aura soin de lui essuyer
sans bruit. Il faut envoyer des troupes
 à Philippe ; car pourroit-on l'aban-
 donner ? *n'est-il pas doux, soumis, trai-*
table, bon, facile ; n'aime-t-il pas sa
maison, la France & les françois ? &
 l'obession où il est ne rend-elle pas ses
 fautes excusables ? Il faut qu'une per-

Ses conseils
 au ministre
 de France.

1703.

sonne autorisée lui fasse comprendre de qui il doit se défier, à qui il doit se fier, & lui porte une lettre de Louis XIV. où soient expliqués ses véritables sentimens; & il deviendra bientôt tel qu'on voudra. Il faut qu'un homme sût *assiste à ses lettres*, & que ses réponses se fassent hors de la présence de la reine & de ceux qui la gouvernent. Louville assure que ce ne sont point les lettres de Philippe que reçoit Louis XIV, mais bien celles de la princesse des Ursins & d'Orri, *transcrites mot à mot*; au lieu qu'il l'obligeoit à penser, & refusoit même de lui dire certains tours de phrases, lorsqu'il l'aidoit dans sa correspondance épistolaire.

Louville
agissoit par
ambition.

Si l'on veut l'en croire, loin de souhaiter de reprendre cette fonction, il ne pense qu'à une prompte retraite. Mais on croira plutôt qu'il se désignoit en quelque sorte lui-même, comme le personnage de confiance qu'il falloit au jeune roi. J'ai remarqué dans ses lettres d'Italie, que le comte de Marsin le soupçonnoit d'af-

pirer à l'ambassade. En le voyant se mêler de tout, donner des avis sur tout, décider également sur les affaires & sur les personnes, il étoit fort naturel de penser que des vues ambitieuses le faisoient agir. Les passions se trahissent souvent elles-mêmes.

1703.

Dans ces malheureuses brouilleries, la conduite du ministre de France ; trop gênée par les considérations personnelles, laissoit toujours un levain de fermentation. On exhorte Louville à mander ce qui se passe ; & Louville ne présente les objets que sous une face propre à inspirer des partis violens. On sent que la princesse des Ursins est nécessaire ; & l'on donne la principale confiance à ceux qu'on connoit pour ses détracteurs & ses ennemis. On rappelle le cardinal d'Estrées, qui réellement avoit causé & entretenu le désordre ; & on lui accorde par écrit des preuves d'une satisfaction complète.

La cour de France faisoit des fautes dangereuses.

Le ministre lui marque même qu'il ne sera pas aussi facile de remettre l'ordre en Espagne, qu'il l'a été de laisser

Elle loue le cardinal d'Estrées.

1703.
Lettre du 21
août.

usurper toute l'autorité du roi par des gens à qui elle ne devoit pas être confiée ; que l'on ne peut presque espérer de remède , lorsque ce prince , aussi insensible qu'il l'est , se trouvera entièrement abandonné à ceux qui l'obsèdent , après le départ de son éminence. L'animosité & l'indiscrétion du cardinal étant si connues , comment lui fournissoit-on de quoi décrier encore des personnes dont on croyoit avoir besoin ?

Pouvoit-on
croire Lou-
ville ?

En lisant dans une lettre de Louville : Je me conduis de manière que , pourvu que vous ne me déceliez pas , il ne paroitra rien de tout ce que je vous mande , & je fais ici un noviciat de fausseté dans lequel j'avance fort ; j'admire comment un ministre des plus estimables pouvoit se reposer sur sa franchise. Son ton tranchant & prophétique n'est pas d'ailleurs celui d'un homme qui approfondit les affaires. Il veut que la France envoie au plus tôt quinze mille hommes pour entrer en Portugal. Si on n'envoie pas ce secours dès-à-présent , il annonce qu'avant Noël , le roi fera perdu & détrô-

Lettre du 2
septembre.

né ; & que l'archiduc étant une fois à Madrid , avec les forces du Portugal , à la tête des conseils , il n'y aura plus aucune espérance de retour. C'eût été bien fait d'envoyer promptement des troupes , si on l'avoit pu ; mais nous verrons qu'il ne falloit pas désespérer du zèle & de la constance des Espagnols. 1703.

L'abbé d'Estrées , imbu des sentimens de Louville, ne pouvoit qu'augmenter les préventions de la cour de France. Il peint les grands comme ennemis des deux rois , mais se repaissant de fumée , hommes qu'il suffit de traiter d'une manière très-honnête. L'abbé d'Estrées voit aussi mal les choses. L'abbé d'Estrées à M. de Torci. 29 août.

Le peuple , selon lui , est tellement persuadé qu'ils s'opposent au rétablissement des affaires , que rien n'égale sa haine pour eux ; & pourvu que les choses aillent bien , les Espagnols se soucieront peu par qui ils sont gouvernés. (C'est - à - dire , sans doute , verront sans peine que les François soient les maîtres du gouvernement.) L'abbé convient qu'il n'y a pas de sujets plus fidèles , ni qui aient plus

1703.

de vénération pour leur roi ; & il dit néanmoins dans la même phrase que cette nation si grave, qui a toujours passé pour si constante, change très-aîsément, qu'on la gagne avec facilité, & qu'on la perd de même. Une pareille méprise sur le caractère des Espagnols doit faire craindre que le nouveau ambassadeur ne se trompe sur tout le reste.

Défection
du duc de
Savoie, non
prévue.

Louis XIV
à Philip-
pe V.
6 septembre.

Les divi-
sions des
Francois,
source de
malheurs.

D'un autre côté, les périls augmentoient, sans qu'on les prévît. Le duc de Savoie avoit traité depuis le mois de janvier avec les ennemis ; & ses ambassadeurs assuroient toujours les deux rois de sa fidélité à tous ses engagements. Louis XIV. ne pouvoit croire qu'il les violât. Il a trop d'inérêt d'y persister pour en juger autrement, disoit-il. Cependant le bruit de sa défection prochaine étoit public, & la rupture alloit éclater. Les fatales divisions qui agitoient l'Espagne &, par contre-coup, les conseils de France, préparoient toutes sortes de malheurs. Rien ne contribua peut-être davantage à faire perdre deux al-

nés absolument nécessaires. Le duc de Savoie & le roi de Portugal, voyant un trône si mal affermi, ébranlé par tant de défordres, crurent que le tems étoit venu de profiter de ses ruines. Tordémarque à la princesse des Ursins :^{1re} La désunion des François a fait plus de tort aux affaires en Espagne, que toutes les cabalés des mal-intentionnés qui ne songent qu'à l'entretenir.^{2e} Il avoit raison. Les lettres du cardinal d'Estrées avant son départ, même ses dépêches au roi, sont pleines de fiel, d'accusations, de traits satiriques contre ceux qu'il haïssoit, & principalement contre Orri. Elles prouvent seulement que ce fier ambassadeur étoit implacable, qu'il avoit allumé un feu terrible par son animosité, & que son séjour en Espagne devenoit pernicieux, comme Philippe l'assuroit.

Aussi le monarque étoit-il au désespoir de le voir toujours assister à son conseil du cabinet. Louis XIV. n'avoit pas cru qu'il retardât son départ. Il lui écrivit enfin de manière à le

1703.

Lettre du 14
septembre.Le cardinal
d'Estrées ne
se calme
point.Louis XIV
presse son
départ.

décider : “ Comme vous êtes hors
 1703. „ d’état de remédier présentement
Le roi au „ aux désordres, vos conseils n’étant
cardinal „ plus écoutés, il est de votre pru-
d’Estrées, „ dence d’ôter le prétexte de dire
 16 *septembr.* „ que votre présence empêche qu’on
 „ ne fasse toutes les dispositions qui
 „ conviendroient au bien des affaires.
 „ Si vous êtes donc retenu par quel-
 „ que raison particulière, je vous
 „ permets de dire que je vous ai don-
 „ né un ordre positif de partir sans
 „ délai ; & je vous le donne en effet,
 „ afin que vous le puissiez dire avec
 „ vérité.”

L’abbé d’Estrées, nouvel ambassadeur. Le roi ne veut pas qu’il entre au des-
 paché.
 Louis XIV à Philippe V.
 16 *septemb.*
 Mais une résolution imprévue de Louis, devoit causer beaucoup d’embarras à Philippe. Il lui marquoit :
 “ Vous serez satisfait sur le départ du
 „ cardinal d’Estrées ; & s’il reçoit en-
 „ core ma lettre à Madrid, je suis
 „ persuadé qu’il en partira incessam-
 „ ment après l’avoir lue. Je souhaite
 „ que sa retraite mette vos affaires
 „ en meilleur état ; il en est tems,
 „ L’abbé d’Estrées n’oubliera rien
 „ pour vous plaire. Je lui écris de ne

„ point entrer dans le *despacho*. Il
 „ convient qu'il ne soit présentement
 „ rempli que de vos sujets. Ils en
 „ auront plus d'attention aux inté-
 „ rêts de V. M. ils n'imputeront pas
 „ aux sujets françois la cause de tous
 „ les maux de la monarchie. Je me
 „ rapporte sur les affaires à ce que
 „ l'abbé d'Estrées vous en dira, &c.

1703.

Après avoir recommandé à celui-ci
 la bonne intelligence si nécessaire en-
 tre les François, le roi dit dans sa dé-
 pèche : “ Il faut songer à combattre
 „ également les ennemis intérieurs
 „ de l'Espagne & les étrangers. Les
 „ premiers ont fait jusqu'à présent ce
 „ qu'ils ont pu pour rejeter la haine
 „ générale sur les François. Il ne faut
 „ pas douter qu'ils ne songent à vous
 „ perdre, & non seulement vous,
 „ mais tous ceux que j'enverrois en
 „ Espagne ; & que la jalousie de voir
 „ entrer mes ambassadeurs dans les
 „ plus secrets conseils du roi catholi-
 „ que, ne soit la principale raison de
 „ l'animosité que les principaux de la
 „ nation auront contre eux. J'ai cru

Motifs de
 cet ordre
 imprévu.

1703.

Retraite
brusque de
Portocar-
réro.

Philippe V à
Louis XIV.
Le cardinal
d'Estrees.
21 septemb.

„ qu'il étoit autant de mon service
„ que de votre intérêt de ne vous y
„ pas exposer." Le roi ajoute que si
le cardinal Portocarréro se retire,
comme il y a beaucoup d'apparence,
„ il faudra faire entrer au *despacho* le
président de Castille, & le marquis de
Mancera. C'étoit une chose arrangée
depuis longtems de concert avec Phi-
lippe.

Avant que ces lettres pussent arri-
ver, Portocarréro prit brusquement
son parti, s'excusa sur son âge & ses
infirmités, donna la démission de son
régiment, (car on l'avoit nommé co-
lonel, selon le projet que nous avons
vu) remit les fonds qui restojent en-
tre ses mains, & malgré les instances
du roi & de la reine, persista dans le
dessein de se retirer. Le cardinal d'Es-
trees assure qu'il a fait tous ses efforts
pour le dissuader de cette résolution :
il l'attribue à divers sujets de mécon-
tentement ; mais Philippe l'attribue
aux manèges de l'ambassadeur lui-mê-
me, qui sachant que son neveu n'en-
treroit point au *despacho*, (Torci l'a

voit annoncés d'avance) vouloit le jeter dans l'embarras, & le voir abandonné à lui-même, afin d'avoir plus d'occasions de blâmer sa conduite.

Une affaire bien plus étrange mit le comble aux chagrins de Philippe. Le P. Daubenton lui devient suspect de la plus odieuse perfidie. Il se laisse persuader, il écrit à Louis XIV que ce jésu te abusant de sa confiance, animé par l'ambition de le gouverner absolument, a été le principal mobile des cabales de ceux qui veulent lui faire tenir seul le *despacho*; que pour arriver à son but, il a eu la hardiesse de vouloir lui imposer dans la confession des choses *très-extraordinaires*, (dont le but étoit de le brouiller avec la reine) que l'abbé d'Estrées & Louville lui ont découvert qu'il a joué *tout le monde*; qu'il s'est laissé gagner par le cardinal d'Estrées, pour inspirer à la plupart des grands de la haine contre la princesse des Ursins & Orri. Le monarque voudroit ramener le confesseur de son égarement; mais il pense néanmoins que le plus court seroit de lui en envoyer un autre.

1703.

Soupçons
de Philippe
V contre le
P. Dauben-
ton.

1703.

La reine les
confirme.Lettre du 27
septembre.La princesse
encore plus.A M. de
Torci.
25 septemb.

Au même 25.

Au même,
20 septemb.

Des lettres de la reine, de la prin-
cesse, de l'abbé & de Louville confir-
ment cette découverte. La reine prie
Louis XIV. de faire qu'on ne sache
pas pourquoi Daubenton sera rappelé.
Les jésuites, dit-elle, ont une forte
cabale en ce pays-ci; il y en a plusieurs
d'inclinations très-allemandes, qui sont
amis intimes du très-révérénd père, &
logent dans la même maison que lui. La
princesse soupçonne que le secret de
ses lettres a été révélé au cardinal par
le jésuite; car elle lui avoit montré
tout ce qu'elle écrivoit pour sa justifi-
cation, étant bien aise d'avoir le con-
fesseur du roi, pour témoin, & même
pour directeur, dans une affaire qui in-
téressoit son honneur, & sa conscience.
L'abbé est effrayé; assure-t-il, de la
conduite du confesseur, de ses manè-
ges infinis avec les Espagnols, de sa
fourberie, de sa méchanceté, de ses
suppositions pour diviser tout le mon-
de, pour chasser ceux qui avoient le
plus de crédit auprès du roi d'Espa-
gne, & rester seul maître & premier
ministre. Louville, fort content d'a-

voir réuffi dans fon projet , puisqu'on ne fauroit douter qu'il ne fût le principal auteur de la difgrace du jefuite : *C'auroit été bientôt un fecond cardinal Nittard* , dit-il , *& je fuis perfuadé qu'il vifoit à être grand inquisiteur comme lui.*

Sur l'exposé du roi d'Espagne, Louis décida que , dès qu'il croyoit Daubenton capable d'abuser de fa confiance, il falloit le renvoyer fans éclat ; il promit de choisir un autre confesseur, propre à cet emploi , & qui ne vou-
lût point fe mêler d'affaires.

Mais Philippe fe radoucît bientôt pour Daubenton. Ce qu'il en écrit à fon grand-père, fait connoître les horreurs des cabales dont la cour étoit agitée. Voyant le jefuite continuer fes manœuvres , il n'avoit pu s'empêcher de lui témoigner enfin fon mécontentement. Quelle avoit été fa furprife , de l'entendre attribuer aux confeils du cardinal d'Eftrées tout ce qu'il avoit fait , pour mettre la divifion entre lui & la reine , pour ôter à cette princesse toute connoiffance des

1703

Louis promet de changer le confesseur.

Louis XIV
à Philippe V.
10 octobre.

Eclairciffement de Philippe avec Daubenton.

Lettres de Philippe V,
15 & 19 octobre.

Noirceurs dans les intrigues.

1703.

affaires, sous prétexte que c'étoit rendre un service essentiel au roi de France! Daubenton assura encore que, depuis qu'il se mêloit d'intriguer avec les uns & avec les autres, tout lui avoit été suggéré, soit par le cardinal, soit par l'abbé d'Estrées & par Louville. Enfin il avoit demandé pardon, il avoit ébranlé Philippe, & l'avoit réduit à ne savoir plus que penser ni que croire.

Louville
rappelé.

Dès que Daubenton fut averti de la sorte, il envoya un courtier au P. de la Chaise, chargé d'une lettre qu'il adressoit à Louis XIV. Il accusa sans doute fortement Louville; & il ne manquoit pas de matière, puisque tous deux dans les commencemens intriguoient de concert. Louville fut la victime des jésuites & de sa propre imprudence. On lui envoya sur le champ un ordre de quitter l'Espagne.

Son animosité
contre
le confes-
seur.

“ J'ai des preuves plus qu'il n'en faut, (dit-il avec son ton ordinaire, au sujet du confesseur,) pour le convaincre que c'est le plus mé-

„ chant homme que j'aie connu ;
 „ mais je ne saurois le regarder com- 1703.
 „ me mon plus cruel ennemi , quand à M. de
 „ je fais réflexion sur l'avantage qu'il Torci.
 „ me procure de sortir au plus tôt 3 novemb.
 „ de cette cour.... Une des plus
 „ grandes marques de son peu de
 „ jugement, c'est de me faire retour-
 „ ner en France. Un homme sans
 „ crainte & sans espérance, fidèle,
 „ qui n'a plus rien à ménager & qui
 „ n'a que la vérité pour guide, est
 „ bien dangereux.”

Cet homme aussi présomptueux que Son caractè-
 vif, ne doutant de rien, jugeant de tère l'avoit
 tout, presque toujours extrême dans rendu fort
 ses jugemens ; capable de bien servir, dangereux.
 où il n'auroit fallu que de l'esprit, du
 courage & de l'ardeur ; plus capable
 de brouiller, où il y avoit du trou-
 ble & des cabales ; entraîné par une
 imagination fougueuse, & se dissimu-
 lant à lui-même ses écarts, avoit cer-
 tainement été un vrai flambeau de dis-
 corde.

Pour le confesseur intrigant, il Daubenton
 prouva bien qu'un homme de parti, l'étoit aussi.

1703.

maître de la conscience d'un roi scrupuleux, est infiniment à craindre dans les états. Nous le verrons à son tour rappelé d'Espagne, mais pour y retourner bientôt & pour y dominer.

L'abbé d'Estrées paroît content de ne pas entrer au *despacho*.

L'affaire du *despacho* étoit de nature à exciter encore plus de mouvemens. L'abbé d'Estrées écrivant à Torci, se félicite de la résolution qu'on a prise en France de n'y pas faire entrer l'ambassadeur. Il n'a pas, dit-il, la vanité de vouloir se donner des airs de ministre en Espagne; il doit regarder son emploi comme un passage, & un moyen pour mériter les grâces où il aspire.

Lettre du 22
septembre.

Il combat
pourtant
cette résolu-
tion de la
cour.

Mais il représente en même-tems tout ce qu'il imagine de plus propre à inspirer d'autres résolutions. Rien n'est mieux vu, à l'entendre, si l'on veut abandonner les Espagnols: en ce cas il faut rappeler Orri, dont les soins, l'application & le travail deviennent inutiles, & ne sauroient produire que de la haine, dès que l'ambassadeur de France n'est plus à portée de le soutenir dans le *despacho*: par-là on expose

le roi & la reine aux plus grands malheurs : d'ailleurs il sera très-difficile, pour ne pas dire impossible, que Louis XIV conserve quelque autorité en Espagne, après avoir sacrifié un avantage si précieux.

1703.

Il fait ensuite l'éloge de la droiture & de la bonne foi d'Orri (attaqué par son oncle comme un fripon) ; & il ajoute : “ Pendant que madame des Ursins sera gouvernée par lui, car il faut nécessairement qu'elle le soit par quelqu'un, les choses en iront mieux & vous verrez plus de suite & plus d'ordre dans le gouvernement. Mais pour fixer & arrêter la légèreté des femmes, je crois que vous devriez prendre l'ordre du roi pour écrire aux parties intéressées, qu'à la première nouvelle d'une divi-
*sion ; sans examiner davantage qui aura tort ou qui aura raison ; il rappellera tout le monde & fera mai-
 son neuve.* ”

Il fait l'éloge d'Orri.

Conseil
dangereux
& violent.

Il propose encore comme un moyen excellent, que le roi ordonne qu'au-
 cun François n'entretienne commerce

Imputation
odieuse.

1703.

sur les affaires avec les Espagnols , & qu'il défende à tous les ministres , excepté celui des affaires étrangères , de répondre aux lettres qu'ils recevront de cette espèce. Enfin il accuse deux hommes de la cour des plus respectables , le duc d'Harcourt & le marquis de Pontchartrain , de s'attirer la connoissance des affaires d'Espagne, & de *s'ériger chacun un bureau , où l'on reçoit toutes sortes de mauvaises marchandises pour attirer des chalands.*

L'abbé ne
convenoit
point à
l'ambassade.

Dans cette lettre on reconnoît aisément l'esprit de Louville. Elle prouvoit seule que l'abbé , quoique plus souple que le cardinal , parce qu'il avoit sa fortune à faire , n'étoit point propre à une ambassade qui demandoit tant de sagesse & d'expérience. Plus intrigant qu'habile & judicieux, il fera bientôt un nouvel exemple du mal infini , qu'occasionnèrent les mauvais choix de la cour.

Le cardinal
prend congé
avec hau-
teur.

Pour le cardinal d'Estrées , il soutint jusqu'au bout son caractère. Après avoir pris congé de Philippe , vers la fin de septembre , il lui deman-

da la permission de passer immédiatement dans la chambre de la reine, pour s'acquitter du même devoir. Le roi lui faisant observer que ce n'étoit pas l'usage, il répondit que son ambassade n'étoit pas de nature à l'assujettir aux formalités. Son motif se devine aisément, & il ne le déguise point à Torci : *Je n'ai pas cru nécessaire d'avoir recours à la Camaréra pour cette fonction, ni qu'il importât que je me donnasse la peine de l'avoir.* Dans son discours à la reine, il glissa à propos & en riant cette ironie : *qu'il auroit bien de la peine à quitter la cour d'Espagne, parmi les agrémens & les distinctions qu'il y recevoit, s'il ne la quittoit pour retourner à celle de son maître & de son bienfaiteur.* Cet homme hautain sembloit ne respecter que Louis XIV.

Ses partisans publioient qu'il avoit gagné le cœur & la confiance du peuple de Madrid, & que son départ feroit de fâcheuses impressions. Il l'avoit lui-même donné à entendre dans une de ses dépêches. “ Je ne fais pas, dit la

1703.

*Le cardinal
d'Esstrées à
M. de Torci.
28 septemb.*

*Mot pi-
quant qu'il
dit à la
reine.*

*Il est in-
sulté par le
peuple.*

*La princesse
des Ursins à*

1703.
M. de Torci.
29 septemb.

„ princesse des Ursins , comment
 „ cette menterie peut s'accorder aux
 „ pierres qu'on a jetées dans ses pro-
 „ pres fenêtres , aux insultes qu'on a
 „ faites à ses domestiques dans sa pro-
 „ pre maison , & au carnage que la
 „ canaille fit ces jours passés des gens
 „ de son écurie.” Il étoit encore à
 Madrid le 10 octobre ; il en partit
 sans avoir voulu prendre congé de la
 reine en cérémonie.

Sentimens
 du nouvel
 ambassa-
 deur.

La défiance mutuelle de la princesse
 des Ursins & du nouvel ambassadeur ,
 sans paroître encore avec éclat , perce
 dans les lettres qu'ils écrivent à Torci.

L'abbé d'Es-
 trées à M. de
 Torci.
 3 & 11 oct.

“ Je ne crois pas , dit l'un , que ce
 „ soit par amitié qu'elle ait souhaité
 „ que je demeurasse ambassadeur ; je
 „ ne suis redevable de cet état qu'à
 „ vous , à ma souplesse & au bonheur
 „ que j'ai eu de profiter des conjonc-
 „ tures. Madame des Ursins hait si
 „ fort M. le cardinal d'Estées , qu'il
 „ est difficile qu'il ne retombe pas
 „ quelque chose de cette haine con-
 „ tre moi.” Il n'oublie rien pour per-
 suader qu'elle & Orri veulent gouver-

ner seuls , qu'il est dans la disposition de les laisser faire , se voyant forcé de vivre plutôt en courtisan qu'en ambassadeur.

1703.

Sa lettre du 22 septembre , dont nous avons donné le précis , & par laquelle il conseilloit des partis violens , avoit été ouverte en présence du roi d'Espagne. Ainsi on ne pouvoit pas être dupe de ses démonstrations extérieures. Du reste, la princesse des Ursins fournit elle-même la preuve de la part qu'elle prenoit aux affaires.

Junte proposée par madame des Ursins.

Elle développe dans une lettre à Torci le plan d'une junte , où Philippe devoit renvoyer en particulier l'examen des projets d'Orri. Médina.- Céli, Aguilar, Montalto, le président de Castille, le duc de Véraguas & le comte de Sari-Estevan étoient les sujets proposés , & parmi eux il en falloit choisir quatre. Elle donne son avis sur le choix ; elle prétend qu'on perdra tout, si l'on continue à faire la distinction odieuse des gens bien intentionnés d'avec ceux qui ne le sont pas. Elle observe qu'on a dû croire en France , d'après

La princesse des Ursins à M. de Torci. 7 octobre.

Elle blâme la distinction de bien ou de mal-intentionnés.

1703.

— tout ce qui s'écrivoit, que la moitié de l'Espagne au moins crierait si le cardinal Portocarréro se retiroit des affaires; que cependant, excepté Léganez & le marquis de Palma, tout le monde s'en réjouit: ce qui prouve bien que *l'erreur ou la malice avoit établi cette opinion.*

Importance
de connoi-
tre les rap-
ports con-
tradictoires.

Il est fort important de connoître les relations contradictoires qui partoient de la cour d'Espagne: on voit par-là les motifs qui déterminoient celle de France; & l'on peut juger ensuite, par les effets, de la sagesse ou de l'imprudence des résolutions. C'est ce qui me décide à rapporter tous ces détails.

Louis XIV
change d'a-
vis sur le
despacho.

Lettre du 10
octobre.

Le projet de junte ne s'exécuta point, non plus que celui de laisser aux seuls Espagnols les soins du *despacho*. Louis XIV. écrivit à Philippe: „ Puisque vous desirez que l'abbé „ d'Estrées entre dans votre *despacho*, „ je lui ordonne de vous obéir. Il „ est bien important que vous don- „ niez au plus tôt une forme à ce „ conseil, en y appelant, comme „ vous

„ vous avez résolu , le président de
 „ Castille & le marquis de Mancéra.” 1703.

Le roi déclare en même-tems la conduite qu'il veut tenir en cas de nouvelles brouilleries. “ Prenez - garde ,
 „ je vous prie , à maintenir défor-
 „ mais , s'il est possible , l'union en- Il annonce
 „ tre les François que vous avez au- des résolu-
 „ près de vous. Leurs divisions ont tions extrê-
 „ porté jusqu'à présent un si grand mes , si les
 „ préjudice au bien de vos affaires, François se
 „ que nous ne devons plus les souf- divisent en-
 „ frir ; & je vous assure que s'il pa- core.
 „ roit encore quelque mésintelligence
 „ entre eux , je prendrai des *résolu-*
 „ *tions extrêmes* à leur égard. Je suis
 „ persuadé que vous suivrez mes sen-
 „ timens.” Paroles d'autant plus re-
 marquables qu'elles eurent de grands
 effets : c'étoit le parti que le nouvel
 ambassadeur avoit conseillé , sans pré-
 voir à quoi il s'exposoit lui-même en
 le conseillant.

Les événemens du dehors firent Evénemens
 quelque diversion aux discordes in- du dehors.
 testines. Le maréchal de Villars ,
 uni à l'électeur de Bavière , remporta

1703.

Les Pié-
montois dé-
farmés par
Vendôme.

une grande victoire sur les impériaux à Höchstet , champ de bataille qui devint si funeste l'année suivante. Quelques jours après cette victoire , le 29 septembre , Vendôme désarma dans son camp les troupes du duc de Savoie , & marcha vers sa frontière pour exiger de lui des suretés de ses engagemens. On vouloit prévenir l'effet de ses négociations avec les ennemis ; on ne fit que le décider à se déclarer contre les deux couronnes.

La guerre
va commen-
cer en Por-
tugal.

Déjà l'empereur avoit proclamé l'archiduc Charles , roi d'Espagne , & l'avoit envoyé en Hollande où il devoit s'embarquer. Louis XIV ne croyoit pas qu'une démarche si hardie pût être si prompte. Il se détermina dès-lors à faire commencer les hostilités contre le Portugal. La haine des Espagnols pour les Portugais ; la bonne volonté qu'ils venoient de témoigner en repoussant les Anglois, qui avoient tenté quelques descentes sur les côtes ; les préparatifs quoique insuffisans qu'on avoit fait depuis l'arrivée d'Orri , lui

persuadoient qu'on pouvoit se montrer avec avantage.

1703.

En marquant ses intentions à Philippe, il l'avertit de ne pas encore se mettre à la tête de ses troupes. " Difez jusqu'à ce que le prince de Sterclaes ait rétabli la discipline, & qu'il soit bien assuré de leur fidélité. Il ne faut pas vous commettre mal-à-propos à d'autres périls que ceux qui sont ordinaires à la guerre." Le prince de Sterclaes étoit un général flamand qu'on avoit fait venir depuis peu, faute d'Espagnols assez dignes du commandement.

Quand Philippe doit se mettre à la tête de l'armée.
Louis XIV à Philippe V.
23 octobre.

Prévenir le roi de Portugal, paroïsoit l'unique moyen d'empêcher les suites d'une irruption des ennemis : par-là on fixoit la guerre dans un lieu certain, & l'on n'avoit plus à craindre les entreprises qu'ils pouvoient faire de différens côtés : les Portugais se trouveroient probablement peu en état de se défendre ; leurs alliés seroient fort déconcertés de se voir obligés de les secourir, au lieu de marcher en Espagne pour y faire des conquêtes

Raisons d'attaquer le Portugal.

1703.

*Louis XIV
à l'abbé d'Estrées.
23 octob.*

Mais on
manque de
forces en
Espagne.

*L'abbé
d'Estrées au
roi.
27 & 29 oc-
tobre.*

faciles : il n'y avoit point d'apparence que l'archiduc pût arriver avant le mois de décembre ; il pouvoit même trouver des embarras imprévus pour son voyage : ainsi le moment étoit favorable aux armes espagnoles. C'est le raisonnement de Louis XIV. dans une de ses dépêches à l'abbé d'Estrées ; raisonnement très-juste , pourvu que Philippe , qui ne manquoit pas d'ardeur à cet égard , eût réellement les forces & les moyens nécessaires.

Mais l'ambassadeur insistoit sur la nécessité d'avoir des troupes françoises : il disoit que sans un puissant secours on ne pourroit pas se défendre ; que l'archiduc , une fois maître de Madrid & des conseils , le feroit de toute la monarchie , *parce que les Espagnols , qui ont une si grande vénération pour leur roi , n'en connoissent que le nom , & reçoivent tous les ordres des conseils , qui feroient alors par nécessité tout ce qu'on exigeroit d'eux ; que les peuples suivroient la loi du plus fort ; que tout le monde en étoit persuadé. Effectivement comme les trou-*

pes manquoient de paye , les défections se multiplioient à l'infini. Philippe assure de son côté que la plupart des soldats sont tout nus , que les places sont presque dans le même état qu'auparavant , que son projet d'attaquer le Portugal est démontré impossible , & il répète que c'est le cardinal d'Estrées qui l'a précipité dans cet abîme. Comment réparer le tems perdu ?

Le *despacho* étant formé , & le nouvel ambassadeur y entrant , on se mit à expédier les affaires. Il y en avoit une fort intéressante pour la maison d'Orléans , qu'on termina sans difficulté. Le testament de Charles II. n'appeloit point cette branche à la succession. Le duc d'Orléans réclamoit ses droits , & desiroit qu'on les reconnût par un acte en interprétation du testament. Cet acte rappela tous les descendans de Marie - Thérèse & d'Anne d'Autriche , chacun dans leur rang sans nommer personne. Les conseils de Castille , d'Aragon & d'Italie le revêtirent de toutes les formalités.

1703.
Philippe V à
Louis XIV.
29 octobre.

Droits de
la maison
d'Orléans
reconnus.
L'abbé d'Estrées au roi.
31 octobre &
7 novembrs.

1703.

Comme Louis XIV. l'avoit sollicité lui-même, les Espagnols en conclurent avec joie, qu'il étoit bien éloigné de prétendre jamais réunir l'Espagne à la couronne de France.

Etablis-
ment des
gardes-du
corps.

Ibid.

Cette affaire finie, on se hâta de pourvoir à la sûreté du roi. La princesse des Ursins, l'ambassadeur & Orri s'assembloient tous les jours, délibéroient sur ce qu'il falloit changer ou régler, & tout se faisoit en conséquence de leurs délibérations. Il fut résolu de former sur le champ quatre compagnies de gardes-du-corps, comme celles de France, chacune de deux cents hommes; les deux premières composées du régiment des gardes-à-cheval, dont les officiers avoient été mal choisis; la troisième, des mousquetaires, qui devoient être cassés, pour qu'ils ne prétendissent plus marcher les premiers, & rétablis ensuite avec une augmentation de cent gentilshommes flamands; & la quatrième levée en Italie. Le connétable de Castille, le comte de Lemos vice-roi de Sardaigne, le prince de Sterclaes &

le duc de Popoli , furent les quatre capitaines désignés. (Le premier remercia , & le duc d'Aytone eut une des compagnies.) On faisoit venir un régiment de gardes Wallones ; on résolut d'en former un de gardes espagnoles , pour ôter tout sujet de jalousie.

1703.

Autres gardes.

Comme le président de Castille sembloit ne pouvoir remplir les fonctions de sa charge , on destina la présidence au comte de Montellano , qui n'étoit ni grand d'Espagne , ni de la plus haute naissance , par conséquent moins difficile qu'un autre à révoquer , s'il se comportoit mal.

Montellano futur président de Castille.

Orri avoit déjà fait quelques réglemens utiles pour habiller & entretenir les régimens ; il avoit retranché l'abus des survivances ; il avoit fait donner un collègue à Rivas , & séparer le département de la guerre. L'essentiel étoit de trouver des fonds. Il demandoit qu'on lui cédât , pour l'entretien des troupes , les droits sur le tabac , le retranchement des pensions , & divers impôts , jusqu'à la concurrence

Opérations d'Orri.

de douze millions de notre monnoie.
 1703. Le conseil d'état fut assemblé, afin de cimenter plus solidement ce que l'on vouloit établir. Philippe y parla fort bien, & ordonna l'examen des mémoires où le financier développoit ses projets.

L'ambassadeur fait
 signer une
 dépêche à la
 princesse
 des Ursins.

La dépêche de l'abbé d'Estrées au roi, en date du 7 novembre, qui contient tous ces détails, fut signée par la princesse des Ursins & par Orri; nouveauté sans exemple, que l'ambassadeur imagina sans doute comme un moyen, ou de se mettre à couvert, ou de tendre un piège à la princesse.

Elle se doute
 que c'est
 un piège.

Celle-ci fut bientôt avertie qu'on la blâmoit d'avoir signé. Elle s'en étoit long-tems défendue, quoique l'abbé lui dit que c'étoit une chose nécessaire, pour détruire tout ce que les donneurs d'avis pourroient mander contre les promotions. Elle se plaint à

La princesse
 des Ursins à
 M. de Torci.
 30 novemb.

Torci, que depuis le départ du cardinal, on la fasse entrer malgré elle dans presque toutes les affaires; elle demande un ordre précis de ne se mêler que de la maison de la reine; elle

soupçonne l'ambassadeur d'avoir eu l'intention de la faire passer, auprès des ministres, pour une femme qui veut partager son emploi. Ainsi se développoient les semences d'une nouvelle brouillerie. Louville n'étoit pas encore parti, quand cette dépêche s'écrivoit en Espagne: il eut part sans doute au projet de l'abbé d'Estrées, si ce fut réellement un piège tendu, comme tout engage à le croire.

Il est certain que, sous de fausses apparences d'union, la défiance & l'aigreur devenoient plus vives de jour en jour. La princesse ne doutoit point que le cardinal n'eût juré sa perte, & que l'abbé n'y travaillât sourdement; elle en témoignoît déjà son chagrin & parloit de retourner à Rome. L'ambassadeur l'accusoit en même-tems de se vanter d'avoir décacheté & lu ses lettres: il s'étonnoit qu'elle osât en tirer une matière d'accusations; il conjuroit Torci, en cas qu'il fût question de son rappel, d'empêcher qu'on ne le déshonorât, ce qui arriveroit infailliblement si le roi ne lui donnoit

1703.

Brouillerie sourde qui va éclater.

Lettre du 14 novembre.

1703. pas quelque marque publique & solide de satisfaction.

Philippe V
découvre le
mystère à
Louis XIV.

Philippe lui-même va expliquer, dans une lettre à Louis XIV, ce mystère inconcevable, dont l'éclaircissement peut seul répandre du jour sur les nouvelles intrigues qu'on formoit alors. Les manéges de cour se dévoilent tôt ou tard, & ce qu'ils offrent de plus odieux est une leçon pour la postérité.

Lettre de Philippe V. à Louis XIV.

Il ne peut
se dispenser
de confier
ces secrets.

*Lettre du 3
décembre.*

“ Votre majesté, déplorant par sa
„ lettre du 14 novembre, les tristes
„ effets qu'elle voit de la division qu'il
„ y a eu ici entre les François, m'ob-
„ serve la nécessité dont il est pour
„ mon service, que ceux que j'ai au-
„ près de moi soient unis; & vous
„ me dites que je vous aurois fait
„ plaisir de vous apprendre ce que je
„ vous ai mandé avoir vu par moi-
„ même, que je ne dois vous en rien
„ cacher, & qu'il est trop important
„ que vous soyez exactement infor-

„ mé de tout. Je suis fâché de vous
 „ avoir donné lieu de me presser sur 1703.
 „ cela, car je voulois éviter de vous
 „ en rien faire savoir.

„ Je vous dirai donc que le cardi- Manèges
 „ nal d'Estrées ayant mis en œuvre pour perdre
 „ son neveu & Louville, pour brouil- Daubenton,
 „ ler le P. Daubenton avec la prin- &c.
 „ cesse des Ursins, & ensuite se ser-
 „ vir de lui pour me prévenir contre
 „ elle & me brouiller avec la reine,
 „ il eut le chagrin de voir que cela
 „ avoit produit un effet tout contrai-
 „ re : car l'abbé d'Estrées & Louville
 „ m'avertirent de cette menée, &
 „ après m'avoir développé tout le
 „ mystère du changement de la con-
 „ duite de mon confesseur, ils me
 „ firent voir la nécessité de m'en dé-
 „ faire ; m'assurant que par-là tou-
 „ tes les tracasseries du cardinal pren-
 „ droient fin, & qu'ils se trouve-
 „ roient en état de vivre dans une
 „ parfaite union avec la princesse des
 „ Ursins. Vous avez vu par mes let-
 „ tres avec quelle bonne foi j'ai don-
 „ né dans tout cela.

1703.
Comment
les faussetés
s'étoient dé-
couvertes.

„ La résolution que j'avois prise
sur le P. Daubenton, fit connoître
au cardinal qu'il s'étoit trompé; il
connut que son neveu y avoit part.
Pour s'en venger, & ne pas le lais-
ser en état de vivre ici plus tran-
quillement que lui, il ne voulut
pas lui donner le tems d'affermir
la bonne intelligence qui paroissoit
entre lui & la princesse des Ursins;
& il fit tant que la princesse fut
avertie que l'abbé écrivoit journal-
lement contre elle. Elle nous en
informa la reine & moi; & comme
cela se passa le jour même que la
reine & moi vous avions écrit pour
faire entrer l'abbé d'Estrées dans le
despacho, je voulus sur le champ
être éclairci de la vérité. Je chan-
geai l'ordre pour le départ du cour-
rier; & m'étant fait apporter tou-
tes les lettres, j'ouvris celle que
l'abbé d'Estrées écrivoit au marquis
de Torci, & j'y trouvai qu'il y re-
présentoit la conduite de la prin-
cesse des Ursins pleine de perfidie
& de trahisons; & que bien loin

„ qu'il fût dans les sentimens de re-
 „ connoissance qu'il me témoignoit
 „ tous les jours pour elle, connoif-
 „ fant que c'étoit à sa sollicitation
 „ que je l'avois demandé pour am-
 „ bassadeur, & qu'actuellement c'é-
 „ toit sur ses représentations que je
 „ vous priois de le faire rentrer dans
 „ le *despacho*; il avoit toujours une
 „ haine implacable contre elle, &
 „ tous les mépris imaginables.

„ Mais ce qui m'offensa davantage
 „ fut l'artifice avec lequel il deman-
 „ doit au marquis de Torci, que vous
 „ nous écrivissiez à la reine & à moi
 „ des menaces contre ceux qui ne vi-
 „ vroient pas ici en bonne intelli-
 „ gence avec lui : car par-là il se ren-
 „ doit en quelque façon le maître
 „ de vous en mander ce qu'il vou-
 „ droit, & de vous faire prendre des
 „ *résolutions extrêmes* contre eux, sur
 „ toutes les suppositions qu'il vou-
 „ droit vous faire... Je vous parle
 „ ainsi par l'aversion naturelle que
 „ j'ai pour le mensonge & pour les
 „ menteurs.

1703.

Grief cen-
 tre le nou-
 vel ambassa-
 deur.

1703.
Demande
modérée du
roi.

„ Je ne vous demanderai pas de le
„ rappeler , parce qu'outre que j'ai
„ une vraie confusion de m'être trom-
„ pé, c'est que dans les conjonctu-
„ res présentes le moindre change-
„ ment auroit ses conséquences; mais
„ je vous prie de lui faire savoir qu'il
„ ait à se gouverner de manière, que
„ je n'aie point sujet de me plaindre
„ de ses artifices. Je vous l'ai deman-
„ dé pour ambassadeur : qu'il le soit ;
„ je vous ai prié qu'il entre dans mon
„ *despacho* : qu'il y reste ; mais que
„ ce soit sans d'autres vues que cel-
„ les de votre service & du mien ; &
„ qu'il renonce aux intelligences &
„ aux vues avec lesquelles son oncle
„ est parti pour déshonorer la prin-
„ cesse des Ursins, qui nous est si né-
„ cessaire à la reine & à moi, & pour
„ perdre Orri qui travaille si utile-
„ ment & avec une si heureuse ap-
„ probation, &c.”

Démarche
imprudente
de la prin-
cesse des
Ursins.

Philippe faisoit passer cette lettre
par la voie du P. de la Chaîse, afin
qu'elle n'eût *aucune suite*, & que le
nouvel ambassadeur ne reçût pas,

comme son oncle, des avis de Verfailles qui pussent l'envenimer. Mais la princesse des Ursins avoit envoyé au duc de Noirmoutier, son frère, une copie de la lettre de l'abbé, avec des apostilles de sa main, pour qu'il en fit part au ministre de Louis XIV. Elle vouloit lui prouver qu'elle connoissoit bien les dispositions de ses ennemis, & que sa conduite à leur égard méritoit plutôt des louanges que des reproches. Cette démarche ne pouvoit que déplaire. Torci ne lui dissimula point sa surprise de ce qu'une lettre de l'ambassadeur avoit passé en d'autres mains que les siennes avant de lui être rendue; renouvelant d'ailleurs ses assurances qu'il étoit bien éloigné de prendre parti contre elle.

1703.

Torci en est offensé.

Lettre du 19 novembre.

Tout donne lieu de croire qu'on pensoit aux moyens de la rappeler. Cependant on lui témoigna plus de confiance que jamais. " J'ai demandé
 „ à S. M., lui dit le ministre, si je
 „ vous répondrois de continuer à
 „ vous mêler des affaires, ou si je
 „ vous conseillerois, comme vous le

On lui témoigne ce pendant la plus grande confiance.

Lettre du 13 décembre.

1703.

Inconfé-
quences du
ministère.

Louis se
détermine à
envoyer des
troupes en
Espagne.

„ demandez , de vous borner au sim-
„ ple détail de la maison de la reine.
„ La réponse que j'ai eue , a été qu'é-
„ tant aussi éclairée & aussi bien in-
„ tentionnée que vous l'êtes , ce
„ que vous feriez seroit toujours le
„ mieux. Ainsi , madame , c'est à
„ vous-même que le roi s'en rappor-
„ te, & vous croyez bien que je n'a-
„ jouterai rien à son jugement." Les
embarras du gouvernement entraî-
noient ces inconféquences. On avoit
mis la princesse des Ursins dans le cas
de se rendre nécessaire ; on l'autori-
soit à le devenir toujours d'avantage ;
& l'on crut ensuite pouvoir rétablir
l'ordre par son rappel : ce qui étoit en-
core plus inconféquent.

La défaite d'un corps de cavalerie
que le général Viseonti menoit au se-
cours du duc de Savoie, la prise de
Brifac par le duc de Bourgogne, la ba-
taille de Spire gagnée par le maréchal
de Tallard, & suivie de la prise de
Landau, changèrent les dispositions
de Louis XIV. à l'égard de l'Espagne,
où jusqu'alors il n'avoit pas voulu en-

voyer de troupes. Philippe lui demandoit instamment au moins six mille hommes d'infanterie, & les Espagnols en général desiroient ardemment un secours dont ils sentoient la nécessité; d'ailleurs on disoit publiquement en Hollande que, si l'entreprise sur l'Espagne ne réussissoit pas, il faudroit bientôt finir la guerre. Ainsi la principale attention se tournant de ce côté-là, Louis résolut d'y envoyer un corps de troupes, & choisit pour le commander le duc de Berwick, fils naturel du roi Jacques. Il jugea que ce général seroit plus agréable aux Espagnols qu'un François. Il envoya d'avance Puiségur, officier distingué, pour donner des avis & des projets sur ce qui regardoit le service militaire. Voilà donc une nouvelle carrière ouverte aux François en Espagne. On pouvoit espérer qu'ils y réussiroient mieux dans la guerre que dans la politique.

En conséquence, Louis non-seulement approuvoit que Philippe allât voir ses troupes, & se mît à leur tête ;

1703.

Il nomme
Berwick
pour les
commander.

Le roi à
l'abbé d'Es-
trées.
2 décemb.

Il recom-
mande à
Philippe de
se mettre à

1703.
la tête des
Espagnols.
Id. 8 déc.

mais lui recommandoit de le faire peu de tems après l'arrivée de Puységur, donnant pour raison qu'il feroit plus le maître hors de Madrid, & que tout s'expédieroit plus vite, parce qu'il ne feroit pas obligé de recourir aux différens conseils, ni d'avoir pour eux les mêmes égards.

Formali-
tés qui em-
pêchent de
donner au-
dience à
l'ambassa-
deur de
Venise.

Quelles épines les formalités espagnoles ne pouvoient-elles pas mettre effectivement dans les affaires? Nous en trouvons ici un exemple remarquable. La république de Venise avoit envoyé un ambassadeur pour reconnoître Philippe V.; mais depuis longtems qu'il se trouvoit à Madrid, il ne pouvoit avoir audience du monarque. Les conseillers d'état prétendoient qu'il devoit auparavant leur rendre visite, & cette prétention l'emportoit sur toutes les raisons d'état.

Sentimens
de Louis
XIV sur cet
objet.
Id. 2 décem.

Louis XIV. ne jugea point à propos de se mêler d'une pareille dispute. Il écrivit seulement à l'abbé d'Estrées que le roi d'Espagne en devoit prévenir les suites; que les Vénitiens se plaignoient; que peut-être ils faisi-

roient l'occasion de réparer en quelque sorte, à l'égard de l'empereur, leur refus de reconnoître l'archiduc; & qu'il seroit fâcheux qu'une prétention frivole, qu'on disoit même contraire à l'usage, leur fît rappeler leur ministre. Mais les petites choses sont souvent sacrifier les grandes. Ayant appris que les Vénitiens vouloient abolir les franchises des ambassadeurs, Louis manda aussitôt qu'il falloit suspendre les négociations sur l'affaire d'Espagne.

1703.

Puifégur venoit d'arriver à Madrid; & déjà l'abbé d'Estrées qui le logeoit, & qui affuroit que leur façon de penser étoit la même, écrit avec plus de vivacité contre le gouvernement espagnol. Selon ses lettres, il est absolument nécessaire que le roi de France se rende maître de ce gouvernement; qu'il dispose de presque toutes les grâces : *du tems du fameux Triumvirat, il n'y a pas eu plus de proscriptions & moins de liberté que dans celui-ci.* (L'unique preuve qu'il apporte, c'est qu'on ouvre des lettres, & que l'on a dé-

1704.

Relations
suspectes de
l'abbé d'Estrées;

Lettre à M.
de Torci du
19 janv.

————— fendu l'entrée du palais à un monsieur
 1704. Martin, chapelain d'honneur, cor-
 20 janvier. respondant du cardinal d'Estrées.) On
 Surtout doit si peu compter sur Orri, que lors-
 contre Orri. qu'il dit n'avoir point de fonds, on
 1^{er} février. est tenté de croire qu'il n'en manque
 pas ; & au contraire quand il dit en
 avoir, on est porté à croire qu'il en
 manque : tout ce qu'il a fait ne vaut
 rien : c'est le plus grand imposteur du
 monde : lui & sa cabale font écrire &
 16 février. faire au roi tout ce qu'ils veulent, &
 abusent également de la confiance de
 la reine.

Eloges
 qu'Orri re-
 çoit d'ail-
 leurs.

Philippe V à
 Louis XIV.
 10 janvier.

Telles étoient les relations de l'am-
 bassadeur, tandis que Philippe regar-
 doit comme un *enchantement*, qu'Orri
 lui trouvât de quoi entretenir une ar-
 mée nombreuse ; qu'il eût payé plus
 de deux millions de dettes, sans tou-
 cher à ce qui restoit de la flotte, &
 sans que l'argent manquât pour les
 dépenses courantes ; enfin, qu'il eût
 mis en peu de mois dans les finances
 & dans les troupes un ordre qui pa-
 roissoit impossible. Quels que fussent
 les succès de ce financier, la préven-

tion les exagéroit fans doute d'une part, comme de l'autre, elle les faisoit disparoître. L'abbé d'Estrées ne se souvenoit donc plus qu'il avoit loué peu auparavant Orri, comme plein de droiture & de bonne foi? Quand on juge d'après les passions, on se contredit d'un jour à l'autre, & l'on ne s'en doute point.

Il étoit impossible qu'une brouillerie avec l'ambassadeur n'entraînât de nouveaux troubles, que les cabales du palais ne fissent beaucoup de tort aux affaires. Puiségur avoit écrit, comme l'abbé d'Estrées, qu'il falloit nécessairement que Louis XIV. gouvernât l'Espagne par ses conseils. Il citoit l'exemple des Pays-bas, où rien ne se faisoit que par ses ordres. Mais quelle différence à tous égards! & pouvoit-on espérer après tant d'expériences contraires, de vaincre les difficultés sans nombre qui renaissent les unes des autres? Torci fait connoître par ses réponses, qu'on entroit dans ce sentiment. On se plaignoit que les affaires d'Espagne de-

1704.

Contradiction singulière.

On suppose toujours que la France doit gouverner l'Espagne.

Cette fautive idée prévaloit.

Torci à M. de Puiségur.
10 février.

1704.

vinssent un mystère pour la cour de France : on se défoit de la princesse des Ursins ; on cherchoit les moyens de présider au gouvernement , & on ne savoit encore comment le faire , à moins que la campagne n'en fournît des occasions. Le roi sait que les Espagnols le desirent très-ardemment , dit le ministre ; & en vérité il faut admirer la patience qu'ils ont ; mais il peut être dangereux de la pousser à l'extrémité.

Résolu-
tions vio-
lentes con-
tre la prin-
cesse des
Ursins.

L'espèce d'inquisition que la cour d'Espagne exerçoit en ouvrant les lettres ; la confiance ôtée à l'ambassadeur dont Philippe demandoit enfin le rappel ; les plaintes & les avis qu'on recevoit par différentes voies ; les rapports du cardinal d'Estrées qui pouvoit beaucoup à Versailles , firent prendre une résolution vigoureuse , dès que le moment parut favorable pour l'exécuter. Philippe étoit parti au commencement de mars , quelques jours avant l'arrivée de l'archiduc à Lisbonne ; la reine restoit à Madrid , n'ayant pu obtenir , malgré

ses instances , d'aller dans une ville près de l'armée ; un corps considérable de troupes françoises , commandé par le duc de Berwick , marchoit avec les troupes espagnoles. Alors on envoya des ordres pour faire sortir d'Espagne la princesse des Ursins ; & ces ordres même feront juger que rien ne paroïssoit plus difficile.

Voici le plan d'opérations que Louis XIV. prescrit à son ambassadeur. Il dit d'abord : “ Les plaintes contre la princesse des Ursins sont montées à un tel point , qu’il est enfin nécessaire de prendre un dernier parti. Je vois le mal que produit son séjour en Espagne , & le tems est venu de l’en retirer. J’aurois moins différé , si j’avois seulement consulté le bien des affaires ; mais il falloit attendre que le roi d’Espagne fût parti de Madrid : j’avois lieu de prévoir qu’il seroit trop sensible aux larmes de la reine , qu’elles pourroient l’empêcher de déférer assez promptement à mes conseils ; il étoit par

1704.

Pourquoi Louis XIV a choisi ces circonstances pour l'exécution.
Le roi à l'abbé d'Es- trées.
19 mars.

1704.

Précau-
tions singu-
lières qu'il
prescrit.

Ibid.

„ conséquent à propos de différer
„ jusqu'à ce qu'il fût éloigné d'elle,
„ & que la raison seule pût agir sur
„ son esprit.”

L'ambassadeur a ordre de concerter avec Berwick & Puiségur les moyens de persuader Philippe, & ceux d'assurer une prompte exécution. Ils pourront admettre à cette conférence Rivas, comme propre à donner des vues & à fournir des expédiens. Si le roi consent, ce qui ne paroît nullement douteux, il convient de charger le cardinal Portocarréro, ou le marquis de Mancéra, ou quelque autre, de prendre à Madrid les mesures nécessaires, secrètement & avant que la reine soit avertie. Il sera chargé pour elle d'une lettre de Philippe, sur la nécessité de déférer sans le moindre retardement aux conseils du roi de France, s'ils veulent mériter de plus en plus son amitié. En cas qu'on ne puisse empêcher la princesse de voir la reine, il faut faire en sorte que les entretiens soient courts, & qu'elle parte le lendemain : elle pourra demeurer huit
jours

jours à Alcala pour les préparatifs de son voyage.

1704.

Si le roi résiste , “ laissez-lui voir , Ses disposi-
 „ continue Louis XIV. , combien la tions, en cas
 „ guerre que je soutiens pour ses in- que le roi
 „ térêts est pesante : ne lui dites pas d'Espagne
 „ que je l'abandonnerai , il ne le croi- refuse.
 „ roit pas ; mais faites qu'il s'aper-
 „ çoive que , quelle que soit ma ten-
 „ dresse pour lui , je pourrois , s'il
 „ n'y répondoit pas , faire la paix
 „ aux dépens de l'Espagne ; & me
 „ laisser enfin de soutenir une mo-
 „ narchie , où je ne verrois que dé-
 „ sordres & que contradictions dans
 „ les choses les plus raisonnables, que
 „ je pourrois demander pour ses pro-
 „ pres intérêts. Il faudra que le duc
 „ de Berwick s'explique dans le mè-
 „ me sens après vous , & sans que
 „ vous y soyez. Enfin , après un pa-
 „ reil éclat, il faut réussir : mon hon-
 „ neur , l'intérêt du roi mon petit-
 „ fils & celui de la monarchie y sont
 „ engagés.”

Ces ordres étoient pour l'ambassa- Il rappelle
 deur un vrai triomphe ; mais la fin de aussi l'abbé
 d'Esfrées.

Tome III.

H

1704.

Mais il lui
témoigne de
la satisfac-
tion.

la dépêche tempéra sa joie : “ l'ordre
„ que je vous donne est absolument
„ nécessaire pour mon service , mais
„ les suites en seront désagréables
„ pour vous. On n'a pas cessé de
„ vous rendre de mauvais offices au-
„ près du roi mon petit-fils ; ils ont
„ fait une telle impression , qu'il m'a
„ déjà mandé de vous rappeler plu-
„ sieurs fois. Vous lui deviendrez en-
„ core plus odieux , parce qu'il vous
„ croira la cause principale de l'ordre
„ que je donne à la princesse des Ur-
„ sins ; il n'aura plus aucune con-
„ fiance en vous , & j'avoue qu'étant
„ satisfait comme je le suis de vos
„ services , je serois embarrassé du
„ parti que j'aurois à prendre, si vous
„ ne m'en aviez fait l'ouverture vous-
„ même , par le désintéressement en-
„ tier que vous m'avez témoigné.
„ Vous pouvez compter qu'il ne nui-
„ ra point à votre fortune , & qu'en-
„ voyant bientôt un autre ambassa-
„ deur en Espagne , comme j'ai ré-
„ solu de le faire , je me souviendrai

„ des services que vous m'avez ren-
 „ dus , & de ce qu'ils méritent.”

1704.

L'ambassadeur n'avoit pas lieu de s'attendre à des assurances si gracieuses : il en remercia Torci , reconnoissant qu'il lui en avoit *l'obligation toute-entière* ; & il assura le roi qu'il ne desiroit rien tant que de mériter l'approbation d'un prince dont la terre adoroit les jugemens.

Remerci-
mens de cet
ambassa-
deur.

Il n'étoit pas possible au roi d'Espagne de refuser ce que son ayeul exigeoit dans les termes les plus précis : on en jugera par la lettre même de Louis XIV.

Demande
du roi à Phi-
lippe V.

“ Je vous ai donné plusieurs mar-
 „ ques de mon amitié ; mais je crois
 „ qu'il n'y en a point de plus forte ,
 „ que de surmonter enfin la peine
 „ que j'ai eue à vous demander de
 „ renvoyer incessamment la princesse
 „ des Ursins. Ne balancez pas à pren-
 „ dre cette résolution : il y va de tout
 „ pour vous. Contribuez au moins à
 „ calmer l'intérieur de votre royaume ,
 „ me , tandis que j'emploie toutes
 „ mes forces & mes soins à soutenir

Louis XIV à
Philippe V.
19 mars.

1704

Paroles qui
devoient
l'effrayer.

„ pour vos intérêts une guerre aussi
 „ pénible. On vous cache ce que j'ap-
 „ prends d'une infinité d'endroits
 „ non-suspects. J'instruis l'abbé d'Es-
 „ trées de ce que vous devez faire.
 „ Je me rapporte à ce qu'il vous dira,
 „ & je suis persuadé que vous me
 „ croirez, dans une conjoncture, où
 „ votre perte seroit le fruit de la ré-
 „ sistance que vous apporteriez à mes
 „ conseils. Communiquez, je vous
 „ prie, ma lettre à la reine : je vous
 „ adresse celle que je lui écris. Il faut
 „ que V. M. nomme incessamment
 „ une *camaréra-mayor*. L'abbé d'Es-
 „ trées vous en proposera quatre pour
 „ en choisir une dans ce nombre. Je
 „ songe à vous envoyer un autre am-
 „ bassadeur : je souhaite qu'il soit de
 „ votre goût : je vous assure que je
 „ n'oublie rien pour votre intérêt &
 „ votre satisfaction.”

Exhorta-
tion à la
reine.

Dans sa lettre à la reine, Louis dé-
 clare qu'il n'exigeroit pas le renvoi de
 la princesse, s'il n'étoit absolument
 nécessaire ; qu'elle pourra venir en
 France, ou retourner en Italie. “ Je

„ m'assure, dit-il, que V. M. accou-
 „ tumée à se laisser conduire par la
 „ droite raison, ne la suivra pas moins
 „ en cette occasion que dans toutes
 „ les autres de sa vie, & qu'elle me
 „ donnera un nouveau sujet de l'es-
 „ timer encore davantage & de l'ai-
 „ mer plus tendrement. „

Philippe, quoique pénétré de dou-
 leur, ne fit aucune résistance. On
 chargea d'exécuter les ordres à Ma-
 drid, non un Espagnol, mais le mar-
 quis de Châteauneuf qui revenoit de
 négocier en Portugal : il restoit auto-
 risé auprès de la reine, tandis que
 l'ambassadeur suivoit le monarque.
 L'esprit d'intrigue & de défiance ré-
 gnoit si fort, que l'abbé d'Estrées soup-
 çonnoit déjà ce ministre de se mêler
 dans les cabales d'Espagne, d'ambi-
 tionner l'ambassade, d'avoir une liai-
 son intime avec la princesse des Ur-
 sins & d'Aubigni, pour arriver à son
 but. Enfin regardant Châteauneuf
 comme son rival, il se félicite de la
 dure commission qu'on lui a donnée.
 C'est ainsi que dans le cours de ces

1704

Château-
 neuf chargé
 de l'exécu-
 tion des or-
 dres.

Soupçons
 de l'ambas-
 sadeur.

L'abbé
 d'Estrées à
 M. de Torci.
 10 avril.

1704

affaires, les vues personnelles influoient sur les jugemens & sur la conduite.

Départ & craintes de la princesse des Ursins.

Accablée du traitement rigoureux qu'elle effuyoit, la princesse des Ursins craignit que, si elle passoit en France, on ne l'arrêtât sur la frontière: Châteauneuf eut peine à la rassurer. L'abbé en conclut que sa conscience lui reprochoit de *terribles choses*. Un homme impartial en auroit conclu simplement, que la rigueur imprévue de Louis XIV pouvoit inspirer de terribles alarmes. La princesse écrivit à la reine, avant son départ, qu'il étoit du bien du service de choisir une *camaréra-mayor*, parmi celles que proposoit le roi de France, & la supplia de le faire, pour la garantir du soupçon d'y mettre obstacle. On soupçonnoit réellement qu'elle vouloit se ménager des espérances de retour à Madrid, & Louis pressoit la nomination afin de les lui ôter.

Ses plaintes à la maréchale de Noailles.

La maréchale de Noailles l'ayant plusieurs fois blâmée dans ses lettres de se mêler des affaires, & de donner

lieu aux reproches de ses ennemis, la
 princesse lui écrivit avec une forte de
 défiance : 1704.

„ Enfin, madame, le mensonge l'a *Lettre du 23*
 „ emporté sur la vérité ; & quoique *mai.*
 „ je puisse dire que jamais personne
 „ ne servira le roi avec plus de zèle
 „ & de probité que je l'ai fait, je me
 „ vois traitée comme une criminelle
 „ qui auroit trahi l'Etat, pendant que
 „ mes accusateurs triomphent. Je ne
 „ suis pas étonnée qu'on ait surpris
 „ la bonté du roi & sa justice. Quand
 „ les ministres sont de la partie, il est
 „ aisé à des hommes aussi artificieux
 „ que le cardinal d'Estrées & son ne-
 „ veu, de faire réussir une cabale con-
 „ tre une femme, qui n'a d'autre sou-
 „ tien que quelque peu d'esprit &
 „ une grande droiture de cœur. Mais
 „ j'admire que des gens que je croyois
 „ mes meilleurs amis, que j'ai tou-
 „ jours honorés, & qui seroient très-
 „ fâchés de passer pour injustes, aient
 „ pu travailler à me perdre. Si vous
 „ êtes de ce nombre, madame, j'ai
 „ encore plus sujet de me plaindre de

*Elle la
 soupçonne
 d'avoir eu*

1704.
part à sa dis-
grace.

„ vous que de tout autre : car vous
„ n'aviez point d'amie plus sûre que
„ moi : j'étois toujours occupée des
„ obligations que je vous ai : je n'ai
„ rien fait qui n'ait dû vous engager
„ à m'aimer encore davantage ; &
„ vous aviez intérêt à ne pas laisser
„ opprimer injustement votre paren-
„ te, par des gens qui ne font que vos
„ alliés , & dont la méchanceté de-
„ vroît vous faire horreur. Est-il pos-
„ sible que tant de raisons que vous
„ aviez , d'être en garde contre les
„ faussetés qu'ils ont dites ou fait
„ écrire contre moi , ne vous aient
„ pas intéressée à prendre mon parti ?
„ Je ne vous dirai rien sur madame
„ de Maintenon : je fais qu'éloignée
„ d'entrer dans de pareilles affaires,
„ elle n'aura agi ni pour ni contre.
„ Mais je suis sûre que Dieu, à qui je
„ demande tous les jours de me pu-
„ nir , ou mes ennemis , suivant ce
„ qu'un chacun mérite , se servira
„ d'elle malgré elle-même , pour faire
„ connoître mon innocence & l'im-

„ posture de ceux qui m'ont calom-
„ niée. „

1704.

La princesse reconnut ensuite la fo- Elle se é-
lidité des sentimens de la maréchale, tracta sur ce
remit en elle sa confiance, & tâcha point.
d'effacer les impressions qu'avoient pu
faire ses injustes plaintes. On me per-
mettra de citer encore un morceau de
lettre, où son adresse & son esprit se
font remarquer :

„ Je me disois continuellement à Elle lui
„ moi-même : feroit-il possible que écrit de la
„ la femme du monde que j'estime manière la
„ le plus, qui a le cœur & l'esprit plus adroi-
„ les meilleurs, à qui j'ai des obliga- te.
„ tions si essentielles, & pour laquelle Lettre du 4
„ il n'y a rien que je ne voulusse faire, novembre.
„ soit capable de me sacrifier à des
„ hommes, dont la manière d'agir &
„ les sentimens sont si opposés aux
„ siens ? Non, cela n'est pas croya-
„ ble : cependant elle fait tout de
„ son mieux pour me le faire croire.
„ Quel parti dois-je prendre ? est-ce
„ celui de la haïr, ou celui de conti-
„ nuer à l'aimer ? Dans la confusion
„ des pensées qui me venoient, op-

1704.

„ posées l'une à l'autre, j'étois ou
 „ toujours en colère contre vous, de
 „ ne pouvoir vous regarder comme
 „ une ennemie, ou fâchée contre
 „ moi-même de vous croire capable
 „ de l'être devenue; & cela me met-
 „ toit dans une si cruelle agitation,
 „ que je ne devrois pas du moins
 „ vous pardonner le mal que vous
 „ avez fait à ma santé. Cependant,
 „ madame, votre ascendant est trop
 „ grand sur moi pour ne pas vouloir
 „ tout ce qui vous plaît; & puisque
 „ vous m'ordonnez de croire que
 „ vous m'honorez d'une sincère ten-
 „ dresse, je m'y soumets sans repli-
 „ quer davantage: c'est un penchant
 „ si doux, qu'on y tombe sans pei-
 „ ne. „

Douleur &
 courage de
 la reine.

Arracher la princesse des Ursins à la reine d'Espagne, c'étoit lui percer le cœur. Elle reçut néanmoins ce coup avec beaucoup de courage, avec tous les sentimens que Louis XIV pouvoit désirer: elle avoit montré la même sagesse en apprenant la défection de son père. Mais la plaie doit

faigner long-tems , & il en résultera des effets considérables. 1704.

Quant à Philippe , les opérations militaires l'occupoient trop, pour qu'il se livrât aussi vivement à ce chagrin. Il prit Salvatierra le 8 mai. Ségura, Castelbranco , Portalégro , Casteldavid, & quelques autres places des Portugais firent peu de résistance. Leurs alliés n'avoient envoyé que huit mille hommes. L'armée de France & d'Espagne avoit tant de supériorité, que si la campagne eût commencé plus tôt, elle eût peut-être été décisive. Elle ne fit que répandre l'alarme en Portugal. Les chaleurs forçoient à prendre des quartiers de rafraîchissement. Philippe alla pour lors rejoindre la reine, du consentement de Louis XIV.

Campagne
de Philippe
V en Portu-
gal.

Depuis son départ de Madrid , il avoit rendu compte de tout à ce monarque , par de longues lettres qu'il affuroit être uniquement son ouvrage. Sa sincérité ne laisse aucun doute là-dessus. Je dois le remarquer comme une preuve de son intelligence , & même d'une partie des faits qu'il

Ses lettres à
Louis XIV.

1704.

avoit mandés auparavant : car les lettres précédentes , excepté peut-être une partie de ce qu'il écrivit dans les premiers éclats de brouillerie , me paroissent du même style.

Le duc de Gramont, nommé à l'ambassade d'Espagne.

Ce prince avoit désiré avec raison pour ambassadeur , un homme d'épée plutôt qu'un homme d'église. Le duc de Gramont fut nommé à l'ambassade, dès que l'affaire de la princesse des Ursins fut terminée. Il avoit ordre de faire toute la diligence possible. Ses instructions portent sur les mêmes principes que celles de ses prédécesseurs. Nous en indiquerons seulement quelques traits particuliers, qui peuvent éclaircir les faits & découvrir les sentimens de la cour.

Précis de ses instructions. Sur la reine.

Instruction du 27 avril.

En louant la reine d'Espagne, le ministre observe dans cet écrit, qu'après avoir témoigné du dégoût pour les affaires, elle a paru souhaiter qu'il ne s'en fit aucune sans sa participation ; qu'on a même trop affecté de lui attribuer toutes les graces qui s'accordoient ; qu'elle en a souvent reçu les premiers remerciemens, & qu'on

regardoit comme une pure formalité les remerciemens adressés au roi ; que la princesse des Ursins avoit pris sur elle un tel ascendant, que tous ses ennemis, aux yeux de la reine, étoient infidèles au roi & à la patrie, & que ses amis étoient au contraire les seuls sujets affectionnés. Le mécontentement général des Espagnols est représenté comme l'effet des cabales de la princesse.

1704.

Canalez, qu'on a substitué à Rivas pour le département de la guerre, n'a aucun talent pour cet emploi, selon l'instruction ; & toute l'Espagne voit clairement qu'Orri ne le lui a procuré, qu'afin d'en exercer les fonctions sous le nom d'un Espagnol. Orri s'est attiré la haine en faisant le personnage de premier ministre : on a été indigné qu'il méprisât les formes ordinaires du gouvernement, & l'ancien usage de consulter les tribunaux : on a cru qu'il travailloit pour ses intérêts particuliers, qu'il gagnoit immensément sur ses traités ; que les fonds qu'il destinoit au payement des trou-

Canalez & Orri.

Ibid.

1704.

pes feroient détournés, s'il en avoit l'administration : l'événement vérifie ce que l'on avoit prévu, & l'usage de ces fonds est un mystère. (Cependant le roi d'Espagne avoit écrit le 28 mai, que les succès de la campagne justifioient bien Orri, puisqu'ils lui étoient dus en partie ; & le marquis de Saint-Philippe assure qu'il avoit rétabli l'ordre dans les finances.)

Sur les tribunaux.

Ibid.

“ Il est certain, ajoute le ministre, que les formalités de consulter les tribunaux causoient beaucoup de retardement & beaucoup d'embaras aux affaires ; que celles dont il est nécessaire que le secret soit gardé, étoient bientôt divulguées lorsqu'elles passaient par cette voie. ”
On établit donc, qu'il faudroit seulement conserver les apparences de l'ancien gouvernement, lorsque les affaires le permettent ; qu'il est aisé de satisfaire les Espagnols sur leurs plaintes à cet égard, & qu'il est important d'y songer. Mais ce que la cour de France jugeoit facile, ne l'étoit point en Espagne : si on n'envoyoit aux

conseils que de petites affaires , comment pouvoient-ils être contens ?

 1704.

Une des choses que desirer surtout le roi , c'est de voir terminer le différend au sujet de l'inquisiteur général ; parce qu'une foule de personnes languissent dans les prisons de l'inquisition , sans pouvoir obtenir d'être jugées , même le confesseur de Charles II.

Affaire du grand - inquisiteur à terminer.

Il recommande néanmoins d'éviter les querelles avec la cour de Rome. " On

„ ne peut jamais espérer aucun avan-
 „ tage de disputer avec elle : il n'y a

Eviter les querelles avec Rome.

„ qu'à perdre ; & dans ces matières ,
 „ la principale vue du roi d'Espagne

Ibid.

„ doit être de prolonger les affaires ;
 „ en sorte que sans rien perdre de

„ ses droits , il se réserve à les faire
 „ valoir en des tems plus tranquil-

„ les. " (Louis XIV. n'étoit plus ce
 qu'il avoit été , lorsqu'il bravoit Inno-

cent XI. ; les conjonctures étoient
 aussi bien différentes. Croiroit - on

que l'archevêque de Séville , devant
 rentrer au *despacho* , demanda au pa-

pe la permission de s'absenter de son

~~1704.~~ diocèse , & que le pape la lui refusa d'abord ?)

Sur Daubenton.

Ibid.

Louis XIV
veut un jé-
suite à sa
place.

Il est question ensuite du confesseur , des plaintes portées contre lui , & de la confiance que Philippe lui a rendue. “ Si ce prince changeoit à son égard , si le P. Daubenton venoit à mourir , enfin s’il cessoit d’être confesseur du roi d’Espagne , de quelque manière que ce puisse être , l’intention du roi est que cette place soit toujours occupée par un jésuite françois , s’il est possible , si non par un Espagnol aussi de la compagnie de Jésus. ” La raison pourquoi l’on juge nécessaire d’instruire le duc de Gramont sur cet article , c’est que les dominicains n’ont pas perdu l’espérance de se rétablir dans la place de confesseur du roi , & qu’ils feroient plusieurs intrigues pour réussir dans leur dessein. Les jésuites ne s’endormoient pas sur l’intérêt de leur société.

Gramont
juge trop légèrement.

Le duc de Gramont avoit l’esprit vif , délié & ferme , mais trop françois , si j’ose le dire , par cette promp-

titude de jugement qui devance l'examen & qui expose à tant d'erreurs.

1704.

Au moment qu'il arriva sur les frontières : *Je vois à merveille*, écrivit-il, *qu'il faut pour le salut de l'Espagne que le roi la gouverne despotiquement, mais il ne faut pas que l'Espagne s'en aperçoive ; & cela se peut très-aisément concilier.* En y réfléchissant mieux, il auroit pu voir que c'étoit une chose impossible : il auroit craint surtout de s'égarer comme ses prédécesseurs, en suivant de fausses idées ou des préventions dangereuses.

Le duc de Gramont à M. de Terzi. 25 mai.

Il rencontre la princesse des Ursins à Vittoria, où elle faisoit encore les préparatifs de son voyage. Ayant ordre de la traiter honnêtement sans entrer dans aucune explication, il élude toutes ses demandes, & feint de ne rien savoir de ses affaires. Vous êtes propre à cette ambassade, lui dit alors la princesse, puisque vous avez la principale qualité d'un ambassadeur, le secret.

Son entrevue avec la princesse des Ursins.

Id. 28 mai.

Arrivé à Madrid, il complimente la reine dans une audience publique, &

Il trouve la reine.

1704.
dans des dif-
positions
bien diffé-
rentes de
celles qu'an-
nonçoit l'ab-
bé d'Estrées.

il est fort étonné des réponses pleines d'esprit & de sagesse qu'elle lui fait sur le champ. Il l'est encore plus ensuite dans une conversation particulière, au sujet de la princesse des Ursins. L'abbé d'Estrées avoit écrit dès le commencement de la brouillerie, que la favorite seroit bientôt oubliée si on la renvoyoit; depuis son renvoi, il avoit écrit qu'on y paroïssoit peu sensible. Un discours véhément de la reine à l'ambassadeur détruit tout-à-coup cette chimère :

Conversa-
tion très-
vive, au su-
jet de la
princesse.

“ Dites-moi donc quels sont les griefs
du roi contre madame des Ursins.
„ Qu'a fait cette pauvre femme pour
„ avoir été traitée aussi indignement?
„ Car enfin il n'y a pas d'exemple
„ qu'une personne de sa qualité, que
„ nous honorions le roi & moi de no-
„ tre amitié, puisse avoir reçu un trai-
„ tement semblable sans en avoir la
„ raison.” Le duc qui avoit insisté la
veille en public sur les griefs contre la
princesse, sur le mécontentement gé-
néral des Espagnols, sur la mésintelli-
gence avec les ambassadeurs, sur la

nécessité d'un rappel que le roi avoit
différé tant qu'il avoit pu, répondit 1704.
que la reine n'avoit pas oublié sans
doute tout ce qu'il avoit eu l'honneur
de lui dire à ce sujet de la part du roi.
“ Mais, repliqua-t-elle, toutes les ac-
„ cufations que l'on a faites contre
„ elle au roi mon grand-père sont
„ fausses ; & n'est-il pas triste que lui,
„ qui est le plus sage & le plus pru-
„ dent de tous les hommes, ajoute
„ plus de foi aux discours haineux de
„ gens pleins de cangrène, qu'à ceux
„ de son petit-fils, qu'il fait bien qui
„ lui ressemble pour être la vérité
„ même, & qui a connu la rectitude
„ de la conduite de madame des Ur-
„ sins ? Est-il possible que le roi ait si
„ peu d'égards pour nous, pour ajou-
„ ter une foi entière aux discours des
„ autres, & si peu aux nôtres ? Non,
„ duc de Gramont, je ne vous mens
„ pas, je ne puis me consoler. ” A ces
mots, elle fond en larmes ; elle ajoute
néanmoins qu'elle ne laissera pas de
conserver toute sa vie les sentimens

de tendresse qu'elle doit au roi de France.

1704.

La reine
constante
dans ses
sentimens.

Le duc de
Gramont au
roi.

13 juin.

Fin de la
campagne
de Philippe.

Gramont admira l'esprit de la jeune reine, & jugea qu'on auroit peine à déraciner de son cœur cette confiance pour la princesse. Quant à la nouvelle *camaréra mayor*, la duchesse de Béjar, il annonce qu'elle ne *déchiffreroit point l'apocalypse*, ni ne formeroit d'intrigues capables d'inquiéter Louis XIV.

Il se hâta de joindre Philippe à l'armée : il le trouva campé avec les troupes, montant à cheval malgré les chaleurs excessives, dont il étoit fort incommodé sans oser le dire. Ce prince lui parut ce qu'il étoit, trop timide, mais judicieux, raisonnable, pénétré de respect & de reconnoissance pour son aïeul. Après lui avoir donné les conseils qu'exigeoient les circonstances, il fit expédier au *despacho* quelques affaires, entre autres un ordre aux grands d'Espagne de visiter en France les princes du sang & de les traiter d'altesse ; il se chargea de représenter au duc de Berwick la nécessité de suspendre les opérations de la

campagne ; & Philippe impatient de
revoir la reine , partit au commence-
ment de juillet. Nous allons rentrer
dans un labyrinthe d'intrigues.

1704.



L I V R E S I X I È M E .

1704.
Erreur de
la cour de
France.

ON s'étoit faussement imaginé que le rappel de la princesse des Ursins & de tous les François de son parti, tels que le chevalier d'Espennes, d'Aubigni & Vazer, un des valets-de-chambre de Philippe V., extirperoit les cabales de la cour d'Espagne; qu'on feroit oublier au roi & à la reine le chagrin que leur causeroit d'abord cet acte d'autorité; & qu'alors l'ambassadeur gouverneroit aisément selon les vues du cabinet de Versailles. On ne tarda point à se détromper par les nouveaux embarras qui survinrent dans les affaires.

Il étoit impossible que l'affaire de madame des Ursins n'eût des suites.

La noble sensibilité de la reine, la vivacité de son esprit, son influence inévitable, son ascendant sur le roi, le besoin qu'elle avoit de sa confidente, ou plutôt de son amie; l'intérêt de celle-ci à se justifier avec éclat; les liaisons qu'elle ne pouvoit manquer d'entretenir avec la cour d'Espagne;

tout auroit dû faire prévoir que la princesse des Ursins seroit encore une occasion d'inquiétudes. En vain Louis XIV avoit résolu de la tenir éloignée de sa propre cour ; en vain il avoit défendu qu'on s'intéressât pour lui obtenir la permission de se justifier. Une femme de ce caractère, ayant joué un si grand rôle, possédant l'estime & l'amitié des souverains dont on venoit de la séparer malgré eux, conservoit de puissantes ressources dans sa disgrâce. Le cardinal & l'abbé d'Estrées qu'on récompensa de leur ambassade, l'un par la riche abbaye de Saint-Germain, & l'autre par le cordon bleu, ne devoient pas jouir long-tems du triomphe qu'ils avoient remporté sur elle.

1704.

Cependant Louis paroissoit inflexible à son égard. “ Faites-bien com-
 „ prendre à la reine, marquoit-il à
 „ Châteauneuf, que lorsque j'ai pris
 „ la résolution de rappeler la prin-
 „ cesse des Ursins, & ensuite de la
 „ faire repasser à Rome, (l'ordre lui
 „ en étoit donné) je ne l'ai fait qu'a-

Louis XIV

se montre
inflexible à
son égard.

Le roi à M.

de Château-
neuf.

10 juillet.

1704.

„ près de longues délibérations , &
 „ pressé par des raisons si fortes qu'il
 „ m'a été impossible de changer de
 „ sentiment. Faites - lui connoître
 „ que les intrigues, ni les cabales des
 „ ennemis de la princesse ne m'ont
 „ point déterminé par de fausses sup-
 „ positions contre elle. Enfin expli-
 „ quez-lui que *je décide de toutes cho-*
 „ *ses par moi-même, & que personne*
 „ *n'oseroit me supposer des faits con-*
 „ *traires à la vérité, l'apprenant tou-*
 „ *jours de plusieurs endroits différens,*
 „ *avant de prendre un dernier parti*
 „ *sur telles matières.* ”

Il comptoit
trop sur sa
fermeté &
ses lumiè-
res.

Le monarque avoit été si souvent trompé , même dans les beaux jours de son règne , (quel prince n'est pas exposé à l'être ?) qu'il auroit pu se reposer un peu moins sur les rapports d'autrui & sur ses propres lumières. Nous verrons que ses volontés même pouvoient varier au gré des événemens.

Il desiroit un
changement
dans le des-
pacho.

Il paroïsoit essentiel pour les vues de la cour de France , que le *despacho* fût tel qu'on l'avoit réglé au commen-
cement.

cement. Depuis que les fonctions de secrétaire étoient partagées, les affaires les plus importantes alors, celles de la guerre, étoient devenues secrètes entre le roi, le marquis de Canalez & Orri. On vouloit que le marquis de Rivas redevînt secrétaire unique. La chose étoit fort difficile, parce qu'il avoit déplu à Philippe & à la reine. Avant de toucher à un point si délicat, l'ambassadeur rencontra d'autres difficultés, qui lui firent sentir les épines de sa commission.

1704.

Le marquis de Mancéra, vieillard de quatre-vingt-neuf ans, qu'on avoit mis dans le *despacho* avec l'archevêque de Séville, présente au roi un long mémoire, pour lui persuader d'abolir cette nouvelle forme de gouvernement, & de gouverner lui seul, en prenant, selon l'ancien usage, les consultations des différens conseils : il insiste que c'est le moyen d'assurer le bonheur de son règne & celui de ses peuples : il ajoute que son grand âge & ses infirmités ne lui permettent plus d'assister au *despacho*. Philippe com-

Démarche
imprévue
d'un des mi-
nistres.

Le duc de
Gramont au
roi.

19 juillet.

1704. munique ce mémoire au duc de Gramont. Celui-ci le réfute fortement, & soupçonne déjà quelque cabale.

Soupçons & incertitudes de Gramont.

*Id. à M. de Torci.
20 juill. &c.*

Sa défiance augmentoit chaque jour. Il croyoit que les Espagnols vouloient ôter la connoissance des affaires au roi de France : il les voyoit conjurés contre les gardes-du-corps , contre le régiment des gardes Wallones , dont plusieurs soldats avoient même été assassinés. Plus il examinoit l'intérieur du palais , plus il étoit embarrassé sur la manière de réussir. Etonné des variations fréquentes qu'il appercevoit , „ j'en reviens toujours , disoit-il , au „ dicton de feu mon père : *Quand le „ bon dieu fit les cerveaux , il ne s'obligea point à la garantie.* ” Incertain dans ses avis, il souhaitoit un jour que Louis XIV écrivît des *grosses dents* ; peu de jours après, il souhaitoit qu'on fit *patte de velours*. Le résultat de ses observations étoit qu'il falloit gagner la confiance de la reine , parce que le roi n'osoit rien dire ni rien faire que de conforme à ses volontés. C'étoit l'intention de la cour de France.

Aussi l'ambassadeur exhorta-t-il la reine à entrer dans les affaires. Elle répondit qu'elle en étoit incapable ; qu'elle ne concevoit pas comment on vouloit y admettre une femme de quinze ans. Pure ironie de sa part, selon le duc de Gramont, puisque tous les soirs elle pratiquoit le contraire, sachant bien qu'il ne pouvoit l'ignorer. Enfin pressée par ses instances, elle dit qu'elle consentoit à donner cette marque de soumission au roi, & lui écrivit sur le champ une lettre, qu'on n'auroit pas manqué d'attribuer à la princesse des Ursins, si elle eût été à la cour.

1704.
On presse
la reine de
se mêler des
affaires.

*Lettre de la reine d'Espagne
à Louis XIV.*

„ Je me donne l'honneur d'écrire Elle témoi-
„ à V. M. pour lui rendre compte de gne de la ré-
„ ce que le duc de Gramont m'a dit pugnance.
„ de sa part, qui est qu'elle veut ab- *Lettre du 25*
„ solument que je me mêle dans les *juillet.*
„ affaires du roi son petit-fils. Vous
„ savez mieux que personne la répu-

1704.

Elle con-
sent néan-
moins avec
réserve.

„ gnance que j'ai à le faire, non-seu-
„ lement parce que naturellement
„ cela n'est pas de mon goût, mais
„ encore parce que je me connois, &
„ je fais que je ne suis nullement ca-
„ pable de donner, sur quelque chose
„ que ce soit, mon sentiment. Mal-
„ gré toutes les bonnes raisons que
„ j'ai, le duc de Gramont m'a tant
„ pressée, & m'a tant dit que vous le
„ voulez & feriez fâché si je ne le
„ faisois pas, que je me vois obligée
„ à obéir à vos ordres, quoique avec
„ une peine infinie. Mais ce que je
„ vous demande, c'est que je ne me
„ mêle des affaires qu'en particulier
„ avec le roi, & que cela ne paroisse
„ pas au dehors, pour que le roi
„ n'en ait pas moins de gloire. Je
„ crains très-fort que vous ne vous
„ repentiez de ce que vous faites pré-
„ sentement: car quoique assurément
„ je ne veuille faire que ce qui est
„ meilleur pour le service du roi,
„ quand on a mon âge & mon peu
„ d'expérience, je vous avoue qu'on
„ peut craindre de faire bien des cho-

„ ses mal-à-propos. Mais au moins
 „ si cela arrive, vous ne pourrez
 „ vous en prendre qu'à vous-même,
 „ puisque c'est vous qui l'aurez vou-
 „ lu, & que je ne fais en cela que
 „ marquer à V. M. qu'on ne sauroit
 „ ni avoir plus de déférence pour
 „ elle, ni l'aimer plus tendrement
 „ que je le fais. ”

*Réponse de Louis XIV à la reine
 d'Espagne.*

„ Je trouve avec plaisir dans votre
 „ lettre un nouveau sujet de vous Louis XIV
la loue &
l'exécute.
 „ louer. Rien ne le mérite davantage
 „ que la crainte que vous avez d'en- Lettre du 6
août.
 „ trer dans la connoissance des affai-
 „ res, & que votre attention à faire
 „ tout à la gloire du roi d'Espagne.
 „ Plus j'approuve vos sentimens, &
 „ plus je vous crois capable de lui
 „ donner des conseils excellens. Vos
 „ ménagemens pour le public sont
 „ dignes de vous & au-dessus de vo-
 „ tre âge. Je suis bien aise de voir
 „ que V. M. pense d'elle-même à ce

1704.
Il demande
le rétablisse-
ment de
Rivas.

„ qu'il y a de plus convenable. Je
„ conseille au roi mon petit-fils de
„ rendre au marquis de Rivas les
„ fonctions de sa charge. Il m'a paru
„ par sa lettre qu'il y avoit quelque
„ répugnance, mais je crois néces-
„ faire pour son service de la sur-
„ monter. C'est de vous principale-
„ ment que je veux me servir pour
„ l'y déterminer. L'état des affaires
„ ne permet pas de délibérer long-
„ tems. Comptez aussi sur la ten-
„ dresse & la parfaite amitié que j'ai
„ pour vous.”

La reine s'y
oppose.

Cet avis, au sujet de Rivas, étoit de la plus grande importance. Dans le même entretien où Gramont engagea la reine à entrer dans les affaires, il employa toute son éloquence pour obtenir que le seul homme dont on connoissoit la capacité, fût chargé comme auparavant de toutes les expéditions. Mais Rivas avoit déplu à Philippe & à la reine. Philippe vouloit céder ; la reine demeura inébranlable : elle consentoit bien qu'on renvoyât Canalez, elle s'opposoit au réta-

blissement de l'autre ; & ni les raisons de l'ambassadeur, ni les remontrances du roi son mari ne produisirent aucun effet.

1704.

Gramont se trouvoit dans le plus grand embarras. On l'avertissoit que la reine avoit des conférences avec un nombre de seigneurs ; qu'elle consultoit surtout Véraguas , Aguilar , Castiel-Rodrigo ; qu'ils conseilloyent sans cesse de ne pas souffrir que la France gouvernât l'Espagne ; qu'on détruiroit ainsi le soir tout ce qu'il pouvoit faire de bien pendant le jour. Il cherchoit les moyens de gagner la confiance de la reine à l'exclusion de tout autre. Persuadé qu'il étoit impossible de réussir entièrement , il prioit Louis XIV de l'aider dans son dessein , d'abord par des voies douces & gracieuses , ensuite en faisant craindre que le manque d'égards pour les conseils de sa majesté ne la fit changer de sentimens & de conduite. Il représentoit combien le mal étoit urgent, combien il lui étoit impossible d'y remédier , ne pouvant rien savoir de ce qui regar-

Embarras de l'ambassadeur.

Le duc de Gramont au roi.
29 juillet.

Il prie Louis XIV de remédier au mal.

1704.

doit la guerre, & ne pouvant même avoir les états des troupes, des fonds, des approvisionnemens, &c. On les lui promettoit toujours, & toujours il les attendoit en vain. Peut-être auroit il dû accepter l'offre de Philippe, de faire rapporter au *despacho*, par Canalez, les affaires de cette nature; mais il crut que les ordres pour le rétablissement de Rivas n'admettoient point un pareil tempérament.

Il le dé-
trompe sur
un point ca-
pital.

Enfin rappelant ce que le monarque lui avoit dit à son départ, que la princesse des Ursins n'y étant plus, il trouveroit la cour d'Espagne *sans factions*, il assuroit de nouveau que l'ancienne cabale subsistoit encore. Tant on se méprenoit dans l'éloignement, sur des choses qui pouvoient échapper de près à l'œil le plus attentif!

Effet qu'on
auroit dû
prévoir.

Tout le mal venoit du traitement fait à la princesse. La reine en étoit blessée jusqu'au fond du cœur : elle y voyoit sa gloire intéressée, ainsi que l'honneur de sa favorite : elle ne pouvoit supporter une si cruelle séparation. Voilà ce qu'il eût été facile de

prévoir, si les derniers ambassadeurs & Louville n'avoient fait accroire, d'après leurs préjugés de despotisme, qu'il n'y avoit qu'à vouloir pour dompter une âme forte, telle que la reine d'Espagne, ou pour lui faire perdre l'empire qu'elle avoit sur l'esprit & sur le cœur de son époux.

1704.

Sans les malheurs de la guerre, Gramont n'auroit peut-être éprouvé qu'une résistance invincible. La flotte angloise, fort redoutable par le nombre des vaisseaux, mais trop peu par celui des troupes de débarquement, avoit tenté de soumettre la Catalogne à l'archiduc. Quoiqu'il y eût beaucoup de féditieux, & que le prince de Darmstadt comptât sur un soulèvement; le vice-roi Vélasco rompit toutes ses mesures; les peuples ne remuèrent point; les ennemis se rembarquèrent. On pouvoit s'en réjouir; on ne devoit pas se rassurer. Vélasco écrivit que, sans un secours visible du ciel, tout auroit été perdu, parce que la Catalogne étoit dégarnie, & qu'il n'avoit vu aucun effet des promesses.

Tentative
des Anglois
sur la Catalogne.Lettre du 7
juin.

1704.

ses d'Orri pour les secours nécessaires.

Ils prennent Gibraltar.

*Le duc de Gramont au roi.
10 août.*

Après cette expédition manquée, les Anglois en firent une qui n'eût que trop de succès. Depuis trois semaines, le duc de Gramont ayant su par une lettre du gouverneur de Gibraltar, que la place étoit réduite à cinquante hommes de garnison (*), sans munitions de guerre, sans canons en état de tirer, avoit pressé Philippe de faire expédier les ordres pour sa défense. Canalez soutenoit néanmoins que rien ne manquoit & qu'il n'y avoit rien à craindre, lorsqu'on apprit que Gibraltar venoit d'être pris en deux jours. Cette place, réputée imprenable, n'avoit guère coûté aux Anglois que la peine d'y monter par un endroit presque inaccessible. Ceuta paroïssoit menacé du même sort.

Gramont l'attribue au gouvernement.

L'ambassadeur désolé marque à Louis XIV. : "Voilà l'effet de la belle administration de M. de Canalez &

(*) Il dit dans un autre endroit qu'il y avoit 87 soldats.

„ du sieur Orri, qui mériteroient
 „ tous deux, en bonne justice, qu'on
 „ leur fit couper le cou. . . . Dieu
 „ veuille que le peuple ne s'émeuve
 „ pas, & ne s'en prenne à la reine &
 „ à son mauvais gouvernement !” Ce
 n'étoit pas un jugement formé de sang
 froid.

1704.

Ibid.

A cette nouvelle foudroyante, Phi-
 lippe veut assembler une junte ; il de-
 mande l'avis de l'ambassadeur sur les
 personnes qu'il convient d'y appeller.

Philippe &
la reine s'a-
bandonnent
à Louis

XIV.

Gramont indique le cardinal Porto-
 carréro, le comte de Montellano &
 les membres du *despacho* ordinaire.

La reine fait rejeter le cardinal & Ri-
 vas ; mais le lendemain, le roi & la

Id. 11 & 12
août.

reine s'empressent à témoigner au duc
 une ferme résolution de se soumettre
 en tout & par-tout aux volontés de
 Louis XIV., de suivre aveuglément
 ses conseils, de remettre entre ses
 mains le soin de la monarchie, qui ne
 peut être soutenue que par lui ; ils
 consentent au rétablissement de Ri-
 vas, quoique mécontents de sa con-
 duite envers eux. La reine dit en-

Rétablis-
sement de
Rivas.

1704.

suite à cet Espagnol que , connoissant les dispositions du roi de France en sa faveur , elle oublioit le passé , lui rendoit ses bonnes grâces , & vouloit même être sa caution auprès de Philippe.

Orri rappelé d'Espagne.

Cependant Orri étoit rappelé sans que Louis s'expliquât sur les motifs de son rappel : nouveau chagrin pour Philippe & pour sa femme. Tous deux écrivirent que leurs affaires en souffriroient beaucoup ; que tout ce qu'on lui imputoit , étoit pure fausseté ; que ses services méritoient de grandes récompenses ; que son désintéressement lui faisoit refuser celles qu'ils lui offroient. Tous deux conjurèrent Louis de le renvoyer bientôt , comme leur étant nécessaire. Orri amassa trop de richesses , pour mériter la réputation d'un homme désintéressé ; mais il n'en étoit pas moins nécessaire dans les circonstances.

Louis fort affecté des malheurs.

Vivement affligé de la perte de Gibraltar , & encore plus de l'affreux désastre arrivé à Hochstet , où le prince Eugène & Marborough avoient taillé

en pièces l'armée françoise & bava-
roise, le roi de France écrit à son
petit-fils cette lettre, capable de pro-
duire de fortes impressions :

1704.

“ ... Vous me demandez mes con-
„ feils : je vous écris ce que je pense ;
„ mais les meilleurs deviennent inu-
„ tiles , lorsqu'on attend à les deman-
„ der & à les suivre , que le mal soit
„ arrivé : il est souvent plus facile de
„ le prévoir que d'y remédier , & je
„ prévois avec douleur d'étranges
„ embarras , si vous n'établissez un
„ ordre dans l'administration de vos
„ affaires. Vous avez donné jusqu'à
„ présent votre confiance à des gens
„ incapables ou intéressés. Je vous de-
„ mande de vous défaire de Canalez ,
„ je rappelle Orri ; j'y trouve de la
„ résistance & de l'opposition de vo-
„ tre part. Vous voyez la fin de leur
„ travail par le sort de vos armées &
„ celui de vos places. Il semble ce-
„ pendant que l'intérêt de ces parti-
„ culiers vous occupe tout entier ; &
„ dans le tems que vous ne le de-
„ vriez être que de grandes vues.

Il fait des
reproches
paternels à
son petit-
fils.

Louis XIV
à Philippe V.
20 août.

1704.

„ vous les rebaissez aux cabales de la
 „ princesse des Ursins, dont on ne
 „ cesse de me fatiguer. Je suis per-
 „ suadé de votre sincérité ; & si mal-
 „ heureusement vous perdiez cette
 „ vertu qui vous est si naturelle , je
 „ crois que vous aimez assez votre
 „ état pour ne point tromper à son
 „ préjudice. Je crois donc, puisque
 „ vous m'en assurez, que vous vou-
 „ lez affectivement suivre mes avis.
 „ Profitez, je vous prie, de ceux
 „ que je vais vous donner encore
 „ avec la même amitié & la même
 „ tendresse pour vous, dont je ne
 „ me laisserai point de vous faire res-
 „ sentir les effets.”

Il lui pro-
 pose de for-
 mer un con-
 seil.

Ibid.

“ Il est impossible que vous puis-
 „ siez réussir, tant que le désordre
 „ régnera dans vos affaires au point
 „ où il est présentement. Etablissez
 „ un conseil sage & éclairé : le duc
 „ de Gramont vous nommera ceux
 „ que je crois capable de le compo-
 „ ser. Ne différez point à les assem-
 „ bler ; consultez-les sur toutes les
 „ matières de guerre, de finance &

„ de politique : servez-vous de leurs
 „ lumières & de leurs expérience, & 1704.
 „ ne donnez point d'ordres dont ils
 „ ne soient instruits. Quand je ver-
 „ rai cette forme de conseil établie ,
 „ je vous enverrai plus hardiment
 „ les secours dont vous avez besoin.
 „ Avant qu'elle le soit, je n'ai que
 „ trop sujet de regarder comme per-
 „ dues les troupes que je fais passer
 „ en Espagne. Faites voir qu'il y a un
 „ roi & un conseil en Espagne, que
 „ vous y commandez, & que des
 „ particuliers qui ont abusé de votre
 „ confiance, ne sont pas les maîtres
 „ de la monarchie. Je n'ai jamais re-
 „ commandé à V. M. que sa véritable
 „ gloire & l'intérêt de ses états.
 „ Travaillez pour l'un & pour l'autre.
 „ C'est le seul prix que je vous de-
 „ mande de tout ce que je fais &
 „ de toute la tendresse que j'ai pour
 „ vous.”

La proposition faite par Mancéra ,
 de supprimer le *despacho*, paroissoit à
 Louis XIV. comme au duc de Gramont , l'effet d'une cabale pour lui

Raisons
 pour établir
 ce conseil.

1704.
*Le roi au
 duc de Gramont.
 30 juillet.*

Comment
 un roi doit
 employer
 ses ministres.

dérober la connoissance des affaires d'Espagne, & l'influence nécessaire qu'il devoit avoir sur le gouvernement. Il jugea dès-lors qu'il falloit donner à ce conseil une meilleure forme¹, une consistance plus solide. Son ambassadeur eut ordre de représenter à Philippe, qu'en suivant l'avis de Mancéra, au lieu de gouverner par lui-même, il se verroit bientôt dépendant des tribunaux de son royaume, & enfin d'un premier ministre; qu'un roi sage doit choisir des ministres fidèles & intelligens autant qu'il est possible, pour les charger de l'exécution de ses ordres; que ceux qu'il appelle ainsi au gouvernement, loin d'affoiblir l'idée de son autorité, la font paroître bien plus absolue que lorsqu'un premier ministre l'a entre ses mains; que si les affaires étoient portées aux différens conseils, & partagées entre tant de personnes, le secret ne pourroit être gardé, ni les délibérations exécutés avec la diligence nécessaire. A ces raisons, s'en joignoit une plus forte, dans les vues de la cour de

France : c'est qu'il falloit absolument
que l'ambassadeur fût & dirigeât tout. 1704.

Louis vouloit donc que le *despacho*
substât, mais qu'on le rendit plus
nombreux, parce que les membres
ayant chacun leurs amis & leurs parti-
sans, plus de personnes se trouve-
roient intéressées à sa conservation,
& à lui faire attribuer la connoissance
des affaires les plus importantes.

Rendre
le *despacho*
plus nom-
breux.

Après la prise de Gibraltar, crai-
gnant les lenteurs & les obstacles qu'il
avoit tant de fois rencontrés, il écri-
vit à Philippe, comme nous venons
de le voir, en termes qui ne permet-
toient pas d'hésiter sur le parti qu'il
proposoit. Gramont devoit agir en
conséquence. Louis, de peur d'aigrir
la reine d'Espagne, consentoit qu'on
ne parlât point du cardinal Portocar-
réro. L'archevêque de Séville & le
marquis de Mancéra, le comte de
Montellano, le duc de Montalto, le
comte de Montereï & le marquis del-
Fresno étoient ceux qui devoient for-
mer le conseil, avec l'ambassadeur de
France & Rivas. Philippe ne montra

Membres
qu'on y fait
entrer.

Id. 20 août.

Le duc de

1704.
Gramont au
roi.
8 septembre.

Jalousies
& cabales.

Pensions
trop fortes.

Bataille de
Malaga glo-
rieuse pour
la France,
mais funes-
te.

de repugnance que par rapport à del-Fresno, homme impérieux, d'ailleurs fort âgé & infirme. On le retrancha du nombre. Cette nouvelle forme de gouvernement fit éclore de vives jalousies. Médina-Céli, Aguilar, Véraguas & plusieurs autres, dont les murmures éclatoient déjà auparavant, frondèrent tout avec moins de retenue.

En renvoyant Canalez, non-seulement on lui donna une place de conseiller d'état, ce que Louis XIV. approuvoit ; mais on le fit gentilhomme de la chambre avec douze mille ducats de pension. Une pension de deux mille ducats, donnée à d'Aubigni, étoit aussi un sujet de plaintes. De pareilles libéralités, en des tems si désastreux, ne pouvoient plaire en Espagne & déplurent beaucoup en France.

La fameuse bataille navale de Malaga (le 24 août) qui dura douze heures, & où le comte de Toulouse, avec des forces très-inférieures à celles des ennemis, eut sur eux de l'avantage, auroit été l'événement le plus heu-

reux, si ce prince, comme Gramont le crut d'abord & l'écrivit, avoit remporté une victoire décisive. Mais la victoire fut réellement indécise ; & une journée si glorieuse fut funeste, parce que la puissance maritime du roi ne put jamais se relever. C'est ce que l'on étoit bien éloigné de prévoir. On ne douta point que Gibraltar ne fût bientôt enlevé aux Anglois ; on résolut d'en faire le siège, on s'y prépara.

Gramont ayant obtenu la confiance de Philippe, & lui inspirant de la fermeté, sembloit pouvoir en peu de tems finir les plus importantes affaires. Cependant les préjugés espagnols étoient trop tenaces, pour ne pas lui opposer souvent de la résistance. Il trouva le *despacho* même prévenu contre l'établissement des gardes-du-corps. L'ancienne garde des archers, qu'on appelloit la *conchilla*, & qu'on n'avoit pas encore osé abolir, étoit chérie & soutenue, soit parce qu'elle étoit ancienne, soit parce qu'elle ne faisoit point une force militaire. Quelques insolens de cette troupe eurent,

1704.

Les gardes
du-corps,
toujours
vus de mau-
vais oeil.

La *conchilla*,
Ibid.

1704.

à la porte de l'anti-chambre du roi ; une dispute très-vive avec les nouveaux gardes. Louis XIV. écrivit qu'il falloit saisir l'occasion de casser la *conchilla*. Philippe , quoiqu'il eût parlé en maître pour cimenter le nouvel établissement , répondit qu'il seroit trop dangereux de révolter les esprits dans des conjonctures si délicates ; en quoi il n'avoit pas tort.

Jalousie des
Espagnols
pour le
commerce
des Indes.

Un des grands objets de la cour de France , étoit de faire passer aux François le commerce de l'Amérique, dont les Anglois & les Hollandois avoient profité auparavant. L'ambassadeur assura que cette proposition seroit mal reçue , qu'il falloit la renvoyer à d'autres tems. En effet les Espagnols étoient si jaloux à cet égard , que la chambre de Séville fit même des représentations, pour que les galions ne fussent point escortés par des vaisseaux françois : on aimoit mieux les voir sans défense ; car la marine d'Espagne étoit absolument anéantie.

Inquiétude
sur la

Quand le *despacho* eut pris sa forme , Gramont aperçut dans Philippe

plus de qualités royales qu'on ne lui en avoit cru jusqu'alors. Il en parle avec éloge dans plusieurs dépêches ; il loue dans une le *cœur excellent* de la reine. Mais quelques grands cherchoient à lui enlever la confiance de cette princesse. Sensible, fière, aigrie par les mortifications qu'on lui avoit fait essuyer , elle pouvoit causer de grands embarras si elle prenoit un travers. Louis XIV. le craignit, persuadé que la princesse des Ursins entretenoit auprès d'elle des intrigues dangereuses : c'est le sujet d'une lettre extrêmement forte qu'il écrivit à la reine , & où l'on verra de quel œil il envisageoit les objets.

1704.
conduite de
la reine.

Id. 13 sept.

*Lettre de Louis XIV. à la reine
d'Espagne.*

“ Les suites que je prévois deviennent trop sérieuses , pour ne pas
„ m'expliquer avec V. M. avec la fin- Louis XIV
„ cérité qui m'est naturelle , & avec lui écrit
„ la liberté d'un grand-père qui par- avec force
„ le à sa petite-fille. Je vous donnai & amitié.
Lettre du 20
septembre.

1704.

Il blâme
la princesse
des Ursins.

Raisons
pour ne pas

„ la princesse des Ursins par l'estime
 „ que j'avois pour elle , qui me fit
 „ croire qu'elle seroit capable de for-
 „ mier l'esprit d'une jeune princesse ,
 „ & de lui inspirer tous les senti-
 „ mens propres à remplir un aussi
 „ grand personnage que le vôtre. Je
 „ jetai les yeux par la suite sur un
 „ ambassadeur qui avoit toujours pa-
 „ ru de ses amis , afin qu'ils concer-
 „ tassent avec plus de facilité sur tous
 „ les moyens de nous servir. Vous
 „ savez combien j'ai désiré que vous
 „ donnassiez votre confiance à la
 „ princesse des Ursins, & que je n'ou-
 „ bliai rien pour vous y porter. Ce-
 „ pendant oubliant nos intérêts com-
 „ muns , elle s'est livrée tout-entière
 „ à une inimitié que j'ignorois , & n'a
 „ songé qu'à contredire ceux qui ont
 „ été chargés de nos affaires. Si elle
 „ avoit eu un fidèle attachement pour
 „ vous , elle auroit sacrifié tous ses
 „ ressentimens , bien ou mal fondés ,
 „ contre le cardinal d'Estrées, au lieu
 „ de vous y faire entrer. Les gens
 „ comme nous doivent s'élever au-

„ dessus des démêlés particuliers ,
 „ & se conduire par rapport à leurs
 „ propres intérêts & à ceux de leurs
 „ sujets, qui sont toujours les mêmes.
 „ Il falloit donc rappeler mon am-
 „ bassadeur , vous abandonner à la
 „ princesse des Ursins , & la laisser
 „ seule gouverner vos royaumes , ou
 „ la rappeler elle-même. C'est ce
 „ que j'ai cru devoir faire , dans l'es-
 „ pérance que vous déféreriez à mes
 „ sentimens , & que la princesse des
 „ Ursins s'éloignant , vous perdriez
 „ une partie des impressions qu'elle
 „ vous a données. Il n'est pas vrai
 „ qu'on l'ait jamais soupçonnée d'au-
 „ cune intelligence avec nos ennemis
 „ communs. Elle veut par ces suppo-
 „ sitions se faire un mérite auprès de
 „ vous. On l'accuse d'avoir voulu
 „ gouverner l'Espagne, & de ne vous
 „ avoir pas inspiré tous les sentimens
 „ qu'il semble que devez avoir pour
 „ moi ; d'avoir eu des amis & des en-
 „ nemis dans une place où elle ne de-
 „ voit avoir d'intérêts que les vôtres.
 „ On l'accuse de continuer dans l'ab-

1704.
 prendre son
 parti.

Accusation
 contre elle.

1704.

On croit
qu'elle don-
ne de mau-
vais conseils
à la reine.

„ sence même , avec plus d'aigreur
„ & moins de ménagemens , ce qu'el-
„ le faisoit auprès de vous.”

“ Je juge des conseils qu'elle vous
„ donne par l'événement. Vous vous
„ êtes souvent opposée à ce que j'ai
„ proposé ; vous n'avez pris nulle
„ confiance dans mes ambassadeurs ;
„ vous aimez & vous haïssez ce que
„ la princesse des Ursins vous inspire ;
„ vous voulez à quinze ans gouver-
„ ner une grande monarchie , peu
„ affermie , sans conseil. Pouvez-
„ vous en prendre de meilleurs & de
„ plus désintéressés que les miens ?
„ Et si la princesse des Ursins agissoit
„ droitement , pourroit-elle vous en
„ donner d'autres ? Si elle se condui-
„ soit ainsi , vous verriez si j'ai des
„ ressentiments contre elle , si je suis
„ capable de me laisser prévenir , &
„ si j'agis par d'autres vues que cel-
„ les de nos avantages qui ne peu-
„ vent être différens.”

Confiance
due à Louis
pour le bien
des affaires.

“ Je sais que votre esprit est fort
„ au-dessus de votre âge : je suis ra-
„ vi que vous entriez dans les affai-

„ res :

1704.

„ res : j'approuve que le roi votre
 „ mari vous confie tout ; mais vous
 „ aurez encore long-tems besoin l'un
 „ & l'autre d'être aidés, puisque vous
 „ ne pouvez avoir ce que l'expé-rien-
 „ ce seule peut donner. Je ne sau-
 „ rois vous servir autant que je le
 „ voudrois , si nous n'agissons de
 „ concert , si vous ne vous confiez à
 „ mes ambassadeurs, qui n'ont nul
 „ intérêt en Espagne. Quand vous
 „ aurez des raisons ou des inclina-
 „ tions particulières , marquez - le
 „ moi directement. Je m'y rendrai
 „ certainement, si elles ne sont point
 „ dangereuses : car je ne desire rien
 „ tant que de vous faire plaisir, &
 „ de vous marquer ma tendresse dans
 „ les plus petites choses , comme je
 „ crois le faire dans les grandes. ”

Louis pouvoit bien se tromper , en
 supposant que la reine n'avoit agi que
 par les inspirations de la princesse.
 Après ce que les derniers ambassa-
 deurs avoient fait contre elle-même,
 comment, du caractère dont elle étoit,
 leur auroit-elle donné sa confiance?

Il se trom-
 poit en
 quelques
 points à son
 sujet.

1704.
Lettre du 7 août.

Il se trompoit aussi en soupçonnant qu'en lui faisoit ses lettres : il avoit écrit au duc de Gramont de tâcher d'en découvrir l'auteur. Gramont ne doutoit point qu'elle seule ne les composât, ayant plus d'esprit que tous ceux qui l'approchoient ; & le P. Daubenton, à portée de le savoir, pensoit comme l'ambassadeur. En un mot, puisqu'on connoissoit les talens & le caractère de la reine, sa force d'ame, son ascendant invincible sur le roi, on avoit pris à son égard un mauvais plan qu'il fallut bientôt abandonner.

On commence à sentir que madame des Ursins est nécessaire.

On la ménage.
M. de Torci

On jugeoit déjà, & c'étoit le sentiment du duc de Gramont, que les conseils de la princesse des Ursins seroient nécessaires, pour ramener la reine au point que désiroit la cour de France. Aussi commençait-on à témoigner des égards à la princesse, qui devoit attendre à Toulouse que la saison & sa santé lui permissent de passer à Rome. Louis XIV. promit de s'intéresser auprès du pape en faveur de son frère, l'abbé de la Trémoille, afin de

lui procurer un chapeau de cardinal. On eut grand soin de lui faire savoir que le moyen de regagner pour elle-même la bienveillance du roi , étoit d'inspirer à la reine d'Espagne , par ses lettres, une confiance entière pour l'ambassadeur. Elle ne manqua pas d'écrire en conséquence. Gramont s'aperçut que la reine recevoit mieux ses conseils. Plus il en avoit de satisfaction , plus elle se procuroit de moyens de satisfaire la princesse des Ursins.

Dès qu'elle put espérer d'y réussir , elle écrivit à Louis XIV. une lettre pressante , pour lui obtenir la permission d'aller à Versailles. “ Je me flatte , dit-elle , que vous lui rendrez toute la justice qu'elle mérite , en connaissant son innocence & la noirceur de ses ennemis. Car , permettez-moi de vous dire que les uns ni les autres n'ont point eu le traitement que chacun méritoit. Mais vous êtes si juste , que je n'ai jamais douté que, quand vous seriez éclairci de la vérité , vous rendriez justice aux innocens & châtieriez les

1704.
au duc de
Gramont.
15 Septembr.

La reine
demande
qu'elle puisse
aller se
justifier.

Lettre du 2
novembre.

1704

„ coupables. Non - seulement elle
 „ vous informera de tout sans pas-
 „ sion ; mais aussi elle pourra , si vous
 „ le voulez , vous dire beaucoup de
 „ choses que vous ne ferez pas fâché
 „ de savoir.”

Louis XIV.
 y consent.

Ce ton ferme & décidé que la rei-
 ne avoit toujours soutenu , ne déplut
 point au monarque ; & malgré la ré-
 solution contraire dont il sembloit ne
 vouloir jamais s'écarter , il accorda
 gracieusement la demande. Il répon-

Louis XIV à
 la reine d'Es-
 pagne.

16 novemb.

dit : “ Aussi-tôt que j'ai reçu par la
 „ duchesse de Bourgogne la lettre que
 „ vous m'avez écrite , je n'ai pas hé-
 „ sité à permettre à la princesse des
 „ Ursins de se rendre auprès de moi,
 „ Je lui écris d'y venir , & je suis
 „ bien aise que tout le monde con-
 „ noisse la considération particulière
 „ que j'aurai toujours pour les de-
 „ mandes de V. M.” Le triomphe de
 la jeune reine devoit s'étendre plus
 loin.

L'ambassa-
 deur varie
 sur le com-

Elle avoit une telle influence que
 Gramont , dont Louis XIV. & Torci
 étoient fort contens , & qui méritoit

réellement des éloges par son zèle ,
 n'espéroit de se tirer que par elle
 des difficultés infinies de l'ambassade.
 Avant la formation du *despacho* , il
 peignoit le comte de Montellano, pré-
 sident de Castille , comme un des *plus*
dignes sujets qu'il y eût , *ennemi des ca-*
bales , ayant tout l'esprit qu'on peut
 avoir , ayant de plus l'estime & la
 confiance entière de la reine ; enfin il
 pensoit alors qu'on ne pouvoit faire
 un meilleur choix pour le conseil.
 Deux mois après , Montellano , *qui*
passoit pour un saint , ne lui paroît
 qu'un homme dévoré d'ambition , un
 cabaleur , appliqué à le perdre dans
 l'esprit de la reine : il a si bien fait par
 ses manœuvres secrètes , que l'arche-
 vêque de Séville , la meilleure tête du
 conseil , & le seul véritablement atta-
 ché au roi de France , se retire dans
 son diocèse faute de permission du pa-
 pe , qui l'autorise à demeurer plus
 long-tems à la cour. Comme la prin-
 cesse des Ursins l'avoit recommandé ,
 l'ambassadeur ne voit qu'elle en état ,

1704.
 te de Mon-
 tellano.

Le duc de
 Gramont au
 roi.
 9 août.

Id. 14 octob.

1704.

de changer l'esprit de la reine à cet égard.

Il se flatte de surmonter les difficultés par le moyen de la reine.

Sans que la princesse voulût écrire contre aucun Espagnol en particulier, la reine, sentant la nécessité de plaire à Louis XIV. changea d'elle-même, ou parut changer de sentimens. Montellano l'importunoit pour avoir la grandesse; elle lui répondit qu'il falloit s'adresser au roi. Bientôt elle se montra résolue de donner toute sa confiance à Gramont. Il n'en douta point; il crut avoir coupé la tête de *Phyde*; il annonça que les cabales alloient finir; il compta sur les protestations que fit Montellano de vouloir se régler sur ses conseils, & tenir de la France les graces qu'il espéroit; il écrivit alors en sa faveur, parce qu'on pouvoit profiter de ses services.

Trop de précipitation dans les jugemens.

Étonné lui-même de ces variations dans ses propres jugemens, il observe qu'il étoit nécessaire *de se gouverner selon les occurrences, & de changer de conduite à mesure que les autres en changent.* Maxime vraie dans la politique, pourvu qu'on ne se laisse

* Lettre du 2 décembre.

point éblouir par des apparences trompeuses ; & c'est à quoi les manèges de cour exposent le plus habile homme. D'ailleurs , varie-t-on si fort dans ses jugemens , quand on ne les précipite pas ? La précipitation égareoit presque tous les ministres.

1704.

Quoique la retraite forcée de l'archevêque de Séville pût avoir des suites fâcheuses , le roi de France s'explique sur ce point avec une délicatesse de conscience très-remarquable. " Je

Sentiment
de Louis
XIV sur la
résidence
des évêques.

Le roi au
duc de Gramont.

21 novembre.

" ne vois pas le moyen d'y remédier,
" ne croyant pas que le pape ait le
" pouvoir de dispenser un évêque de
" résider dans son diocèse. J'aurois
" peine par conséquent de conseiller
" au roi , mon petit-fils , de presser
" sa sainteté de lui accorder la permission. Il semble que le besoin de
" l'état seroit une forte raison pour
" autoriser son séjour auprès du roi
" son maître ; mais je ne puis décider
" sur une pareille matière. " Ce qui
étonnera le plus en France , suppose le besoin de l'état , c'est que les Espa-

1704.

On cher-
che des
fonds pour
la guerre.

Gardes-du-
corps main-
tenus.

gnols crussent ne pouvoir se passer de cette dispense du pape.

Au milieu des agitations de la cour, il falloit penser continuellement à la guerre. On s'épuisoit en *consultes* stériles pour avoir des fonds. Le *despa-cho* proposa encore de supprimer les gardes-du-corps, cet épouvantail des Espagnols; insistant sur les dépenses qu'entraînoit un pareil établissement. Gramont tint ferme; & l'on chercha des expédiens, qu'il auroit toujours fallu chercher après avoir supprimé un corps, trop dispendieux sans doute, mais jugé nécessaire par la cour de France.

Maures
auxiliaires
des enne-
mis : c'eût
été un avan-
tage pour
l'Espagne.

Lettre du 8
décembre.

Les ennemis avoient traité, disoit-on, avec le roi de Maroc pour un secours de cavalerie. „ Le plus grand
„ bonheur qui pût arriver, selon l'am-
„ bassadeur, seroit qu'il vint des
„ Maures au secours des Portugais :
„ les prêtres & les moines, qui refu-
„ soient tout, deviendroient prodi-
„ gues alors, pour éviter le pillage
„ de leurs églises; à l'instant on au-
„ roit plus de soixante mille hommes

„ sur pied.” C'étoit déjà quelque chose que la haine des peuples contre les hérétiques : elle mit plus d'un obstacle aux progrès des alliés de l'archiduc. L'Angleterre & la Hollande auroient eu sans cela trop de supériorité.

1704.

Philippe n'étoit pas content de Berwick, ou plutôt il témoigna ne le pas être, & il demanda un autre général à Louis XIV. On lui envoya le maréchal de Tessé, pour qui il avoit montré du penchant. La jalousie du commandement, entre Berwick & Sterckx, avoit préjudicié au service. Afin d'écarter un pareil inconvénient, Louis demandoit que le nouveau général fût d'abord créé grand d'Espagne. Mais, dit Philippe au duc de Gramont, (*) ne feroit-il pas plus sage, avant de faire une grace de cette nature, d'attendre la fin de la campagne, pour voir comment il m'auroit servi, que de la lui faire à son arri-

Tessé remplace Berwick.

Grandesse demandée trop tôt pour lui.

(*) Le duc rapporte ce fait dans une note sur sa lettre du 5 octobre.

1704.

vée ? L'ambassadeur trouva la question fort raisonnable ; il répondit néanmoins qu'il falloit souscrire sans balancer aux volontés de Louis XIV. ; & ce ne fut pas sans peine qu'il le persuada.

Cause du
rappel de
Berwick.

Philippe V à
Louis XIV.
5 févr. 1706.

Jé ne dois pas dissimuler que Gramont fut le véritable auteur du rappel de Berwick. Philippe V. l'avoua depuis à son grand-père, en lui redemandant ce général, dont il assura qu'il étoit alors très-content ainsi que les Espagnols. Il avoit cédé aux instances de l'ambassadeur. Celui-ci desiroit le maréchal de Boufflers, & vit bientôt de mauvais œil le maréchal de Tessé.

Siège de Gi-
braltar par
les Espa-
gnols.

On étoit tranquille du côté du Portugal, où les ennemis avoient échoué dans leurs entreprises. Le marquis de Villadarias forma le siège de Gibraltar au commencement d'octobre. On se flatta d'un prompt succès. Malheureusement une escadre angloise jeta du secours dans la place. Après deux mois de tranchée ouverte, on se trouvoit encore peu avancé ; & tandis que les espérances s'affoiblissoient de jour en

jour , les affaires alloient aussi plus mal à Madrid.

1704.

Ce marquis de Rivas , que Gramont avoit jugé si nécessaire , & que Louis XIV. avoit fait rétablir dans toutes ses fonctions , contre le gré du roi & de la reine d'Espagne , comme si le salut de la monarchie en avoit absolument dépendu , fut à son tour l'objet des plaintes les plus graves de l'ambassadeur. Il l'accuse de fausseté , de mauvaises intentions , de ne travailler qu'à se maintenir dans son poste , *se soucier de risquer le service & la couronne de son maître.* Il assure qu'on ne peut trop tôt mettre à sa place un autre ministre ; il propose , conformément aux vues de Philippe , le marquis de Méjorada ; il s'excuse enfin d'un tel changement d'opinion , sur des apparences qu'il a cru certaines : & il compare les gens du pays aux vents , qui changent d'un jour à l'autre : comparaison bien démentie par le caractère espagnol.

Rivas déjà suspect à Gramont , qui le jugeoit si nécessaire.

Le duc de Gramont au roi.
21 septembre.

Quoi qu'il en soit , tant de variations dans le gouvernement produi-

Cette légèreté de ju-

1704.
gement
étoit fu-
neſte.

L'ambaf-
ſadeur affu-
re que Phi-
lippe veut
gouverner
ſans la rei-
ne.

*Lettre du 15
décembre.*

Démarche
trop hafar-
dée.

ſent toujours des effets pernicioeux. Le duc de Gramont y réſéchiſſoit trop peu. Avec beaucoup d'eſprit, il laiſſe appercevoir une légéreté de jugement dont on doit craindre les ſuites. En voici un autre exemple très-remarquable.

Il écrit de ſa main à Louis XIV. que Philippe, n'approuvant point la conduite de la reine, rougit de s'être laiſſé mener par un enfant de quinze ans; qu'il veut enfin régner par lui-même, & ſuivre exactement ce que ſon grand-père trouvera bon de lui preſcrire par des lettres ſecrètes. L'ambaffadeur exhorte ce monarque à communiquer ſes lumières au jeune prince, pour détruire toutes les cabales. Depuis ſa réconciliation avec Montellano, il s'étoit plaint que la reine ſe livrât aux conſeils de Véraguas; il en étoit bleſſé; il eſpéroit gouverner le roi ſans elle; en lui inſpirant cette réſolution, il le croyoit capable de la ſoutenir; & certainement il ne conſidéra point aſſez les riſques d'une démarche ſi hardie, qui pouvoit exiter tant de trou-

bles dans le palais. On en jugea beaucoup mieux à la cour de France.

1704.

Louis XIV. le marquis de Torci & madame de Maintenon, eurent seuls connoissance de sa lettre. Le ministre écrivit de sa propre main la dépêche en réponse, afin que le secret ne pût être pénétré. Cette dépêche est un chef-d'œuvre de prudence.

Secret sur
cette affaire.

On y marque combien il est à craindre que Philippe, dont la sincérité est d'ailleurs connue, ne change de résolution, & ne révèle un jour à la reine la confidence qu'il vient de faire à l'ambassadeur, " Vous connoissez sa
,, foiblesse, dit le roi; s'il changeoit
,, de sentiment, il ne seroit pas im-
,, possible qu'il dit à la reine que vous
,, n'avez rien oublié pour l'engager
,, à décider en maître, & à régner in-
,, dépendamment d'elle; que vous
,, l'avez fait par mes ordres; & que
,, je regarde comme une honte pour
,, lui, comme un opprobre pour son
,, règne, qu'elle se mêle des affaires
,, du gouvernement. Elle regarderoit
,, comme l'injure la plus sanglante

Louis XIV
en prévoit
les suites fâ-
cheuses.

Le roi au
duc de Gra-
mont.
6 janv.

1704.

„ celle que vous lui auriez voulu fai-
 „ re en diminuant son pouvoir, dont
 „ elle n'est peut-être pas moins tou-
 „ chée que de l'amitié du roi son
 „ mari. ”

Philippe
 agissoit tou-
 jours en fa-
 veur de ma-
 dame des
 Ursins.

Ibid.

“ Vous avez peut-être ignoré que
 „ dans le tems qu'il paroît désapprou-
 „ ver la conduite de la reine, il lui
 „ donne une nouvelle marque de sa
 „ déférence entière à ses volontés ;
 „ qu'il écrit à mon fils pour le prier
 „ d'insister auprès de moi sur le re-
 „ tour de la princesse des Ursins à
 „ Madrid ; qu'il le représente comme
 „ absolument nécessaire pour le bien
 „ des affaires. Ces contradictions ne
 „ font que trop voir qu'il ne feroit
 „ pas sûr de se laisser conduire par les
 „ premières apparences d'une ferme-
 „ té, dont on n'a pas encore vu d'ef-
 „ fet. La reine sera toujours maîtresse
 „ de son esprit. Il faut plutôt songer
 „ à se servir du pouvoir qu'elle con-
 „ servera, que de tâcher inutilement
 „ de le détruire. ”

Louis ne
 veut point

“ Il ne convient pas que le roi d'Es-
 „ pagne soit informé de ce que je pen-

„ se sur son sujet. Bien loin d'en pro-
 „ fiter, la connoissance qu'il en au-
 „ roit contribueroit encore à le dé-
 „ courager ; & les reproches trop fré-
 „ quens d'une timidité qu'on ne peut
 „ vaincre, abattent le cœur au lieu de
 „ l'élever. Vous lui direz donc que
 „ j'ai appris avec plaisir la disposition
 „ où il étoit, de se conformer en tou-
 „ tes choses à mes conseils; vous l'as-
 „ surerez de ma part que je lui don-
 „ nerai toujours ceux que je croirai
 „ les plus convenables à sa gloire &
 „ au bien de ses affaires; que je suis
 „ persuadé qu'il les recevra & qu'il les
 „ suivra, comme venant d'un père
 „ qui l'aime tendrement, & plus tou-
 „ ché de ses intérêts que je ne le suis
 „ des miens propres. ”

„ Vous ajouterez que je suis très-
 „ aise de voir la continuation de son
 „ amitié pour la reine; que je ne dou-
 „ te pas qu'elle ne soit à son égard
 „ dans les mêmes dispositions que
 „ lui ; que si elle étoit capable de s'en
 „ éloigner ; je compte qu'il aura assez
 „ de force pour faire céder la tendres-

1704-
 qu'on le dé-
 courage.

Ibid.

Sentimens
 qu'il lui inf-
 pire pour
 la reine.

Ibid.

1704

Conduite
que doit te-
nir l'ambas-
sadeur.

Il s'étoit en-
gagé dans
un faux sys-
tème.

„ se qu'il a pour elle aux intérêts sc-
„ lides de sa couronne ; mais que j'es-
„ père que l'un & l'autre n'auront ja-
„ mais sur ce sujet des sentimens op-
„ posés. ”

“ Au reste , il est à propos de con-
„ tinuer , comme vous avez com-
„ mencé , à gagner , s'il est possible ,
„ la confiance de la reine , & de ne
„ pas lui laisser lieu de croire que vous
„ songiez à l'éloigner du gouverne-
„ ment. Il y a trop peu de fondement
„ à faire sur la fermeté du roi d'Espa-
„ gne , pour se livrer entièrement à
„ lui. ”

Ainsi le duc de Gramont se rappro-
choit du mauvais système, qui avoit si
mal réussi au cardinal d'Estrées. Quelle
que fût son adresse , pouvoit-il échap-
per à la pénétration de la reine ? Et
s'il perdoit sa confiance , le succès de
l'ambassade n'étoit-il pas en quelque
forte perdu ? Gouverner malgré elle
Philippe & l'Espagne , les soumettre
aux volontés du roi de France : c'étoit
la chimère des François , c'étoit l'é-
cueil où ils devoient échouer.

Louis XIV. avoit bien prévu que la reine demanderoit le retour de la princesse des Ursins, & engageroit le roi à faire la même demande. Il s'étoit expliqué de façon à leur en ôter l'envie. Il avoit écrit à la reine : *la peine que j'aurois à vous refuser, m'oblige à prendre des précautions pour la prévenir.* Cependant on sollicita bientôt ce retour. Torci persuadé d'abord qu'il ne conviendrait ni à la gloire ni aux intérêts de Louis, y opposa toutes les raisons que lui suggéroit son zèle. Voyant néanmoins beaucoup de batteries dressées, il consulta l'ambassadeur. “ Si je me suis trompé, dit-il, je serai ravi d'être défabusé, & de pouvoir parler d'une manière différente : car je vous jure que je n'ai aucune rancune contre madame des Ursins, & que je serois très-aise de pouvoir lui faire plaisir ; mais il n'est pas juste que ce soit aux dépens de la gloire & du service du roi. ” Ce ministre rapportoit tout au bien de l'état. On le trompa quelquefois, & il fit des fautes ; malheur

1704

La princesse
des Ursins
redemandée.Torci con-
sulte Gramont avec
franchise.M. de Torci
au duc de
Gramont.
27 décemb.

1704.

inévitable dans sa place & dans les circonstances : il mérita néanmoins toujours la réputation d'un sage politique & d'un excellent citoyen.

1705.

Gramont
opposé à son
retour.

Gramont venoit d'apprendre que le maréchal de Tessé avoit donné à la reine des espérances positives du retour de la princesse, & que la chose paroïssoit presque décidée. C'étoit encore une mortification pour son amour-propre. Il répondit que la princesse pourroit être fort utile, si elle ne faisoit qu'un avec l'ambassadeur, mais qu'il seroit téméraire de l'espérer ; que son retour mettroit au désespoir les trois quarts des Espagnols ; que le roi d'Espagne le craignoit extrêmement, quoiqu'il témoignât le contraire à la reine ; que la nation regardoit le

*Le duc de
Gramont à
M. de Torci.
10 janvier*

grand-père comme un dieu qui ne peut errer, & ne souhaitoit rien tant que d'être gouvernée par ses conseils. Il rapporte *mot pour mot*, un discours que Montellano avoit adressé à la reine en présence du roi, & qui semble confirmer tout ce qu'il avance. " Je fais, „ avoit dit ce seigneur, que je me

Discours
hardi de
Montellano
à la reine.

„ perds peut-être & que je hasarde
 „ tout , madame , en osant vous par-
 „ ler comme je vais faire. Mais ce
 „ que je dois au roi , à l'état & à V.
 „ M. , m'oblige de rompre le silence.
 „ Vous avez perdu l'amitié de toute
 „ l'Espagne par la conduite que vous
 „ tenez. Tout le palais est scandalisé
 „ de ce que vous faites , & Madrid
 „ est à la veille de se révolter contre
 „ vous. Ainsi, madame , il n'y a point
 „ de tems à perdre , il faut que vous
 „ changiez de conduite. ” Qui vous
 a dit cela ? repartit la reine — *Tout le
 monde , & il n'y a pas deux voix là-des-
 sus ; songez à vous.*

1705.

Montellano , devenu duc & grand
 d'Espagne , en étoit bien plus libre &
 plus décidé. Le despotisme de la reine
 (on se servoit de ce terme) & sa con-
 fiance pour Véraguas , donnoient lieu
 à des remontrances si hardies. Je dou-
 te néanmoins que le président de Cas-
 tille ait eu l'audace de s'exprimer en
 ces termes. L'ambassadeur paroît exa-
 gérer. Tout homme ardent , dont l'i-
 magination s'échauffe dans les affai-

Doute sur
 la vérité de
 ce fait.

1705.

Ressources
d'argent &
de troupes.

res, se grossit les objets à lui-même, & ses récits inspirent toujours quelque défiance.

Il ajoutoit dans sa lettre, qu'on venoit de conclure une affaire de quatorze millions ; qu'il y auroit des fonds fixés pour la guerre ; qu'on auroit la plus belle cavalerie, & qu'on s'occupoit fort des moyens de relever l'infanterie ; qu'il espéroit venir à bout du commerce des Indes ; qu'après cela il s'estimeroit heureux de se retirer, si le roi jugeoit qu'un autre fit mieux à sa place. L'affaire de quatorze millions étoit un *donativo* général, espèce de capitation qui avoit passé aux conseils d'état & de Castille : ce que nul homme depuis Charles-Quint, dit Gramont ; n'avoit eu la hardiesse de proposer. L'essentiel étoit de recueillir cet argent. Une preuve qu'on ne le fit point, c'est que l'argent manqua plus que jamais.

La princesse
des Ursins
paroit ne
point desirer son re-
tour.

Contre l'attente de Torci, avant qu'on reçut réponse de l'ambassadeur, Louis XIV. résolut de renvoyer la princesse des Ursins à Madrid, dans

la vue de satisfaire également le roi & la reine. Il le déclara lui-même à la princesse. Loin de paroître le desirer, elle alléguoit plusieurs raisons pour être dispensée de ce voyage ; elle dit que sa santé ne lui permettoit pas d'exercer les fonctions de *camarera - mayor* ; qu'elle souhaitoit de demeurer sans charge, s'il vouloit absolument la faire partir ; qu'elle se soumettoit entièrement à sa volonté, mais qu'il lui étoit impossible de se mettre en route pendant les rigueurs de l'hiver. Selon l'ambassadeur, elle mouroit d'envie de revenir jouer son rôle pestiféré en Espagne, & tout le manège étoit concerté avec la reine.

1705.
Le roi au
duc de Gramont.
15 janvier.

La reine fut transportée de joie, lorsque Gramont lui annonça cette nouvelle ; Philippe au contraire, que la présence de l'ambassadeur embarrassoit, ne put déguiser sa peine & sa surprise. Cependant peu de jours après, il offrit la toison d'or au duc, par un billet de sa main, comme une marque de sa reconnoissance & de celle de la reine, pour l'agréable nou-

Comment
le roi & la
reine reçoivent la nouvelle.

1705.

Philippe V à
Louis XIV.
3 février.

L'ambassa-
deur suivoit
une fausse
politique.

velle qu'il leur avoit apportée , ainsi que pour les services qu'il ne cessoit de leur rendre. Mais il ne laissa pas d'écrire encore en secret à Louis XIV. contre le retour de la princesse. " Je suis , dit-il , que les Espagnols ne l'ont guère regrettée , & souhaitent aussi peu de la revoir : ainsi quand je vous l'ai demandée , ce n'a pas été pour ma propre satisfaction , mais seulement pour ne me pas brouiller avec la reine. "

Quelque louables que pussent être les intentions de l'ambassadeur , il s'égaroit évidemment par une fausse & dangereuse politique. Ces lettres détournées qu'il faisoit écrire à Philippe , en contradiction avec d'autres lettres , ces résolutions qu'il lui inspiroit , contraires à celles que la reine lui faisoit suivre ; ce double personnage peu digne d'un prince , impossible à soutenir long-tems , & propre à exciter des querelles si le masque venoit à tomber ; tout cela étoit pire que les maux dont on cherchoit le remède. Louis XIV. le sentit ; & la leçon qu'il fit la-

dessus au jeune monarque prouve la noblesse de ses sentimens :

1705.

“ Les marques de la confiance que
 „ vous prenez en moi me font tou-
 „ jours un sensible plaisir. J’userai
 „ aussi de cette même confiance pour
 „ vous avertir, comme un fils que
 „ j’aime tendrement, qu’étant mai-
 „ tre & roi, il convient moins au
 „ rang où vous êtes qu’à quelque état
 „ que ce soit, de chercher des dé-
 „ tours pour expliquer vos véritables
 „ sentimens. La crainte de quelque
 „ embarras domestique est une raison
 „ trop foible, pour vous obliger à
 „ déguiser la vérité que V. M. a tou-
 „ jours aimée. Il vaut mieux essuyer
 „ quelque contradiction & parler en
 „ maître, que de vous contraindre à
 „ écrire de deux manières entière-
 „ ment opposées. Vous en voyez les
 „ inconvéniens. J’avois cru vous fai-
 „ re plaisir, en accordant le retour
 „ de la princesse des Ursins à vos in-
 „ stances réitérées. Je ne renverrai
 „ point Orri : cependant vous me l’a-
 „ viez demandé, & je croyois que

Sages con-
 seils à son
 petit-fils.

Louis XIV à
 Philippe V.
 1^{er} février.

1705.

Gramont se
flatte d'un
succès chi-
mérique.

*Le duc de
Gramont au
roi.*

5 février.

„ vous le souhaitiez , avant que d'a-
voir reçu votre dernière lettre. ”

D'un autre côté , l'ambassadeur s'app'laudissoit d'avoir engagé Philippe dans ce commerce secret avec Louis. Le P. Daubenton en étoit ravi d'admiration , disant que c'étoit l'ouvrage de Dieu seul , qui avoit voulu tirer ce prince de l'abîme où son aveuglement l'avoit plongé. Tous deux trouvoient en lui un autre homme , capable du dernier secret pour tout ce qui regardoit le roi de France , & fortement résolu de ne suivre que ses préceptes. Il falloit , selon le duc , profiter de ces heureuses dispositions ; il falloit affranchir Philippe de l'esclavage de la reine , dont le gouvernement devenoit odieux aux Espagnols ; il falloit un ministre *fort* & une parfaite union : car , ajoute-t-il , tant que vous aurez dans cette cour un général qui voudra être l'homme de confiance de la reine , & qui le sera en effet , vous aurez ici des cabales continuelles qui vous culbuteront tout , & dont vous ne sortirez jamais. (Ce trait tombe sur le maréchal

Il inculpe
Telle.

réchal de Tessé: c'étoit une fatalité que la discorde suivit les François en Espagne.) Gramont insiste sur les in-
 1705.
 vénians que produira le retour de la
 princesse des Ursins, & souhaite qu'on
 ait égard aux sentimens de Philippe
 sur cet objet.

Mais Louis XIV. pouvoit-il chan- Louis XIV
 ger encore de résolution ? pouvoit-il décidé sur
 ne pas voir combien ces variations la princesse
 éclatantes, perpétuelles , avilissoient des Ursins.
 un gouvernement ? il fut fâché d'a- Le roi au
 voir pris si-tôt son parti, sans connoître duc de Gramont.
 tre les véritables sentimens du roi d'Es- 15 février.
 pagne , supposant toujours la vérité
 des lettres secrètes ; mais il jugea
 qu'on ne devoit plus penser qu'à tirer
 avantage du retour de la princesse des
 Ursins ; il espéra qu'instruite par lui-
 même , elle se conduiroit sagement ;
 enfin il crut ses conseils d'autant plus
 nécessaires à Madrid , qu'on assuroit
 que la reine avoit perdu la confiance
 & l'amitié des Espagnols : *Il n'est pas*
étonnant qu'à son âge elle fasse des fau-
tes , étant sans conseil. Cette raison le
 décida.

1705.
Il sent l'im-
possibilité
de diriger
en tout le
roi d'Espa-
gne.

Ibid.

D'ailleurs il sentoît l'impossibilité de diriger son petit-fils en toutes choses. " Quand je connoitrois parfaitement l'Espagne, dit-il, quand je serois instruit des détails du gouvernement de cette monarchie, autant que de ceux de mon royaume; que les Espagnols me seroient aussi connus que mes propres sujets, je ne pourois encore assurer qu'il falût suivre mes avis de point en point en toute occasion. Il y en auroit plusieurs où les affaires auroient entièrement changé de face, lorsque mes lettres arriveroient; & la même décision qui auroit été bonne quelques jours auparavant, nuirait peut-être aux affaires si elle étoit suivie lorsqu'on la recevrait à Madrid. " Ainsi il se réservoit uniquement de conseiller son petit-fils sur les affaires générales, où le tems permettoit de délibérer. Quand à sa conduite personnelle, Philippe devoit tirer de l'expérience acquise pendant quatre ans, les lumières nécessaires pour la régler.

Voilà ce que le bon-sens dictoit à Louis XIV., après tant de tentatives infructueuses. On s'étoit mépris en imaginant un autre système. A moins qu'un ambassadeur de France ne fût premier ministre d'Espagne, comment se pouvoit-il que l'Espagne fût gouvernée par la cour de France ? Auroit-elle même pu l'être dans cette supposition ?

Gramont qui s'étoit trop avancé, & dont les espérances s'évanouissoient du moment que la retour de la prin-

1705.
Tout autre système étoit impraticable.
Chagrin du luc de Gramont.

cesse des Ursins étoit résolu, prévint que son ambassade ne seroit plus qu'une source de chagrins insupportables. Il se plaignit vivement au ministre, comme à son *ami intime*, de cette résolution précipitée qu'on avoit fait prendre au roi. " A la forme du gouvernement qui se projette ici, dit-il, & qui va s'effectuer, il y faut des hommes comme il y en a quatre mille en France, qui ne se soucient que d'eux, & point du tout le duc de Gramont, qui n'a jamais aimé que le roi & son service. Après cela

Le duc de Gramont à M. de Torci. 10 février.

Sa soumission au roi.

1705.

„ je suis tellement soumis à ses ordres & à ses volontés, que je passerai aveuglément par-dessus toutes les considérations qui me regardent, pour lui marquer mon respect & mon obéissance, m'en dû-il coûter mon honneur & ma vie. Ce n'est pas là au moins du verbiage & du galimatias, mais de la sincérité bien pure & bien peu ordinaire à la plupart des hommes.”
 Peu de courtisans étoient réellement plus idolâtres du roi.

On lui fait
 entendre
 qu'il doit
 demander
 son congé.

Son rang, son zèle, son application, sa franchise, le rendoient trop digne d'égards pour que l'on voulût le compromettre : il étoit à craindre d'ailleurs que sa vivacité n'occasionnât de nouvelles scènes en Espagne. Aussi le roi promit de lui donner son congé dès qu'il le demanderoit : & Torci ne lui dissimula point qu'il feroit bien de ne pas s'exposer à des tempêtes plus violentes. La reine lui causoit déjà mille dégoûts. Il en accuse la princesse des Ursins & Orri ; mais pourquoi ne les pas attribuer au

ressentiment de la reine, dont la pénétration démêloit sans doute ses manœuvres? 1705.

Ardent & ferme comme il l'étoit, s'il avoit su obtenir ou conserver sa confiance, il auroit pu gouverner l'Espagne de concert avec Montellano. L'affaire du grand-inquisiteur terminée.

Il vint encore à bout de l'affaire du grand-inquisiteur, si inquiétante depuis le commencement du règne. On proposa de le poursuivre comme désobéissant : un pareil procès eût occasionné des éclats terribles. Alors le pape se prêta aux tempéramens que l'on desiroit. Le grand-inquisiteur donna sa démission ; & l'évêque de Ceuta fut mis à sa place.

Le siège de Gibraltar intéresse bien plus les deux couronnes ; on s'y épuisoit en vains efforts. Au bout de trois mois de tranchée ouverte, on n'étoit qu'à cent-cinquante toises de la contrescarpe. La lenteur espagnole, les rigueurs de la saison, toutes sortes de difficultés concouroient à empêcher le succès de cette entreprise. Les Anglois avoient jetté dans la place un

Le siège de Gibraltar n'avance point.

1705. nouveau secours. Gramont prévoyoit qu'ils en jetteroient un troisième.

Le duc de Gramont au roi. “ Les plus courtes folies sont les meil-

15 janv. „ leurs, écrivoit-il au roi. Certai-
 „ nement vous y perdrez vos 3500
 „ hommes d'augmentation, qui est
 „ l'élite de votre infanterie, & les
 „ tristes restes de l'armée du roi d'Es-

Tessé y est
 envoyé. „ pagne.” Le maréchal de Tessé eut
 ordre de se rendre au siège, pour ju-
 ger si on pouvoit y réussir. Aussitôt le
 marquis de Villadarias qui comman-
 doit, demanda la permission de se re-
 tirer, voyant avec douleur qu'un au-
 tre allât recueillir le fruit de ses pei-
 nes. Philippe lui ordonna de servir
 sous le maréchal, & promit de récom-
 penser son zèle : il obéit.

Il donne des
 espérances. Tessé fut d'avis que si l'on ne re-
 prenoit pas Gibraltar, Cadix & toute
 l'Andalousie tomberoient entre les
 mains des Anglois ; qu'un blocus étoit
 impossible ; qu'il falloit cont nuer le
 siège ; & qu'on y réussiroit avec l'es-
 cadre françoise, pourvu qu'on en-
 voyât du canon & de la poudre. Phi-
 lippe croyoit de son côté qu'il falloit

vaincre ou périr dans cette entreprise. 1705.
 Gramont changea de sentiment, dès
 qu'il vit renaître l'espérance du suc-
 ces.

Cette escadre dont le secours étoit L'escadre
françoise est
battue par
les Anglois.
 absolument nécessaire, ne parut de-
 vant Gibraltar qu'après qu'un nou-
 veau convoi y fut entré. On accusa de
 négligence Pointis qui la commandoit.

On se flatta néanmoins encore de
 prendre la place. Mais tout-à-coup
 arrive un escadre angloise; celle de
 France, beaucoup plus foible, est sur-
 prise, attaquée, vaincue; elle perd
 cinq vaisseaux: terrible coup pour la
 marine françoise déjà expirante. Phi-
 lippe avoit bien raison d'écrire à Louis
 XIV.: "Comment pourrai-je vous

„ payer de toutes les pertes que vous Philippe V à
Louis XIV.
23 mars.
 „ avez faites pour moi? je voudrois
 „ pouvoir vous aider de tout ce que
 „ j'ai; mais vous savez que j'ai peu,
 „ & que je ne suis pas en état de faire
 „ tout ce que la tendresse & la recon-
 „ noissance infinie que j'ai pour vous
 „ m'inspirent."

Depuis long-tems Louis desiroit la Philippe
s'obstine à

1705.
la continuation
du siècle.

L'ambassadeur
voit tout en
noir.

Lettre du 23
mars.

levée d'un siège, où périssoit un reste de forces dont on avoit si grand besoin. Mais Philippe s'y opiniâtroit avec une confiance inébranlable. Le duc de Gramont, malade, accablé de chagrins, prévoyant un avenir affreux, lui écrivit, lui parla dans les termes les plus forts, sans pouvoir le persuader. Il le pressa de même inutilement de nommer un secrétaire d'état de la guerre, rien n'étant prêt, les ordres ne s'expédiant point, & Ronquillo destiné à cette place ne voulant pas l'accepter. Enfin l'ambassadeur ne fait plus que des lamentations. Il voit la cabale triompher; il voit Philippe touché jusqu'aux larmes de ses remontrances, & retenu néanmoins par un charme qui l'empêche d'agir; il voit qu'on veut laisser à la princesse des Ursins & à Orri, (car le retour de ce dernier étoit aussi décidé) l'honneur de mettre ordre à toutes choses. " Retirez-moi promptement „ d'ici, marque-t-il au roi; je ne vous „ y suis plus propre, & j'y ruine- „ rois dorénavant vos affaires au lieu

„ de les accommoder, quelques droi-
 „ tes que soient mes intentions.” 1705.

Dans une autre lettre, où il peint
 vivement l'inutilité de ses travaux, il
 dit avec chaleur : “ V. M. a résolu de
 „ renvoyer ici le sieur Orri ; le roi &
 „ la reine d'Espagne attendent son re-
 „ tour : pour l'amour de dieu, en-
 „ voyez-le en poste & en toute dili-
 „ gence. Je vous promets de lui fer-
 „ vir de commis, s'il le faut, & que
 „ je lui donnerai tout l'honneur de ce
 „ que j'aurois certainement fait sans
 „ son secours, si l'on eût bien voulu
 „ ne me pas être contraire, jusqu'au
 „ point d'oublier ses propres intérêts,
 „ pour satisfaire à une haine & à un
 „ mépris que je n'avois certainement
 „ pas mérité.”

Il desire
 Orri, dont
 il ne vouloit
 point aupara-
 vant,

Du 3 avril.

Orri n'avoit rien négligé pour se
 justifier en France. Il rejetoit sur les
 Espagnols la perte de Gibraltar & tous
 les embarras du gouvernement. Il
 prétendoit que sans leur injuste haine,
 ses projets auroient été pleinement
 exécutés, & auroient fourni à tous les
 besoins. Il soutenoit que Rivas, en les

Le retour
 du financier
 étoit néces-
 saire.

1705.

renversant & ne mettant rien à la place, avoit fait un tort infini aux affaires. On avoit effectivement besoin, dans des conjonctures si critiques & des besoins si pressans, d'un homme de finance, fécond en ressources, rompu à ce genre de travail, expéditif & appliqué. Le rappel d'Orri avoit eu des suites funestes, parce que tout étoit retombé dans l'ancien chaos. Son retour parut nécessaire, & on le renvoya.

Philippe
avoue sa
feinte à
Louis XIV.

C'étoit Philippe lui-même qui le demandoit instamment, & qui desiroit avec encore plus d'impatience l'arrivée de la princesse des Ursins. Revenu à ses véritables sentimens, à sa franchise naturelle, honteux du double personnage qu'il avoit joué, il fait ingénument sa confession à Louis XIV, dans une longue lettre où ses contradictions se trouvent expliquées par son caractère. Quoique toujours plein d'amitié pour la princesse des Ursins, la croyant utile à son service, une raison qu'il taxe de *ridicule*, lui avoit réellement fait desirer qu'elle ne re-

Philippe V à
Louis XIV.
10 mars.

Ce qui l'a-
voit engagé

vint point : il aimoit la reine avec tant de passion, qu'il avoit crain-
 voir sa tendresse & son tems parta-
 gés entre lui & la princesse. Gramont
 s'étant aperçu de ce refroidissement,
 avoit engagé le jeune monarque dans
 le commerce secret de lettres, où il
 se contredisoit lui-même. Philippe
 prie Louis XIV. de compatir à sa foi-
 blesse ; il se reproche *l'aveuglement*
 qui l'a porté à écrire contre la prin-
 cesse des Ursins, contre Orri & Vé-
 raguas ; il se plaint du P. Daubenton
 dont les intrigues continuent pour l'é-
 loigner de la reine ; il desire un autre
 confesseur jésuite, *qui ne se mêle ab-*
solument de rien que de lui donner l'ab-
solution. C'est que Daubenton étoit
 entré dans les vues de l'ambassadeur,
 dont il recevoit autant d'éloges, qu'il
 avoit essuyé de reproches auparavant.
 Pour peu que le confesseur d'un roi
 dévot se prête à l'intrigue, on le
 regarde toujours comme l'instrument
 qu'il importe le plus de mettre en
 œuvre.

1705.
à écrire con-
tre madame
des Ursins.

Il se plaint
des intri-
gues de
Daubenton.

1705.
Lettre paternelle de
Louis XIV.

23 mars.

La bonté paternelle de Louis XIV. paroît tout-entière dans sa réponse.

“ Vous n’avez à craindre aucun reproche de ma part : je vous loue au contraire de me découvrir vos pensées les plus secrètes ; & je ne puis assez vous dire combien je suis touché de voir que vous me regardiez comme le meilleur de vos amis. Vous y êtes obligé par les sentimens que j’ai pour vous. Il me semble que vous devez croire , en me confiant ce que vous pensez , que c’est à vous-même que vous le communiquez , & que nous devons être plus étroitement & plus tendrement unis que jamais père ne l’a été avec ses enfans. Je suis donc persuadé qu’aimant naturellement la vérité , vous me la direz toujours , & je vous la demande pour votre propre intérêt : car il est très-difficile de réparer les fausses démarches qu’on fait en ne la suivant pas. Je vous renvoie Orri & je rappelle le P. Daubenton. . . . La mauvaise santé de la princesse des

„ Ursins retardera peut-être son départ ; mais je le presse autant que je puis. Je suis persuadé que si vous aviez encore la moindre inquiétude sur son sujet, elle la dissiperoit bien-tôt par sa conduite. ”

1705.

Ainsi le monarque rendoit sa confiance à la princesse. Elle s'étoit justifiée sans doute à ses yeux. Quelques torts qu'elle pût avoir, l'expérience

Gramont
obtient son
congé.

prouvoit assez que les ambassadeurs, en satisfaisant leur haine par sa disgrâce, n'avoient pas fait le bien des deux couronnes. Le duc de Gramont ne pouvoit plus être utile dans son ministère. Sa conduite le rendoit désagréable au roi, comme à la reine d'Espagne ; & il ne devoit pas s'étonner que les affaires languissent, en attendant ceux dont on vouloit suivre les conseils. Le congé qu'il demandoit lui fut accordé de la manière la plus honorable, sous prétexte que sa santé

s'opposoit à la continuation de ses services. Louis nomma pour son successeur Amelot, marquis de Gournai, conseiller d'état, (titre si respecté en

Le roi au
duc de Gramont.
29 mars.

Amelot nommé à l'ambassade.

1705.

Espagne) qui s'étoit distingué dans trois ambassades, à Venise, à Lisbonne, en Suisse, & dont les talens auroient prévenu de grands maux, s'il avoit passé en Espagne avant les dissensions.

Au reste, il y avoit tant de difficultés à vaincre, que le duc de Gramont paroît sincère en écrivant au ministre de France : “ Si toutes vos ambassades des ressembloit à celle-ci, je vous déclare que je ne veux en entendre parler [de ma vie ; & qu'un galant homme, véritablement attaché au roi par son cœur, doit préférer d'être hermite plutôt qu'ambassadeur.”

Le duc de Gramont à M. de Torci. 3 mai.

Comment Gramont finit la siennec.

Philippe lui faisoit faire une toison de deux mille pistoles : il la refusa, ainsi que le présent ordinaire ; & dit que, dans la disette d'argent où l'on étoit, il falloit en appliquer la valeur aux besoins des troupes. Ce désintéressement fut admiré par les Espagnols. Son zèle auroit eu plus de succès, s'il y avoit joint la prévoyance & la sagesse. Mais il gâta tout, en s'i-

imaginant pouvoir gouverner le roi malgré la reine : il mérita même des reproches, en parlant de cette princesse avec peu de ménagement, & en affectant de jeter du ridicule sur Amelot, qui venoit le remplacer. La reine se plaignit vivement de ces torts dans une lettre à madame de Maintenon. Voilà le troisième ambassadeur françois qui échoue par une confiance présomptueuse.

1705.

On étoit encore devant Gibraltar vers la fin d'avril, & les frontières étoient menacées vers le portugal. Teflé leva enfin le siège, comme Louis XIV le vouloit. Il alla, en qualité de généralissime des troupes de troupes de France & d'Espagne, s'opposer aux entreprises des ennemis avec une armée foible ; en mauvais état, qu'il falloit diviser pour se tenir sur la défensive. Il ne put les empêcher de prendre Salvatierra, Albuquerque, Valentia ; mais il les empêcha de s'emparer d'Alcantara & de Badajoz ; & l'intérieur de l'Espagne fut garanti d'une invasion.

Campagne
du maré-
chal de Teflé.

1705.
Début d'Amelot.

M. Amelot
au roi.
27 mai.

Il approuve les projets d'Orri, comme une ressource nécessaire.

Cette campagne commençoit, lorsqu'Amelot & Orri arrivèrent en Espagne. Le nouvel ambassadeur reçut l'accueil dont il étoit digne, & n'en fut pas moins embarrassé en débutant.

Après avoir annoncé à Louis XIV la prise d'Albuquerque, & les premières étincelles d'une rébellion en Catalogne : " chaque jour augmente le
 „ mal , ajoutoit-il. Le peu de soldats
 „ qui restent sont forcés de déserter
 „ faute de pain. Les officiers qui ont
 „ quelque commandement , demandent à quitter , voyant que tout
 „ manque. Avec cela, les ministres du *despacho* sont tranquilles , voyant
 „ & entendant tous les jours les preuves redoublées de toutes ces misères avec indifférence ; ce qui feroit
 „ croire qu'il s'agit des affaires de leurs voisins. On répète à tous momens que c'est faute d'argent ; &
 „ personne ne se met en peine d'en trouver , ni n'imagine que cela soit
 „ possible. Orri proposoit de reprendre ces anciennes opérations. Amelot suspendit son jugement jus-

qu'à ce qu'il eût examiné; mais il reconnut bientôt qu'il n'y avoit que ce remède pour les besoins pressans de l'état.

~~1705.~~
1705.

Malheureusement il devoit s'attendre à mille oppositions. Le roi & la reine l'avertirent que les ministres avoient tout gâté; qu'ils n'approuveroient rien de ce que l'on proposeroit de plus raisonnable. Il les vit en effet s'élever d'abord contre une chose que demandoit Louis XIV., comme nécessaire à la sûreté de l'Espagne; c'étoit d'introduire des troupes françoises dans Fontarabie & Saint-Sébastien, places importantes, dépourvues de garnison. Montellano représenta avec véhémence que l'animosité devenoit tous les jours plus forte entre les deux nations; qu'elle s'enflammeroit davantage quand on verroit la France occuper les places du royaume; que l'armée françoise qui étoit sur les frontières du Portugal, n'inspiroit déjà que trop de défiance. L'ambassadeur réfuta fortement ces diffi-

Louis
demande
qu'on mette
des troupes
françoises à
Fontarabie.

Id. 2 juin.

Opposition
des ministres
espagnols.

1705.

Philippe
décide avec
fermeté.

cultés chimériques , soutenues par les autres ministres.

Philippe , dont le caractère étoit la modération même , eut un mouvement de colère contre eux , mais se contenta de dire avec fermeté qu'on ne devoit point distinguer les troupes françoises & les espagnoles , les deux rois étant si étroitement unis ; qu'il entendoit que les ordres fussent expédiés sur le champ pour l'objet en question , & qu'il vouloit être obéi sans réplique. Dans une autre séance , on proposa de mettre les fonds pour la guerre sur le pied où ils étoient en 1703. , c'est-à-dire , de rétablir le plan d'Orri. Les oppositions ne furent pas moins vives que sur le reste , ni plus efficaces.

Ce qu'Ame-
lot pense du
roi & de la
reine.

Jusqu'à présent l'ambassadeur ne peut que louer le roi & la reine. Il trouve dans le premier beaucoup d'esprit & de sens , joint à une timidité naturelle qui donne lieu de croire qu'il pense peu , parce qu'il ne dit rien ; dans l'autre , des manières gracieuses , un discernement bien supé-

rieur à son âge, une justesse étonnante en tout ce qu'elle dit; enfin une déférence égale à celle du roi pour les conseils de Louis XIV. Il n'a point la présomption de croire qu'il connoisse parfaitement cette princesse, ni de faire si-tôt son portrait; il dit simplement ce qu'il voit depuis quinze jours *autant par les effets que par les paroles.*

Gramont, déjà parti pour la France, voyoit les choses tout différemment. Une lettre qu'il écrivit de Vittoria au marquis de Torci, est d'un homme chagrin, qui n'a que des plaintes à la bouche. Il ramenoit, avec le P. Daubenton, le P. Martin de l'oratoire, administrateur de l'hôpital des François à Madrid, qu'on venoit de chasser comme un agent du cardinal d'Estrées contre la princesse des Ursins. Il gémissoit sur le discrédit du cardinal Portocarréro, du duc de Médina-Sidonia, des sujets les plus zélés & les plus fidèles, qu'il disoit *proscrits & écrasés*, tandis que les partisans de l'Autriche étoient les *élus* & avoient

1705.

Jugement
passionnés
de Gramont.

Lettre du 6
juin.

1705.

les récompenses. Ses jugemens, il faut l'avouer, perdoient beaucoup de leur poids, depuis qu'il s'y mêloit de la passion.

On se dispo-
se à chan-
ger le mi-
nistère.

On attendoit les ordres de France, & l'arrivée de la princesse des Ursins, pour changer encore le *despacho* : car il falloit nommer un secrétaire d'état de la guerre, & il paroïssoit impossible de conserver des ministres opposés à toutes les résolutions du roi. Montalto & Montereï demandoient déjà leur retraite sous prétexte d'infirmités. Philippe leur ordonna de continuer jusqu'à ce qu'il eût examiné leurs raisons. Deux millions que Louis vouloit bien avancer pour les dépenses de la guerre, furent une grande ressource en ce tems de crise & d'incertitude.

Soupons
de complot.

Un nouvel incident répandit l'alarme dans le palais. L'ambassadeur de France reçut différens avis d'un complot formé contre la personne du roi. Il eut lieu de soupçonner que l'archiduc & l'amirante étoient attendus à Madrid ; qu'on pensoit à enlever ou

à tuer Philippe, & que le marquis de Léganez projetoit cette trahison. Sans avoir de preuves suffisantes, il trouva les indices assez forts pour qu'on ne dût pas les négliger. Il communiqua ses découvertes au roi & à la reine. Léganez avoit toujours été suspect : il n'avoit point prêté le serment de fidélité, quoique averti des mauvaises impressions que produisoit son refus. On résolut de s'assurer de sa personne ; on chargea de la commission le prince de Sterclaes, capitaine des gardes-du-corps, qui l'exécuta parfaitement ; & le prisonnier fut conduit à Pampelune où il y avoit des troupes françoises. Tout autre moyen auroit été probablement inutile ; car le comte de Cifuentès, arrêté quelques mois auparavant par ordre du président de Castille, s'étoit évadé, & rodoit impunément dans les provinces, & y trouvoit des asyles. Dans la crainte que Léganez ne se sauvât, on le transféra bientôt en France.

Louis XIV. approuva fort qu'on l'eût arrêté si promptement : il en

1705

Léganez arrêté & conduit en France.

Louis approuve ce.

1705.
coup de vi-
gueur.

Il conseille
d'autres
exemples.

Id. 3 juil.

Moine sédi-
tieux, qu'on
n'ose arrê-
ter sans bref
du pape.

loua Philippe, & lui marca : “ N’at-
tendez point, je vous prie, mes
conseils en pareilles occasions, où le
moindre délai est pernicieux. Vous
savez combien je souhaite que vous
agissiez par vous-même, & je serai
ravi de n’avoir qu’à approuver ce
que V. M. aura décidé. ”

Ce coup de vigueur étoit propre à
contenir les grands. Louis conseilla
de faire un autre exemple, en don-
nant à Montereï & à Montalto le con-
gé qu’ils avoient demandé, & auquel
ils ne s’attendoient point : ils n’en-
trèrent plus au *despacho*. L’ambassa-
deur auroit bien voulu que la justice
s’exercât promptement sur un mini-
me séditieux, auteur d’une conjura-
tion récente de Grenade ; mais il fut
décidé d’après les consultes, que les
juges séculiers ne pouvoient lui faire
son procès sans un bref du pape. Le
roi envoya exprès un courrier deman-
der ce bref. Telle étoit sa délicatesse de
conscience : Amelot ne crut pas de-
voir la contrarier.

Preuves

On cherchoit des preuves contre

Léganez. Les plus fortes qu'on put trouver furent qu'il avoit tâché de corrompre en chemin ses gardes, en leur promettant des récompenses de l'empereur; & qu'il leur avoit dit plusieurs fois que véritablement, s'il avoit à tirer l'épée pour un parti, ce feroit pour celui de ce prince. De pareils discours justifioient sa détention; mais on jugea qu'il n'y avoit pas encore matière pour instruire son procès.

Sa place de capitaine-général de l'artillerie fut donnée au marquis de Canalez, que Louis XIV avoit fait sortir du *despacho* comme incapable. C'étoit un homme sûr, docile, dont le nom paroissoit nécessaire pour l'exécution des projets d'Orri. La cour de France ne pensoit plus de même sur son compte, & l'ambassadeur approuva le choix. Ainsi tous les changemens qu'on avoit faits d'une main, on les renversoit de l'autre. D. Joseph Grimaldo eut le département de la guerre: il le méritoit.

Amelot étoit venu persuadé qu'on. L'ambassadeur

1705.
insuffisantes
contre Léganez.

Canalez
reprend son
veur.

L'ambassadeur

1705.
deur change
d'opinion
sur les
grands.

M. Amelot
au roi.

26 juillet.

Il pense
qu'on doit
les ménager
& se passer
d'eux.

Circonf-
tances favo-

ne pouvoit rien faire sans les grands, qu'il falloit leur faire agréer à force de raisons les choses que l'on vouloit établir, & les engager à y concourir pour le bien de la monarchie & du monarque. Il se persuada bientôt le contraire: il crut voir que leur politique invariable étoit de tenir le roi dans un état de foiblesse, quoi qu'il en pût arriver; il pensa que, sans une conduite ferme & indépendante, on essuieroit des contradictions perpétuelles; on ne parviendroit jamais à rétablir les affaires presque désespérées; & que même avec cette conduite, on auroit assez de peine à faire quelque chose de bon: il prit pour maxime, qu'en montrant toutes sortes d'égards pour les grands, & l'envie de maintenir leur dignité dans tout ce qui est purement extérieur, il falloit se passer d'eux le plus qu'on pourroit en matière de gouvernement, & se mettre au-dessus de ce qu'ils en voudroient dire ou penser.

La retraite de Montalto & de Monteterei lui parut d'autant plus avantageuse,

geuse, que Montellano & Mancéra, restant seuls au *despacho*, ne s'opposeroient presque plus à rien; le premier, parce qu'il étoit fort vieux & un peu sourd: le second, parce qu'il craignoit de perdre sa place. Il conseilloit de n'en point admettre d'autres, le choix ne pouvant tomber que sur Médina-Céli, Véraguas & Aguilar, dont on connoissoit l'ambition. Les appeler tous trois, seroit trop, dit-il; n'en appeler qu'un, seroit donner aux autres un chagrin mortel: il vaut mieux leur laisser à tous l'espérance.

1705.
rables à son
système.

Comme l'ambassadeur avoit ordre de tout concerter avec la princesse des Urins, il l'attendoit aussi impatientement que le roi & la reine d'Espagne. Retardée par une maladie, quoique pressée de partir par Louis XIV., elle goûta en France la satisfaction de remporter à son tour une sorte de triomphe sur ses ennemis. Son arrivée en Espagne fut encore un autre triomphe. Le roi & la reine étoient résolus d'aller au-devant d'elle. L'ambassadeur leur représentant que peut-

Arrivée
triomphan-
te de la
princesse
des Urins.

M. Amelot
au roi.
5 août.

1705.

être cette distinction feroit de la peine aux Espagnols, ils répliquèrent qu'ils croiroient ne pas répondre à tout ce que Louis XIV avoit fait pour l'amour d'eux, en faveur de la princesse, s'ils ne faisoient aussi pour elle en cette occasion quelque chose d'extraordinaire.

Elle refuse
un honneur
contraire à
l'étiquette.

Après une entrevue fort tendre, à deux lieues de Madrid, ils voulurent l'obliger de monter dans leur carrosse. L'étiquette ne le permettoit point, quand ils se trouvoient l'un & l'autre ensemble. Aussi la princesse refusa-t-elle cet honneur, en les suppliant de trouver bon qu'elle leur désobéît pour cette seule fois de sa vie. Elle reprit, comme on le vouloit, la charge de *camaréra-mayor*, dont la duchesse de Béjar, femme d'une vertu exemplaire, avoit donné sans peine sa démission.

Conduite)
sage de la
reine.

La joie de la reine éclate dans ses remerciemens au roi de France: elle n'avoit cessé de lui écrire avec des marques d'attachement & de tendresse, fort contraires aux sentimens

qu'on lui avoit imputés. La prise de Vêrue sur son père, la victoire de Casfano sur le prince Eugène, lui avoient fourni matière à de sincères félicitations. Elle ne méritoit que des éloges, quand on ne la forçoit pas en quelque manière à s'écarter du droit chemin. Voici une réponse de Louis XIV à ses complimens :

1705.

„ L'union de nos intérêts doit me
 „ persuader de la vivacité de vos sen- Louis parle
avec éloge
de madame
des Urfins.
 „ timens sur le succès de mes armes ;
 „ mais je suis plus touché de pouvoir Lettre du 20
septembre.
 „ l'attribuer à votre amitié qu'aux
 „ raisons d'état. La princesse des Ur-
 „ fins ne vous aura pas laissé douter
 „ de mes sentimens. Je vois avec un
 „ sensible plaisir que la joie que vous
 „ avez eue de son retour soit tou-
 „ jours nouvelle ; & je suis persuadé
 „ que son *bon esprit*, & la confiance
 „ que vous avez en elle, peuvent
 „ beaucoup contribuer au bon état
 „ des affaires. Croyez-la, je vous
 „ prie, quand elle vous dira qu'on ne
 „ peut vous aimer plus tendrement
 „ que je vous aime.” Ce témoignage

M ij

1705.

Bruits répandus à la cour de France contre le gouvernement d'Espagne.

vengeoit la *camaréra* de tous les anciens reproches.

Si les affaires de la cour d'Espagne prenoient une meilleure tournure, depuis que Louis avoit changé de système, c'étoit un motif en France pour quelques personnes, de répandre des bruits contraires aux espérances qu'on pouvoit avoir. Les relations les plus suspectes y prenoient faveur. On alla jusqu'à débiter que la reine ne voyoit plus la princesse du même oeil, & qu'elle lui préféroit une religieuse. L'emprisonnement de Léganez devint sur-tout un sujet de blâme. On publia que Léganez étoit innocent, sans doute pour décrier le ministère d'Amelot. Philippe écrivit à son grand-père, que ces propos, tout au moins indiscrets, faisoient grand tort en Espagne, & le pria d'y mettre ordre. La réponse de Louis est bien remarquable : c'est une espèce d'hommage rendu par le monarque le plus puissant, à la liberté des jugemens publics.

Liberté des discours du public.

“ Nous devons nous attendre aux bruits qu'on répand, de l'inno-

„ cence du marquis de Léganez , les
 „ preuves de son crime n'ayant point
 „ paru. Je fouhaiterois qu'on pût
 „ faire cesser les discours dont V. M.
 „ se plaint ; mais il est impossible d'ô-
 „ ter au public la liberté de parler. Il
 „ se l'est attribuée dans tous les tems,
 „ en tous pays , & en France plus
 „ qu'ailleurs. Il faut tâcher de ne lui
 „ donner que des sujets d'approuver
 „ & de louer. J'espère qu'il en trou-
 „ vera de fréquentes occasions dans
 „ la suite de votre règne ; & quel-
 „ qu'intérêt que j'y aie par rapport
 „ au bien de mes affaires , je le sou-
 „ haite encore moins par cette confi-
 „ dération, que par l'amitié tendre &
 „ véritable que j'ai pour vous.”

Les grands, si jaloux de leur digni-
 té , se croyoient offensés par la dé-
 tention d'un des leurs , quelque re-
 proche qu'on eût à lui faire. Ils trou-
 vèrent l'occasion de faire éclater leur
 ressentiment. La grandesse avoit été
 accordée au prince de Sterclaes , vrai-
 ment digne de cet honneur. Comme
 il ne laissoit pas , en qualité de capi-

1705.
Louis XIV^e
Philippe V.
6 septembre.

Mutinerie
 des grands
 pour une
 affaire de
 cérémonial.

M. Amelot
au roi.
28 août.

1705.

taine des gardes , d'affister debout à la chapelle, tandis que les grands étoient assis derrière le roi , Philippe ordonna qu'il eût un siège entre leur banc & son fauteuil. Ils en furent avertis avant la messe , le jour de la Saint-Louis ; & aussitôt ils députèrent à la princesse des Ursins, pour représenter qu'il n'y avoit jamais eu personne que les infants , entre le roi & eux ; que d'y mettre le capitaine des gardes, c'étoit avilir leur dignité ; qu'ils n'iroient point à la chapelle, si l'on ne changeoit cet arrangement.

Philippe
tient ferme.

Anelot fut appelé & consulté par Philippe. Il n'étoit plus tems de prendre des mesures pour prévenir cet embarras. Le siège étant placé par ordre du roi , & tout le monde le sachant, l'ambassadeur jugea qu'il ne convenoit nullement de le retirer d'abord. Philippe se décida sur son avis. La princesse des Ursins répondit aux grands de sa part , qu'il vouloit qu'on exécutât ses ordres ; qu'il écouterait cependant leurs représentations , en cas qu'ils en eussent à faire. De tous ceux

qui étoient venus au palais, trois seulement prirent leurs places ordinaires à la chapelle.

 1705.

Cette querelle de cérémonial paroît d'autant moins fondée, que le grand-maître de la maison du roi s'asseyoit derrière lui à la comédie, tandis que tous les grands s'y tenoient debout. Enfin il s'agissoit d'une simple prérogative de charge ; mais le moment n'étoit point favorable pour l'établir. On devoit chanter un *te deum* quelques jours après, à l'occasion de la bataille de Cassano. Le roi fit déclarer aux grands par un billet, que son intention, en donnant un siège au capitaine des gardes, étoit de ne préjudicier en aucune manière à leurs anciennes prérogatives. On fut que le plus grand nombre persistoit néanmoins à désobéir. L'ambassadeur conseilla d'entendre le *te deum* dans une tribune sans cérémonie, afin d'être moins engagé à des châtimens d'éclat pour une désobéissance publique. Huit grands qui avoient montré de la

Ménagemens qu'il observe.

Id. 2 septembr.

Id. 2 septembr.

1705.

Deux capitaines des gardes-du-corps destitués.

ordinaires, quoique le monarque ne parût point en public.

L'aversion pour l'établissement des gardes-du-corps étant un des principaux motifs de cette fâcheuse brouillerie, on faisoit l'occasion de destituer le comte de Lémos & le duc de Sessa, capitaines des compagnies espagnoles : ils s'acquittoient mal de leur emploi, & avoient montré beaucoup plus de zèle pour le corps des grands que pour l'honneur de leurs charges. On mit à leur place le comte d'Aiguilar le fils & le duc d'Osuna, qui convenoient beaucoup mieux.

Soutenir une démarche, quoique faite imprudemment.

Lettre du 20 septemb.

Il auroit fallu sans doute ne pas s'exposer à un pareil incident. Mais la première démarche étant faite, comment reculer ? Louis XIV en jugea de même que l'ambassadeur. " Il „ est désagréable, écrivit-il au roi „ d'Espagne, de donner lieu de croire „ au public, qu'il y ait une division „ déclarée entre V. M. & les grands „ de son royaume, & qu'ils forment „ ensemble un corps de rebelles à „ vos ordres ; vous ne pouvez ce-

„ pendant abandonner ce que vous
 „ avez fait.”

1705.

Raisons de
 Philippe.

Philippe affuroit de son côté, que les grands ne s'étoient plaints que pour avoir le plaisir de paroître mécontents ; que ce qu'il avoit fait auroit dû leur plaire, puisqu'en accordant un siège à son capitaine des gardes, qui devoit être derrière lui, il avoit prétendu lui conserver sa prérogative d'être assis en qualité de grand ; qu'il n'y avoit en tout cela aucune légèreté de sa part ; & qu'un roi sans autorité n'étant rien, on ne pouvoit désapprouver qu'il tâchât d'établir la sienne en mettant ses gardes sur un bon pied.

Philippe I^{er} à
 Louis XIV.
 4 octobre.

Afin de mortifier davantage les grands, on destina la présidence de Castille à Ronquillo, dont la justice & le courage étoient à l'épreuve, ainsi que son zèle pour le service du roi. Le duc de Montellano qui avoit perdu son crédit, se démit de cette grande place, en demandant de quoi vivre ; car il étoit pauvre. On le fit conseiller d'état, & on le retint au despa-

Change-
 ment pour
 mortifier les
 grands.

M. Amelot
 au roi.

1705.

cho où il se montrait souple & complaisant. La présidence d'Aragon fut ôtée au duc de Montalto, & donnée au comte d'Aguilar le père, si décrié auparavant par les François. Le connétable de Castille devint grand-maître de la maison du roi, après avoir approuvé un règlement par lequel on transféroit aux capitaines des gardes quelques-unes des prérogatives de cette charge, surtout la garde des clefs du palais pendant la nuit.

Ardeur
martialle du
roi.

Philippe V à
Louis XIV.
5 août.

Les mouvemens & les révolutions de la cour occupoient moins Philippe que les dangers de la guerre. Exposé aux conquêtes de ses ennemis, aux révoltes de ses sujets, il respiroit une ardeur martialle digne de son sang & de sa couronne. Il voulut combattre dès que la prudence le permettroit. Il montrait cette confiance de jeune homme, qui se flatte plus aisément qu'elle ne s'alarme. Comme le fameux Marlborough n'avoit pas encore de grands succès dans les Pays-bas, il écrivit à Louis XIV : *Milord Marlborough n'est qu'un fanfaron : il faut es-*

Faux juge-
ment sur
Marlbo-
rough.

péver que les fanfaronnades finiront
bientôt. Ce jugement ressemble à celui
 qu'on avoit porté en France sur le
 prince Eugène, lorsqu'il se retira mé-
 content : on le traita d'esprit dérangé
 & incapable de tout. Deux exemples
 qui devoient apprendre à ne pas ju-
 ger les hommes sans les bien con-
 noître.

Cependant on étoit menacé d'une
 terrible catastrophe. La flotte enne-
 mie composée de deux cents voiles,

L'archiduc
 amené par
 les Anglois.
 Révoltes.

portant l'archiduc, avec huit mille
 hommes d'infanterie & huit cents
 chevaux, avoit passé le détroit. Elle
 s'arrêta sur les côtes de Valence. L'es-
 prit de révolte fermentoit dans cette
 province, comme en Catalogne. Une
 troupe de rebelles, séduits par une
 promesse d'exemption d'impôts, se
 faisoit de Dénia qui ne pouvoit guère
 se défendre. Barcelone est bientôt as-
 siégée. Vélasco se croyoit en état d'y
 soutenir un long siège. Tandis qu'on
 attendoit l'évènement, les rebelles de
 Catalogne se rendent maîtres sans
 peine de Lérida & de Tortose; ils pé-

M. Amelot
 au roi.
 4 & 9 oct.

Une partie
 de la Cata-
 logne & de
 l'Aragon
 soumise à ce
 prince.

1705.

nèrent dans l'Aragon ; ils forcent rapidement vingt-deux bourgs ou petites villes à reconnoître l'archiduc, sous le nom de Charles III. Amelot, comptant peu sur la fidélité des Espagnols, représentoit déjà au roi de France la nécessité de prendre des mesures, en cas de révolution.

La révolution se fait presque sans effort.

Id. 13 octob.

Les moines y contribuent beaucoup.

Une chose des plus effrayantes, c'étoit la facilité avec laquelle on se foumettoit à l'archiduc. Il n'avoit fallu que cent-cinquante miquelets, commandés par un moine, pour gagner tant de terrain en Arragon. Ils se faisoient suivre par des payfans : avec ce renfort ils prirent Alcagnizas, ville assez considérable. La rébellion, générale en Catalogne, se communiquoit comme un feu violent. Les moines y contribuoient plus que personne : le roi n'avoit pas de plus grands ennemis. Ils étoient impliqués dans tous les complots : on les croyoit auteurs des écrits séditieux, des pasquinades qui se renouveloient sans cesse, & l'empire que leur donnoit la superstition, leur procuroit mille moyens

de troubler l'état. Amelot représente les médecins comme un autre corps très-dangereux, par l'entrée qu'ils avoient dans les maisons. Philippe ayant un François pour confesseur, des François pour médecins & chirurgiens, paroïsoit odieux & aux médecins & aux moines du pays, indépendamment des autres motifs de révolte.

1705.

Les médecins aussi.

En sauvant Barcelone, on auroit bientôt réparé les autres pertes. La garnison étoit suffisante, mais la ville pleine de séditieux qui desiroient d'ouvrir les portes. Le prince de Darmstadt fut tué à l'attaque du château de Montjoui. Il restoit beaucoup d'espérance, lorsqu'une bombe fit sauter le magasin à poudre. Vélasco se vit contraint de capituler le 9 octobre. Sa dureté & sa hauteur lui avoient attiré la haine des soldats, ainsi que celle des bourgeois. Une grande partie de la garnison se rangea sous les étendards de l'archiduc. On fait que le comte de Peterborough, général anglois, eut la gloire de cette

Prise de Barcelone.

Peterbo-

rough.

1705.

conquête, dont les circonstances singulières sont rapportées, un peu différemment, par le marquis de Saint-Philippe & par l'auteur du siècle de Louis XIV. Les ennemis ne l'entreprirent que parce qu'ils comptoient sur la révolte des Catalans; & ils y auroient échoué faute de troupes assez nombreuses, si le hasard ne les avoit secondés. Girone s'étoit rendue aux rebelles quelques jours auparavant.

Badajoz
sauvé.

Lettre à M.
Amiot.
4 novembre.

Les Portugais assiégeoient en même-tems Badajoz, la seule place qui défendit l'Estremadoure. Heureusement le maréchal de Tessé, par une marche hardie, les obligea de lever le siège. Vingt heures plus tard, dit-il dans une lettre, la ville étoit prise, & la garnison en eût été bien aise, parce que les troupes espagnoles n'étoient point payées, & que les officiers étoient mécontents jusqu'à la rage.

“ Le pauvre Orri a fait & fait au-delà
„ du possible. (Ce sont ses termes).
„ Mais ou ce qu'il projette & ordonne
„ ne n'est point exécuté, ou bien il y

„ a un esprit de révolte & de plainte
 „ répandu dans toutes les troupes.” 1705.

Enfin on étoit réduit à de cruelles extrémités. Philippe crut devoir envoyer un seigneur à Louis XIV., pour

Philippe député Aguilar en France.

lui exposer l'état du royaume & solliciter de prompts secours : il chargea de cette commission le fils du comte d'Aguilar. Le jeune roi étoit résolu de rassembler ses forces avec les troupes françoises, de marcher à leur tête en Aragon, de passer de-là en Catalogne, de combattre l'archiduc s'il pouvoit, ou de l'assiéger dans Barcelone avant qu'il y arrivât des renforts. Il espéroit que la France lui fourniroit les choses nécessaires pour une expédition si importante, qui intéressoit également les deux couronnes. Tessé & Amelot entroient dans ses vues. Louis les approuva, & lui écrivit sur cet objet avec sa grandeur d'ame naturelle :

Ses résolutions courageuses.

“ Je n'ai qu'à louer un projet digne
 „ de votre naissance. Je fais qu'il
 „ n'est pas exempt de beaucoup d'in-
 „ conveniens, & j'aurois hérité s'il
 „ eût été question de vous donner

Louis approuve qu'il s'expose à tout pour défendre sa couronne.

1705.
*Lettre du 26
novembre.*

Il lui pro-
met des se-
cours.

„ conseil. Mais puisque vous êtes dé-
„ terminé, vous ne devez plus songer
„ qu'aux moyens d'exécuter heureu-
„ sement une résolution conforme à
„ ce que vous devez penser, & au
„ rang où vous êtes élevé. Lorsqu'il
„ s'agit de défendre une couronne,
„ il faut, plutôt que de l'abandonner,
„ perdre la vie ; & je reconnois avec
„ plaisir ces sentimens dans tout ce
„ qui m'a été dit de votre majesté.
„ Elle doit s'assurer que je n'oublie
„ rien pour la secourir. Je souhaite-
„ rois que ce pût être avec plus de
„ diligence ; mais l'éloignement des
„ troupes ne me permet pas de faire
„ ce que je desirerois. Les secours
„ que l'archiduc peut espérer sont en-
„ core plus éloignés. Ainsi je compte
„ vous mettre en état de profiter
„ avantageusement de l'engagement
„ où il s'est mis, en se confiant abso-
„ lument à des troupes étrangères, &
„ à des sujets rebelles à leur souve-
„ rain légitime. J'attendrai avec plus
„ d'impatience de vos nouvelles, &
„ l'inquiétude où je serai vous assu-

„ reroit de ma tendre amitié, si vous
 „ pouviez en douter.”

1705.

Depuis les premiers éclats de ré-
 volte, plusieurs conseillers d'état pres-
 foient Amelot & la princesse des Ur-
 sins d'inspirer au roi plus de confian-
 ce pour les Espagnols, & de l'engager
 à leur donner plus de part dans les
 affaires. L'ambassadeur avoit tou-
 jours répondu qu'il ne demandoit pas
 mieux ; que la nécessité seule empê-
 choit de s'assujettir à toutes les for-
 malités des conseils ; que leur len-
 teur seroit trop nuisible, dans un
 tems où il s'agissoit de sauver l'état
 par de prompts remèdes. Mais après
 la perte fatale de Barcelone, que l'on
 n'avoit pas pu prévoir n'ayant pas su-
 jet de la craindre, lui & la princesse
 crurent qu'il falloit céder au tems, &
 montrer de la déférence aux représen-
 tations des seigneurs.

Les Espa-
 gnols de-
 mandent
 qu'on leur
 donne part
 dans les
 affaires.

M. Amelot
au roi.
 11 novemb.

Ils eurent donc une conférence
 avec Médina-Céli & Aguilar, qui leur
 exposèrent librement les griefs des
 Espagnols. Amelot répondit sans pei-
 ne sur tous les points. La raison étoit

Conférence
 où ils expo-
 sent leurs
 griefs,

Ibid.

1705.

Propo-
sition hardie
de Médina-
Céli.

de son côté, puisqu'on insistoit principalement sur l'article du commerce, en attribuant aux François le dessein d'enlever à l'Espagne les richesses du nouveau monde, tandis qu'ils ne vouloient que rétablir le commerce d'Espagne, & dépouiller l'Angleterre & la Hollande des profits qu'elles en reti-roient. L'ambassadeur ayant ajouté que, si on avoit fait des fautes de part & d'autre, il s'agissoit présentement de s'en corriger pour l'avenir; ils proposerent d'établir un *despacho* plus nombreux, ou une junte de gouvernement, & de charger quelques ministres en particulier de départemens séparés dont ils rendroient compte. Médina-Céli, vif & hautain, alla jusqu'à dire que, pour contenter la nation, l'ambassadeur de France ne devoit point entrer dans le conseil de Philippe V., à moins que celui d'Espagne en France n'entrât dans celui de Louis XIV. C'est à quoi ne pouvoit consentir Amelot sans ordre formel. On en vint au choix des sujets. Les deux Espagnols ne jugeoient ca-

pables du ministère qu'eux & Véraguas. Médina-Céli dit néanmoins que ses incommodités ne lui permettroient de servir, ni dans le despacho ni dans une junte, parce qu'il lui étoit impossible de se passer d'un siège à dos. Cette exclusion qu'il se donnoit fut faisie avec plaisir, mais avec les démonstrations honnêtes que demandoient les circonstances.

Amelot & la princesse des Ursins, parfaitement d'accord entre eux, réfléchirent ensuite sur les inconvéniens d'un nouveau conseil. La campagne prochaine du roi pouvoit délivrer de cet embarras. L'ambassadeur jugea qu'il falloit que la reine fût chargée du gouvernement, selon l'usage d'Espagne, les affaires les plus pressantes devant s'expédier à Madrid. La reine paroissoit fort éloignée d'y consentir, & la princesse confirmoit sa répugnance; l'une & l'autre encore piquées, sans doute, du reproche qu'on leur avoit fait d'aspirer à la domination. Cependant, comme il le croyoit indispensable, la princesse des Ursins

1705.

Projet de
gouvernement en
l'absence du
roi.

M. Amelot
au roi.
7 décemb.

Plan que
propose la
princesse
des Ursins.

1705.

proposa un expédient propre à prévenir beaucoup de difficultés : c'étoit que l'ambassadeur restât à Madrid pour suivre les affaires au *despacho* ; qu'on rendit compte de tout au roi, & qu'on attendit sa décision sur ce qu'il y auroit d'important : par-là Philippe n'auroit pas besoin d'un *despacho* particulier, où il auroit fallu faire entrer Médina - Sidonia son grand-écuyer, obligé de le suivre, & dont les intentions étoient devenues suspectes.

L'ambassadeur l'adopte.

Selon les règles ordinaires, comme Amelot ne manqua pas de l'observer, l'ambassadeur de France devoit être auprès du roi d'Espagne. Le plan de la princesse lui parut cependant offrir des avantages. En le suivant, Philippe pourroit à toute heure prendre les avis du maréchal de Tessé, auquel on joindroit le comte d'Aguilar qui, par son mérite & par sa qualité de président du conseil d'Aragon, étoit capable de le servir très-utilement : ainsi les Espagnols n'auroient pas lieu de dire que les François seuls étoient

consultés. D'ailleurs la reine se chargeroit avec moins de peine du gouvernement, ayant moins à craindre de porter le poids des affaires & de s'en voir attribuer les suites. L'ambassadeur remit tout à la décision de Louis XIV.

1705.

En même-tems, le maréchal de Tessé, dans une lettre à Chamillart, ministre de la guerre, paroît convaincu que le séjour de l'ambassadeur à Madrid est absolument nécessaire. "La
 „ reine & la princesse des Ursins, dit-
 „ il, sont comme en France nos généraux courtisans, qui pétris de
 „ bonnes intentions, préfèrent la vie
 „ tranquille au travail; & ravis de
 „ ne se mêler de rien, ont les agrémens de la fortune sans en essuyer
 „ les événemens & les bourasques." Il importe, selon lui, que Louis XIV écrive à la reine pour la déterminer; & qu'Amelot reste dans le conseil, parce qu'il est l'ame de tout, & qu'il a plu aux Espagnols.

Tessé paroît être du même avis.

Lettre du 2 décembre.

Rendant compte ensuite de l'état des troupes, il fait l'éloge de quelques

Eloge qu'il fait du doc.

1705.
teur Goif-
fon.

Il se défit
du zèle des
officiers
espagnols.

L'archiduc
est procla-
mé à Valen-
ce.

M. Amelot
au roi.
14 décemb.

François, entre autres du docteur Goiffon, auquel on devoit dresser une statue; le plus grand médecin, le plus homme de bien, je ne dis pas qui soit à la cour, mais excepté la cour, qui soit en France. Il desiroit d'avoir des officiers françois à distribuer dans les places; assurant qu'il ne voudroit confier à aucun Espagnol, quelque brave qu'il fût, la défense d'un clocher. En voici la raison : *Ils veulent tous se battre en duel ou en particulier; mais en corps pour la patrie, ils n'ont point cela dans la tête & ne l'auront jamais.* Du moins ne leur dispute-t-il pas la bravoure, comme Louville l'avoit fait indignement.

En général on comptoit peu sur les troupes espagnoles, ou mal disciplinées ou mécontentes. Un régiment de cavalerie catalane, qui tenoit bloquée la ville de Dénia, se laissa corrompre par les rebelles de Valence, & se rangea de leur côté. Alors le feu de la rebellion se répandit jusques dans la capitale de cette province. L'archiduc y fut proclamé. On craignoit que

la Murcie , que la Castille même ne chancelassent. Une sédition populaire & sanglante, excitée à Sarragosse contre les troupes françoises, à leur passage, sous prétexte que les privilèges des Aragonois étoient violés , augmenta les inquiétudes pour l'Aragon. Comment espérer de reprendre Barcelone, s'il naissoit de nouveaux périls de toutes parts ? C'étoit pourtant le but qu'on se proposoit ; & l'on n'avoit pas de tems à perdre , puisqu'il falloit prévenir pendant l'hiver les secours que l'ennemi devoit envoyer.

Les préjugés nationaux sembloient livrer l'Espagne aux malheurs dont elle étoit menacée. On ne pouvoit faire des exemples absolument nécessaires. Le minime qui avoit voulu soulever Grenade, vivoit encore, ainsi que d'autres moines ses complices. Un bref obtenu du pape pour les juger étoit conçu de manière , que les tribunaux ecclésiastiques s'opposoient encore au jugement. On s'indignoit avec raison , comme la princesse des Ursins le remarque , qu'il ne fût pas

1705.
Inquiétudes
pour l'Ara-
gon, &c.

Moines sé-
ditieux, im-
punis,

La princesse
des Ursins à
M. de Torci,
23 décemb.

1705.

possible, par les chicanes de la cour de Rome, (elle pouvoit ajouter, par la superstition espagnole) de faire mourir un moine chargé de neuf ou dix assassinats, & convaincu d'être l'auteur d'une conspiration. " Ce fait
 „ trop criant donne aux autres moi-
 „ nes la hardiesse d'être les chefs de
 „ toutes les révoltes, ou de refuser
 „ l'absolution à ceux qui ne se déclat-
 „ rent pas pour l'archiduc. "

Fidélité
 admirable
 de quelques
 évêques.

Il y eut cependant parmi les ecclésiastiques des modèles de fidélité, capables de faire rougir les traîtres, corrompus par l'intérêt & le fanatisme. Trois évêques de Catalogne refusèrent le serment à l'archiduc, aimant mieux perdre leurs sièges que de violer leurs devoirs. Les évêques de Murcie & d'Orihuéla marchèrent à la tête des milices, & sauvèrent Alicante dont les rebelles alloient s'emparer. Si de tels exemples avoient été plus communs, si le clergé & les moines avoient eu partout la même soumission au roi légitime, la haine seule de

la nation pour les hérétiques, protecteurs du prince d'Autriche, auroient été un appui inébranlable du trône de Philippe V. 1705.

Pendant que ce monarque brûloit d'impatience de joindre l'armée, il fut réglé que la reine auroit la régence, & qu'Amelot demeureroit auprès d'elle, selon l'avis de la princesse des Ursins. La reine, toujours plus digne de louanges, écrivit à Louis XIV. : On régle le gouvernement.

“ Je n'ai jamais aimé le gouvernement, je n'en ai que trop connu les peines, & rien ne m'y a paru agréable. Le tems malheureux où nous sommes, me rendra cet emploi encore bien plus fâcheux ; & je vous avoue que je l'aurois trouvé insupportable, si votre ministre, dans lequel je mets une entière confiance, ne m'aidoit & ne m'étoit témoin auprès de vous de ma conduite. Il vous dira sans doute que j'ai été bien mal connue, quand on me représentoit comme une princesse qui aimoit à se mêler d'affaires. La reine, régente malgré elle. La reine d'Espagne à Louis XIV. 15 fév. 1706.

1706.

„ Plût à Dieu n'avoir que celles dont
 „ la plupart des femmes font char-
 „ gées , c'est - à - dire , n'avoir qu'à
 „ penser à des bagatelles qui m'amu-
 „ feroient , & qui me feroient passer
 „ une vie moins agitée que celle que
 „ je passe ! ”

Si la reine avoit manqué de coura-
 ge, la réponse de Louis étoit bien pro-
 pre à lui en inspirer :

Son cou-
 rage excité
 par le roi
 de France.

Louis XIV à
 la reine d'Es-
 pagne.
 14 mars.

“ Je ne suis point en peine des af-
 „ faires que le roi d'Espagne laisse à
 „ Madrid , depuis que je fais qu'il
 „ vous en a confié le gouvernement
 „ pendant son absence. J'étois bien
 „ persuadé qu'en l'acceptant , vous
 „ préféreriez la satisfaction de lui plai-
 „ re , à celle que vous auriez trou-
 „ vée dans une vie paisible, & occupée
 „ seulement du soin de savoir de ses
 „ nouvelles. Il y a des tems où il n'est
 „ pas permis de consulter sa propre
 „ inclination. V. M. pourra suivre
 „ celle qu'elle a pour le repos, lors-
 „ que les affaires feront plus tran-
 „ quilles ; mais il faut présentement

1706.

„ employer , pour les intérêts du roi
 „ votre mari , les heureux talens que
 „ vous avez , & vous en servir pour
 „ contenir les peuples dans le devoir ,
 „ & pour animer leur zèle en faveur
 „ du roi leur maître. L'expérience
 „ du passé m'assure que vos soins &
 „ votre application aux affaires ne
 „ réussiront pas moins dans les con-
 „ jonctures présentes ; & si les suc-
 „ cès du roi mon petit-fils sont tels
 „ que je l'espère des bénédictions de
 „ Dieu sur les mesures que j'ai pri-
 „ ses , cette campagne doit terminer
 „ les agitations que vous avez jus-
 „ qu'à présent souffertes. Je n'ai rien
 „ oublié pour faire en sorte que les
 „ événemens soient heureux ; & je
 „ puis vous assurer que ma tendresse
 „ étant égale pour vous & pour le
 „ roi mon petit-fils , je souhaite au-
 „ tant pour vous que pour lui-même ,
 „ que vous le revoyiez bientôt plein
 „ de gloire & triomphant de ses en-
 „ nemis. ”

1706.

Cependant Louis , Philippe & la reine étoient à la veille d'effuyer d'affreux désastres. Mais sous le poids de l'infortune , si utile quelquefois aux souverains , leur grandeur d'âme devoit paroître dans tout son éclat.





LIVRE SEPTIÈME.

LE comte d'Ayen , fils du maréchal de Noailles , encore très-jeune & déjà distingué par son mérite , commence à entrer dans la carrière du commandement, qui devoit le conduire à celle des affaires politiques. Comme ses travaux fourniront à nos mémoires des objets intéressans , avant même qu'il agisse en chef , je dois placer ici quelques détails sur sa personne.

Le comte d'Ayen.

Une belle ame, un esprit supérieur, une gaieté charmante , beaucoup d'amabilité & beaucoup de culture , l'amour du roi & de la patrie , le zèle du bien public , une ardeur prodigieuse pour le travail , une émulation vive pour tout ce qui est digne d'éloges , formoient le fond de son caractère. Ses défauts même tenoient à de grandes qualités. Une conception rapide lui faisoit voir d'un coup-d'œil trop d'objets , pour ne pas le rendre quel-

Ses belles qualités.

Ses défauts.

quelquefois indécis, ou trop lent à se décider. La passion de bien faire, le desir de mériter les suffrages, lui inspiroient une sorte d'inquiétude sur les jugemens d'autrui; capable d'altérer son ame quand il se croyoit en butte à des injustices. Ardent pour tous les devoirs, il étoit sujet à s'emporter si on ne les remplissoit pas; mais sa colère étoit celle d'un homme vertueux, qui se calme aisément & qui pardonne sans peine.

Sa liaison
avec madame de Mainte-
non.

Uni à madame de Maintenon par son mariage avec mademoiselle d'Aubigné, & encore plus par une estime & une amitié mutuelles, il étoit plus que personne à portée de tout obtenir, & il ambitionnoit surtout de mériter.

Il est consulté sur les lectures de la duchesse de Bourgogne.

Cette femme célèbre, qui travailloit à faire de la duchesse de Bourgogne une princesse accomplie, comme Fénelon avoit fait du duc de Bourgogne un prince éclairé & sage, desiroit fort de lui inspirer le goût de la lecture, sans lequel les souverains connoissent rarement la vérité, qui ne par-

vient guère jusqu'à eux que par les bons livres. Elle demanda au comte d'Ayen en 1699, de lui communiquer ses vues sur cet objet. Il le fit avec modestie, par une lettre où l'on reconnoît aisément un esprit judicieux, ami du vrai, & sachant le rendre aimable.

La jeune princesse ayant de l'aversion pour les livres, il propose de ne lui en présenter d'abord que d'amuse-
 Moyens de faire goûter la lecture.
 fans. Il indique en particulier Don-
 Quichotte, comme propre à lui per-
 suader que toute lecture n'est pas ennuyeuse, & à la prévenir tout-à-la-fois
 Lettre du 27 mai 1699.
 contre le ridicule & le danger des romans. Il voudroit ensuite qu'on lui fit des extraits de Plutarque & des
 meilleurs historiens. Elle y prendroit
 Extraits d'histoire.
 une idée générale des personnages devenus célèbres par leurs actions. C'est le moyen d'amener des réflexions sur la vertu ; de lui faire sentir “ que dans
 „ quelque état où l'on soit, il faut
 „ toujours l'avoir gravée au fond du
 „ cœur ; que les grands, comme les
 „ petits, les rois comme leurs sujets,

„ font obligés de la regarder avec les
 „ mêmes yeux; que ce n'a été que les
 „ actions des grands hommes qui les
 „ ont mis au-deffus des autres, & que
 „ le plus grand monarque de l'uni-
 „ vers étant fans vertu, n'est pas com-
 „ parable au dernier de ses fujets qui
 „ en a. C'est le moyen de lui faire con-
 „ noître combien la vérité a d'at-
 „ traits, & de lui infinuer indirecte-
 „ ment, fans qu'elle s'en apperçoive,
 „ tout ce que vous pourriez lui dire
 „ en lui parlant.” Il ajoute qu'on
 pourroit lui donner une teinture de
 tous les arts, de leur origine, de leur
 perfection, ensuite des différentes ef-
 pèces de poésies : qu'elle doit connoî-
 tre la fable, pouvant en faire usage
 tous les jours; enfin qu'il attend les
 ordres de Madame de Maintenon pour
 mettre quelque chose en état relative-
 ment à son projet.

Le comte
 d'Ayen ac-
 quittant ses
 dettes.

Malgré la sagesse prématurée dont
 il donnoit l'exemple, il se trouva char-
 gé en 1702 de dettes considérables.
 Il sentit ce que l'homme juste se doit
 en pareil cas à foi-même, & ce qu'il

doit à ses créanciers : il résolut de faire les sacrifices nécessaires pour s'acquitter. En s'adressant à madame de Maintenon , il demanda , non de nouvelles grâces du roi , mais un homme du choix de Chamillart , qui prit soin de ses affaires , & à qui il abandonneroit tous les ans environ trente-deux mille livres destinées au payement de ses dettes. “ Je suis bien honteux , lui ” écrit-il , d'avoir à vous parler de ” dettes , ayant un si gros revenu ; ” mais je vous supplie de vouloir ” bien songer au voyage d'Espagne , ” qui m'a plus coûté que je ne puis ” vous dire ; au camp de Compiègne , ” & à ce qu'il m'a fallu faire la pre- ” mière année de mon mariage , dans ” laquelle je n'ai touché que la moi- ” tié de mon revenu. Peut-être ai-je ” même fait quelque dépense inutile ” & frivole ; le goût m'a peut-être ” entraîné trop loin ; mais dans ce ” commencement j'ai cru qu'il falloit ” faire honneur aux bontés du roi. ”

*Lettre à
madame de
Maintenon.*

Comment
il les avoit
contractées.

Cet amour de l'ordre venoit des principes de morale dont il nourrissoit

Ses principes de morale.

son ame : il en faisoit un objet essentiel de ses études , à l'âge où les passions effacent souvent l'idée même de la vertu. Quel philosophe défavoueroit ce qu'il écrivoit la même année , du camp de Shweighaufen ? “ l'homme aime
 „ la liberté , & n'en peut jamais arracher de son cœur le desir, quoiqu'il
 „ fasse chaque jour tous ses efforts
 „ pour la perdre. La différence qu'il
 „ y a parmi les hommes est que les
 „ uns sont enchainés avec des chaînes d'or, & les autres avec des chaînes de fer ; & ceux qui sont dans
 „ les plus éminentes dignités , sont
 „ obligés de reconnoître que , s'ils
 „ ont des biens & des honneurs qui les flattent & les distinguent du
 „ commun , ils ont des peines plus cuisantes que les autres. Une contrainte qui ne les abandonne jamais , venge assez les autres hommes des préférences de la fortune,
 „ Mais ne savez-vous pas mieux que moi tout ce que j'ai l'honneur de
 „ vous écrire ? ”

Chaines des
grands.

Lettre du 12
juill. 1702.

Etude &

En même-tems que le comte d'Ayen

cultivoit ainsi le germe de toutes les vertus , & entretenoit même des correspondances de littérature avec les savans & les beaux - esprits , avec l'abbé Renaudot , Bafnage , Baile , Valincourt , Boileau , &c. il approfondissoit & pratiquoit par devoir l'art des héros. Peu d'anciens officiers le surpassoient en capacité ; & le feu de la jeunesse excitoit en lui cette ardeur guerrière qui , jointe au talent , annonce presque toujours les grands succès. L'armée d'Allemagne où il servoit étant trop foible pour les entreprises glorieuses , il en témoigna ainsi ses regrets à madame de Maintenon :

“ Quelle joie pour la cour , madame , me , surtout pour celle qui vous approche de plus près ! Voilà Mgr. le duc de Bourgogne dans le chemin de la gloire : il commence à marcher par le même sentier que notre maître lui a montré. Que n'espère pas présentement la France , & avec juste raison ? Mais , parmi tant de joie à laquelle je suis peut-être plus sensible que per-

*Desir d'être
où l'on ac-
quiert de la
gloire.*

*Lettre du 22
juin 1702.*

„ ne , oferois - je vous dire que j'y
„ mêle un peu de tristesse & de cha-
„ grin pour moi ? Car lorsque d'un
„ côté je vois le roi d'Espagne , au-
„ quel je suis plus attaché du fond du
„ cœur que par cette toison qui est
„ enfin arrivée , quand je le vois en
„ Italie faire tant de merveilles , être
„ à la veille de faire encore de plus
„ grandes choses ; je suis très-fâché
„ de ne pouvoir pas être auprès de lui
„ pour en être témoin. Mgr. le duc
„ de Bourgogne d'un autre côté char-
„ ge , bat les ennemis en Flandre ; je
„ ne suis point dans son armée , & je
„ suis en Allemagne pour être témoin
„ des avantages des ennemis. Je vous
„ avoue , madame , que lorsque je
„ pense à cela , je me crois exilé dans
„ ce pays. Tout ce qui peut me con-
„ soler , c'est l'espérance , déesse ,
„ comme vous savez , à qui les mor-
„ tels sacrifient volontiers , & dont
„ ils n'abandonnent les autels que le
„ plus tard qu'ils peuvent. Pour fi-
„ nir ma figure , je vous dirai que
„ j'espère qu'avant la fin de la campa-

„ gne , il nous viendra des troupes
 „ en ce pays , que nous en chasserons
 „ les ennemis , qu'au moins nous les
 „ combattrons & les battrons ; car
 „ c'est la même chose pour nous.”
 (Cette vanité françoise céda bientôt
 à l'expérience,) “ Dieu veuille exau-
 „ cer mes vœux ! Vous auriez bien-
 „ tôt la paix stable , ferme & glorieu-
 „ se. Mais ce ne fera que la force à
 „ la main que nous pourrons l'obte-
 „ nir , &c. ”

Je croirois faire tort au public en lui dérobant ces morceaux , puisqu'ils caractérisent, dès sa jeunesse, un homme plein de vertus & de talens , dont la vie entière fut consacrée au service de l'état. Madame de Maintenon qu'il regardoit comme une autre mère , pouvoit l'aimer comme un digne fils.

Déjà brigadier en 1702 , il servit Le duc de
 au siège du Vieux - Brisac en 1703 ; Noailles
 sous le duc de Bourgogne , qui l'hono- destiné pour
 ra toujours d'une véritable amitié. l'armée
 Il fut fait maréchal-de-camp l'année d'Espagne.
 suivante. On le destina pour l'armée

d'Espagne, à la fin de l'année 1705; il arriva en Rouffillon où les troupes s'assembloient. C'est-là qu'il commença une longue correspondance avec le ministre de la guerre, & qu'il lui communiqua ses vues, déjà profondes & dignes d'un grand capitaine. Je le nommerai désormais duc de Noailles : il l'étoit par la démission de son père.

Roses, la seule place que l'on conservât en Catalogne, grace à la fidélité du gouverneur, avoit grand besoin de secours. Peu de vivres, une foible garnison, beaucoup de traîtres, tout inspiroit de justes alarmes. Le duc de Noailles, connoissant l'importance de cette place, prenoit toutes les mesures possibles pour sa conservation. Il résolut dès les premiers jours de février de s'en approcher par le Lampourdan, sur la nouvelle que les ennemis se préparoient à l'attaquer. Il fit ses dispositions comme le maréchal son père les auroit faites lui-même. Il seignit de vouloir pénétrer dans la

1706.
Il pourvoit
à la sûreté
de Roses.

*Le duc de
Noailles à
M. Chavil-
lant.*

14 février.

Cerdagne; & après avoir dissipé tout

ce qui s'opposoit à sa marche, il arriva en vainqueur à Figuières. Il alla visiter Roses & concerter avec le gouverneur ; il établit un poste à Bascara. Il répondoit de prendre Girone, où il avoit des intelligences, si on vouloit lui confier la conduite de cette expédition, offrant néanmoins d'y servir en second, en troisième & en dernier, avec le même zèle que s'il avoit le commandement. Les payfans de Catalogne s'ennuyoient d'être sous les armes ; une partie de la province étoit disposée à rentrer dans le devoir, pourvu qu'on prit la supériorité. Il faut, disoit-il, profiter du tems & des circonstances.

Bascara fût bientôt investie par les rebelles, au nombre d'environ quatre mille. Le duc de Noailles y accourut, se posta d'une manière avantageuse, mit ses troupes en bataille ; & voyant que les ennemis vouloient occuper des maisons & des bois entre-coupés de ravines, il les fit charger sur le champ. On les culbuta, on les poursuivit plus de deux lieues. Le gouver-

1706.
Ses vues sur
Girone.

Action où
il bat les
ennemis.

Id. 16 fivr.

1706.

neur de Girone , qui s'avançoit avec du canon , se retira bien vite avec les fuyards. On leur tua quatre à cinq cents hommes. Parmi les prisonniers étoit un chef des rebelles , chanoine , qui avoit coutume de marcher à leur tête , armé d'une carabine & de quatre pistolets à sa ceinture.

Il se montre digne du commandement en chef.

Tous les peuples des environs se soumirent. Noailles savoit qu'une discipline exacte & une prudente modération pouvoient davantage sur eux que la force des armes. Il employoit utilement ces moyens , & se monroit digne d'un commandement en chef. Ses avis ainsi que ses opérations lui attirèrent beaucoup d'éloges de la cour : il n'en mérita pas moins quand il eut un supérieur. Le marquis de Légall , lieutenant-général , étant arrivé au mois de mars , il ne montra plus que l'envie de bien servir sous ses ordres. On voit dans ses lettres au ministre que , s'il continue à lui rendre compte de tout , c'est par pure obéissance. La modestie , la subordination , l'esprit d'ordre , & la passion

Sa subordination quand il a un supérieur.

du devoir, paroissent régler toutes les démarches : & il n'avoit que vingt-huit ans. 1706.

Quoiqu'il importât de porter un coup décisif pendant l'hiver, on perdit beaucoup de tems en incertitudes & en alarmes. Le maréchal de Tessé

Perplexités
& craintes
du maréchal
de Tessé.

étoit depuis le commencement de novembre en Aragon. Mais la révolte de Valence, la sédition de Sarragosse, le manque d'argent, de gros canon, de poudre, de voitures, &c. le jettoient dans une cruelle perplexité. Il regardoit les projets de Madrid, fondés sur des apparences trompeuses, comme des visions de gens qui se

Le maréchal
de Tessé à M.
Chamillart,
30 janvier
1704.

noient, & qui croyant se reprendre où ils peuvent, ne font que se noyer. Il supposoit toute l'Espagne disposée à changer de maître, & ne voulant point faire d'efforts. Il pensoit qu'on devoit se rendre maître de Girone & de Valence, avant de tenter le siège de Barcelone, sans quoi Philippe V., en cas de malheur, seroit exposé à sortir d'Espagne, & ne pourroit y rentrer que par le Roussillon & Pampelune.

Il regarde
l'Espagne
comme perdue.

1706.

Il ne prévoyoit que des révoltes & des malheurs. *Regardez l'Espagne*, écrivoit-il à Chamillart, *comme un pays où il faut quasi une armée dans chaque province ; & vous ne vous tromperez pas.* Enfin il se bornoit au plus sûr ; il attendoit les secours & les résolutions de France ; il n'agissoit point , il ne croyoit pas pouvoir agir ; il traitoit de chimères tout ce qu'on lui écrivoit de Madrid pour l'aiguillonner.

Il décide
Philippe au
siège de Va-
lence.

Cependant Philippe , retenu par les conseils du maréchal , s'impatientoit d'autant plus de ne pas se mettre à la tête de l'armée , que Louis XIV. l'excitoit à le faire incessamment. Les délais & les irrésolutions de Tessé le fatiguoient. Le voyant persuadé qu'il falloit d'abord soumettre la Valence , où Peterborough avoit mené des troupes de Barcelone , il se détermina tout-à-coup à y marcher , & lui envoya ordre de venir le joindre dans quelques jours.

Philippe V
au maréchal
de Tessé.
13 février.

Louis XIV
ordonne
celui de
Barcelone.

D'un autre côté , Louis XIV. écrivoit le même jour au maréchal , pour lui ordonner de faire le siège de Bar-

celone. “ Je suis persuadé, lui disoit-
,, il en substance, que le parti le plus
,, sage & le plus sûr est celui que vous
,, proposez, & que dans une guerre
,, ordinaire, il faudroit s’assurer de
,, l’Aragon & de Valence, tand’s que
,, par la prise de Girone on assureroit
,, une communication libre avec le
,, Roussillon. Mais dans la conjonc-
,, ture présente, tout cela ne décide
,, rien. L’archiduc resteroit à Barce-
,, lone. L’Angleterre & la Hollande
,, lui préparent un puissant secours,
,, avec lequel, si vous lui en donnez
,, le tems, il pourra se remettre en
,, campagne & occuper toutes mes
,, troupes, pendant que les Portu-
,, gais pénétreront dans l’Estrama-
,, doure & la Castille, sans trouver
,, de résistance. Légall a ordre de dis-
,, poser toutes choses pour entrer en
,, Catalogne les premiers jours de
,, mars. Je vous ordonne de le join-
,, dre, en quelque état que soient les
,, affaires de Valence & d’Aragon.
,, Les vivres & les munitions arrive-
,, ront bientôt par mer. Quand mē-

1706.

1706.

„ me la flotte commandée par le com-
 „ te de Toulouze feroit obligée de se
 „ retirer, s'il en arrive une des en-
 „ nemis beaucoup plus nombreuse,
 „ sa retraite, ni les troupes que les
 „ ennemis jeteront dans Barcelone,
 „ ne vous empêcheroient pas de pren-
 „ dre cette place, dont la garnison
 „ doit être fort affoiblie par celles de
 „ Gironne, Lérida, Tortose, &c. ”

Sentiment
 de Tessé sur
 cette entre-
 prise.

Philippe étoit déjà en marche pour
 Valence, & Tessé pour le joindre,
 quand les ordres précis du roi arrivè-
 rent. On avoit fait peu de chemin,
 on changea aussitôt de route. *Je re-
 garde le parti qu'on prend comme l'é-
 métique des affaires d'Espagne*, dit le
 maréchal dans une lettre à Chamil-
 lart. Le remède auroit produit certai-
 nement un bon effet, si l'on avoit pu
 saisir les momens les plus favorables.
 Mais Légall attendoit encore le canon
 & plusieurs choses nécessaires; on ne
 fit rien tout le mois de mars.

Flatterie de
 ce général à
 l'égard du
 roi.

Enfin les deux corps d'armée arri-
 vent devant Barcelone, au commen-
 cement d'avril. Le maréchal se félici-

te des difficultés vaincues dans la marche, & loue infiniment les officiers généraux. Ce qu'il dit ensuite de Louis XIV., est d'un courtisan plutôt que d'un guerrier : " Si l'on tenoit un
 „ consistoire pour décider de l'infail-
 „ libilité du roi, comme l'on en a te-
 „ nu pour celle du pape, je décide-
 „ rois pour celle de sa majesté. Ses or-
 „ dres ont confondu toute la science
 „ humaine ; & tout homme qui au-
 „ roit prévu tout ce qui nous devoit
 „ arriver vraisemblablement, n'au-
 „ roit certainement pas entrepris ce
 „ que ses commandemens nous ont
 „ fait exécuter. " Peut-être avoit-il
 trop exagéré les difficultés de la mar-
 che & de la jonction ; peut-être flat-
 toit-il le roi pour excuser ses propres
 inquiétudes ; mais enfin l'espérance re-
 naissoit, & sembloit présager le suc-
 cès de l'entreprise.

L'archiduc étoit dans Barcelone avec quatre cents hommes de troupes réglées, deux régimens de dragons, & huit à dix mille tant miquelets que bourgeois armés, à la tête desquels on

1706.

*Id. à M.
 Chamillart.
 5 avril.*

Forces des
 deux partis.

1706.

vit souvent combattre des prêtres & des moines. Quarante bataillons & trente-six escadrons composoient l'armée. Le comte de Toulouse, avec une flotte de trente vaisseaux de guerre, arriva le jour même de la jonction des troupes, portant des vivres & des munitions en abondance. La place étoit en mauvais état; on pouvoit se flatter de la reprendre en moins de tems que les Anglois ne l'avoient prise. Cependant Tessé se plaignoit encore le 8 avril de n'avoir pas tout ce qu'il falloit, sur-tout de l'argent; & il parloit en homme qui craignoit toujours quelque événement malheureux.

Attaque de
Montjoui.

On commença par attaquer le fort de Montjoui. Selon le marquis de Saint-Philippe, ce fut une grande faute, puisqu'on n'avoit pas besoin de ce fort, & qu'on y perdit un tems précieux. Avant qu'on ouvrit la tranchée, le duc de Noailles commanda un détachement pour soutenir les travaux. Il fit des merveilles, au rapport du général. Attaqué de la petite-

Noailles
avec la pe-
tite-vérole.

vérole peu de jours après , il continua de s'occuper du siège , autant qu'une pareille situation pouvoit le permettre.

1706.

Un assaut donné le 21 fit éclater la valeur des troupes , que le roi d'Espagne animoit par sa présence. Les ennemis perdirent plus de huit cents hommes dans cette action. Ils ne laissèrent pas le lendemain de faire une sortie extrêmement vive , ils furent repoussés. Le 25 on fut maître de Montjoui ; mais il avoit coûté dix-neuf jours de tranchée ouverte : le tems pressoit ; on n'avoit rien gagné , si l'on ne prenoit la ville.

Prise du fort infructueuse.

L'archiduc avoit voulu en sortir. Le peuple s'assembla en tumulte pour l'en empêcher. Ce prince , soit de lui-même , soit par le conseil de quelque homme habile , employa une ruse tout-à-fait propre à enflammer l'enthousiasme de ses fanatiques défenseurs. Il dit (suivant la relation du maréchal de Tessé) qu'il alloit se mettre en prières , & consulter la sainte vierge : il prit un chapelet, fit son orai-

Ruse pour animer les fanatiques de Barcelone.

Le maréchal de Tessé à M. Camille.

11 avril

1706.

son . après avoir exhorté le peuple à en faire autant. Ensuite sortant d'un air gai , & prenant le ton d'un inspiré , il annonça que la sainte vierge , accompagnée de deux anges , lui avoit apparu , lui avoit promis que ses fidèles Catalans ne l'abandonneroient pas , & lui avoit ordonné de rester dans Barcelone , où il ne devoit rien craindre. On cria au miracle ; les prêtres , les moines , les confréries s'armèrent avec plus d'ardeur que jamais ; & le fanatisme soutint les courages jusqu'à la dernière extrémité. *Ce n'est point une fable* , dit Telfé d'après les récits uniformes des déserteurs ; *on croit cela à Barcelone , comme je crois mon credo*. Les femmes n'étoient pas les moins courageuses , non plus que les moins crédules : il y en avoit des compagnies armées , qui gardoient les postes & qui travailloient comme les soldats. On vouloit se sacrifier pour l'archiduc , mais en exigeant qu'il partageât le fort commun.

Les femmes
soldats.

Id. 25 oct.

Courage
du roi d'Es-
pagne ; mais

Il s'en falloit bien que Philippe , avec ses bonnes qualités , inspirât la même

même ardeur. Son naturel froid, timide, l'empêchoit de se communiquer. " Il ne parlera jamais , écrivit
 „ le maréchal ; faites bien , faites mal ,
 „ c'est la même chose ; il pense , mais
 „ c'est comme s'il ne pensoit pas ; &
 „ passé cette campagne , fiez-vous à
 „ moi qu'à la tête de ses armées , sa
 „ présence est plus préjudiciable à son
 „ service , que s'il restoit à Madrid. "

1706.
 on lui re-
 proche sa
 froideur.

Ibid.

On sent assez combien ce défaut du roi devoit déplaire aux François. Du reste , il donnoit l'exemple du courage. Sur un faux avis que Peterborough venoit attaquer le camp , il monta aussitôt à cheval avec tous les officiers généraux pour se disposer au combat. Le duc de Noailles , oubliant sa petite vérole dont il relevoit à peine , courut partager les fatigues & le péril.

La tranchée étoit ouverte devant la ville , mais le camp étoit assiégé par les miquelets & par quelques troupes réglées , sous les ordres du comte de Cifuentès. L'artillerie du maréchal ne valoit rien , les pièces crevoient , les canonniers en général montroient peu

Telle étoit
 précipitam-
 ment le
 siège.

1706.

d'habileté. Cependant il y avoit trois brèches suffisantes au corps de la place, lorsque le comte de Toulouse, averti que la flotte ennemie approchoit, beaucoup plus forte que la sienne, reprit la route de Toulon le 10 mai. Tessé leva le siège pendant la nuit du 11 au 12, laissant près de cent pièces de canon crevées ou enclouées, les munitions de guerre & de bouche, & environ six cents malades, dont le généreux Peterborough fit prendre un soin particulier. L'opinion commune fut qu'un assaut eût mis la place entre les mains des François : & il paroît que le maréchal, par trop de circonspection, convenoit peu à cette entreprise, où il falloit beaucoup de vigueur.

Douleur de
Philippe V.

Philippe V à
Louis XIV.
20 mai.

Après cinq jours de marche pénible & périlleuse, l'armée campa le 17 à Toroella-de-Mongris sur le Ter. Là Philippe, qui avoit toujours cru s'emparer de Barcelone, écrivit au roi de France la nouvelle de son désastre. Résolu de périr plutôt que de lever le siège, il n'avoit cédé qu'au sentiment

de Teflé & de tous les officiers généraux , excepté Legall ; il n'avoit pas voulu facrifier les troupes de France , dont ils jugeoient la ruine infaillible. 1706.

“ Je fuis , dit - il , dans une douleur
 „ que je ne puis vous exprimer , d'a- Ses réfolu-
 „ voir été obligé de laiffer l'archiduc tions coura-
 „ dans Barcelone , & je n'aurai aucun geufes.
 „ repos , que je ne le combatte par-
 „ tout où il fera. Donnez - m'en , je
 „ vous prie , les moyens , & laiffez
 „ faire après un prince qui fe sou-
 „ vient qu'il eft votre petit-fils , qui
 „ fait fort bien ce qu'il doit à fon rang
 „ & à lui-même : qui répandra juf-
 „ qu'à la dernière goutte de fon fang ,
 „ avant que d'abandonner un trône
 „ où , après Dieu , vous m'avez pla-
 „ cé & fi généreufement foutenu , &
 „ qui fera toujours fes efforts pour
 „ mériter votre eftime & votre ami-
 „ tié.”

Tel fut l'abattement du général , Il échofit
 que Philippe fe voyoit réduit à fortir Noailles
 de fon royaume , à paffer en Rouffil- pour l'ac-
 lon , à faire le tour des Pyrénées , & compagner.
 à prendre la route de Pampelune.

1706.

“ Comme je n’ai personne de con-
 „ fiance pour mener avec moi , ajou-
 „ te - t - il , j’ai ordonné au duc de
 „ Noailles de me suivre ; & quand je
 „ ferai en Espagne , je le renverrai
 „ où vous jugerez le plus à propos.”
 Tessé , accablé de chagrin , avec une
 santé languissante , ne pouvoit accom-
 pagner le roi. Noailles étoit digne de
 cette commission.

Prudence
 du duc.

Le duc de
Noailles à
M. Chamil-
lart.
 22 & 25
 mai.

Il eut la sagesse d’en craindre les
 suites , si on l’obligeoit de demeurer
 en Espagne auprès de Philippe. “ Dans
 „ la situation où sont les affaires ,
 „ écrivoit-il au ministre de la guerre,
 „ il faut quelqu’un d’un poids , d’une
 „ considération & d’une expérience
 „ fort au-dessus de la mienne , pour
 „ pouvoir y servir utilement.” Il
 desiroit le commandement des trou-
 pes qu’on laisseroit en Roussillon , par-
 ce qu’il connoissoit ce pays , où les re-
 belles de Catalogne avoient des intel-
 ligences ; & qu’il se sentoit capable d’y
 travailler avec fruit. En attendant les
 ordres de la cour , il continua de si-
 gnaler son zèle. Arrivé à Perpignan ,

il trouva moyen de procurer d'abord ~~cinquante-sept mille livres~~ ^{1706.} au roi d'Espagne qui n'avoit pas même d'argent pour son voyage, & à qui le maréchal de Tessé ne put envoyer que dix mille écus.

La capacité & le courage du jeune duc, la conduite qu'il avoit tenue dans cette campagne, décidèrent Louis XIV. en sa faveur. On lui donna le commandement de neuf bataillons & dix escadrons, qui devoient rester dans la province : on le fit lieutenant-général, pour qu'il pût commander à des maréchaux-de-camp plus anciens que lui. S'il eut des jaloux, il confondit l'envie par ses services.

On lui donna un corps d'armée.

Tout étoit à craindre pour l'Espagne & même pour la France. Le duc de Berwick, redemandé par Philippe V., arrivé à Madrid le 11 mars avec le titre de maréchal de France, pour défendre l'Estremadoure & la Castille, ayant rassemblé ce qu'il put de troupes espagnoles, empêcha les ennemis d'entreprendre le siège de Badajoz. Mais ils se portèrent sur Alcantara, ^{Prise d'Alcantara par les ennemis.} *Le maréchal*

1706.
de Berwick à
M. Amelot.
18 avril.

Défaite des
François à
Ramillies.

Louis en-
core ferme
dans les re-
vers.
Louis XIV à
Philippe V.
29 mai.

dont le gouverneur Don-Miguel Gasco, officier-général des plus estimés, se rendit au bout de cinq jours prisonnier de guerre, sans même que la brèche fût faite, avec une garnison de plus de dix bataillons. Ce ne pouvoit être que lâcheté ou perfidie; & Berwick le jugea digne de perdre la tête, s'il revenoit jamais en Espagne. L'affreux désastre de Ramillies en Flandre, où le maréchal de Villeroi donna sans nécessité, & perdit par la faute une bataille décisive, suivie de la perte du Brabant, pouvoit entraîner d'autres malheurs encore plus funestes.

Dans une situations si critique, on doit admirer la fermeté de Louis XIV.

“ Votre douleur est très-juste, écrit-il au roi d'Espagne; mais je suis bien-aïse de voir qu'elle n'abat point votre courage: il paroît autant dans les adversités que dans les conquêtes; & le malheur que vous avez eu de lever le siège de Barcelone, n'est pas irréparable, puisqu'il me paroît que vous pensez comme vous le devez, étant du sang dont

„ vous êtes , & dans le rang où Dieu
 „ vous a placé. J'espère qu'il voudra 1706.
 „ bien maintenir son ouvrage , & je
 „ n'oublierai aucun des moyens qu'il
 „ m'a donnés pour vous soutenir.
 „ Le duc de Noailles vous informera
 „ de ce que j'ai dessein de faire pour
 „ vous. Je vous dirai seulement en gé-
 „ néral que j'envoie mes ordres, pour
 „ faire avancer jusqu'à Bayonne tren-
 „ te bataillons & vingt escadrons,
 „ qui se rendront à Pampelune avec
 „ toute la diligence possible. Vous Il conseille
 „ ne devez point hasarder de passer à à Philippe
 „ Madrid seul & peu accompagné. d'attendre
 „ Vous êtes dans une conjoncture des troupes
 „ où tout dépend de la conservation pour ren-
 „ de votre personne : ainsi vous de- trer dans
 „ vez seulement marcher jusqu'à Pam- son royaume.
 „ pelune avec quelques régimens de
 „ cavalerie & de dragons , & vous y
 „ attendrez le reste des troupes. J'ef-
 „ père que leur valeur & leur zèle
 „ pour V. M. rendront les efforts de
 „ vos ennemis inutiles. Nous n'avons
 „ pas été heureux en Flandre. Il faut
 „ se soumettre aux jugemens de Dieu,

1706.

„ & croire que si nous profitons des
 „ disgraces qu'il nous envoie, elles
 „ nous procureront des biens solides
 „ & éternels. Soyez bien assuré de
 „ mon amitié tendre & constante
 „ pour vous, & croyez qu'en quel-
 „ que occasion que ce soit, je vous
 „ en donnerai toujours des marques
 „ essentielles. ”

Philippe re-
 tourne cou-
 rageuse-
 ment à Ma-
 drid.

Avant de savoir les intentions de Louis XIV., Philippe avoit pris son parti avec beaucoup de courage. Sa retraite par la France devoit faire de fâcheuses impressions : elle confirmoit le bruit répandu avec malignité ; qu'il n'avoit passé en Catalogne que pour abandonner l'Espagne : son retour pouvoit seul dissiper la défiance & la crainte de ses sujets. Ayant éprouvé la fidélité des Castillans, il crut devoir se jeter dans leurs bras, pour affermir & augmenter leur zèle. Ces raisons qu'il expose lui-même à son grand-père, le déterminèrent à prendre la poste. Il courut droit à Pampelune, où il arriva le 2 juin. Comme l'Aragon ne remuoit point encore, il

continua heureusement sa route jusqu'à Madrid. On l'y reçut avec les démonstrations de joie les plus éclatantes. Le voyage depuis Perpignan n'avoit été que de onze jours. Philippe en eut l'obligation aux soins du duc de Noailles, qui l'ayant conduit jusqu'au terme, repartit aussitôt pour le Roussillon.

1706.
Services
que Noail-
les lui ren-
dit.
M. Amelot
à *M. Cha-*
millart.
7 juin.

La reine d'Espagne s'étoit montrée, en l'absence du roi, aussi digne de la vénération des peuples, que de son amour. Après la perte d'Alcantara, elle avoit été en personne à l'hôtel-de-ville de Madrid, avoit harangué les magistrats de manière à émouvoir les plus insensibles, avoit obtenu d'eux un secours de six mille pistoles. Quelques grands, à l'exemple du marquis de Castelfrigo, donnèrent aussi de l'argent & de la vaisselle; mais avec tant de réserve, qu'une dame espagnole dit qu'ils imitoient cette pauvre femme, qui offrit un cierge à saint Michel, & en offrit un autre au diable, pour le besoin qu'elle pourroit en avoir. On soupçonnoit que les

Démarches
de la reine.

Elle obtient
de l'argent.

Le chevalier
du Bourk à
M. Chamil-
lart.
7 mai.

1706.

grands & les tribunaux, en général, étoient disposés à changer de maître au gré des événemens. Le peuple avoit plus de zèle ; mais foible , ignorant , susceptible de toutes sortes d'impressions, que pouvoit-on attendre de lui, si l'on manquoit d'argent & de troupes ?

Les ennemis marchent à Madrid.

Berwick, hors d'état de rien tenter jusqu'à l'arrivée des troupes françoises, disputoit seulement le terrain, & tâchoit de retarder la marche des ennemis. Ils avoient pour général Ruvigni, François réfugié, devenu milord Galwai & pair d'Angleterre : singularité remarquable parmi tant de jeux bizarres de la fortune. Ils prirent Salamanque, ils marchèrent à Madrid.

La reine se retire à Burgos.

Philippe envoya la reine à Burgos, capitale de la vieille Castille. Pampelune eût été une retraite plus sûre ; mais il importoit de ne pas décourager les Castillans. C'est-là que fut transféré le siège du gouvernement, avec les tribunaux de la monarchie. Le roi alla joindre la petite armée du maréchal de Berwick.

On fait que Galwai fit proclamer l'archiduc dans la capitale, le 25 juin; & que le peuple, en se soumettant à la force, ne dissimula point son attachement pour le souverain légitime. Une chose moins connue & non moins intéressante, c'est que Philippe & la reine conservoient tout leur courage dans ces terribles extrémités. Ils avoient envoyé leurs pierreries en France, pour se procurer de l'argent. Ils souffroient des maux incroyables; ils étoient environnés de périls, & rien ne les abattoit. La reine se rendit à Burgos avec peu de suite, n'ayant d'autre dame avec elle que la princesse des Ursins. Elle écrivit de cette ville à madame de Maintenon une lettre, qui peint son état & la force de son ame.

1706.
Son courage
inébranla-
ble, comme
celui du roi.

„ Après dix-huit jours de voyage,
„ je suis arrivée ici hier au soir, fort
„ fatiguée de m'être toujours levée
„ devant le jour, d'avoir eu une cha-
„ leur & une poussière horribles, &
„ de trouver des gîtes on ne peut pas
„ plus mauvais, & tant, qu'une mu-

Peinture
qu'elle fait
de ses maux.

La reine
d'Espagne à
madame de
Maintenon.
6 juillet.

O vj

1706.

„ raille tomba dans ma maison , en
 „ un endroit où tout le monde passoit.
 „ Vous pouvez juger par-là du reste.
 „ Nous espérions , en arrivant ici ,
 „ d'être un peu plus commodément
 „ & proprement ; mais nous n'avons
 „ trouvé ni l'un ni l'autre. Malgré
 „ cela , si le roi peut vaincre ses enne-
 „ mis , nous ne laisserons pas que d'être
 „ gaiement. Le pis de tout est
 „ que nous ne passons presque point
 „ de jours sans avoir quelque mau-
 „ vaise nouvelle. Sarragosse s'est ré-
 „ voltée sans avoir vu des troupes en-
 „ nemies ; Carthagène est perdue ;
 „ & les Portugais s'établissent autant
 „ qu'ils peuvent à Madrid. J'en ai pour-
 „ tant eu deux qui m'ont fait plai-
 „ sir : c'est la levée du siège d'Osten-
 „ de , (*) & la retraite de mon père.
 „ La seconde m'a d'abord donné une
 „ joie infinie , en songeant que puis-
 „ que mon père a abandonné Turin
 „ & d'autres postes importants , il fal-

(*) Cette ville fut pourtant prise par les alliés.

1706.

„ loit qu'il eût quelque chose de bon
 „ dans la tête : mais depuis elle est
 „ diminuée , par la pensée qu'il ne
 „ pouvoit ni ne devoit pas s'enfer-
 „ mer dans une place , dont toutes
 „ les sorties alloient être bientôt fer-
 „ mées , & par d'autres à-peu-près de
 „ même. J'ai bien envie d'être éclair-
 „ cie & de savoir quel parti il pren-
 „ dra. Quel bonheur & quelle joie ,
 „ s'il prenoit celui qu'il devoit pren-
 „ dre par toutes sortes de raisons !
 „ J'aurois mille choses à vous dire ;
 „ mais excusez-moi , je ne ferai pas
 „ ma lettre plus longue pour aujour-
 „ d'hui : il fait fort chaud , & ma tête
 „ est en assez mauvais état. ”

Si Philippe s'étoit retiré en France ,
 comme les ennemis le publièrent ; si
 lui & la reine avoient montré moins
 de résolution & de fermeté , les peu-
 ples n'ayant plus ce motif d'encoura-
 gement , tous auroient peut-être subi
 le joug autrichien. Mais on vit des
 prodiges de zèle , d'autant plus glo-
 rieux pour la nation espagnole , qu'on
 l'accusoit d'ingratitude & d'indifféren-

Zèle des
 Espagnols,
 prouvé par
 de grands
 efforts.

1706.

On reprend
la supériorité.

On rentre
dans la capitale.

M. Amelot
au duc de
Nonilles.
11 août.

Désintéressé

ce. Les Castillans animés par le sentiment du devoir, ainsi que par la haine contre les Portugais, ne pensèrent plus qu'à rétablir leur monarque. L'Andalousie se signala de même. Séville, Cordoue, Grenade & Jaën levèrent à leurs dépens quatre mille chevaux & quatorze mille hommes de milice pour défendre la patrie. Les évêques de Murcie & d'Orihuéla redoublèrent leurs efforts. Les troupes françoises arrivèrent par la Navarre, sous les ordres du marquis de Légall; & dès le moment de sa jonction avec Philippe & Berwick, la supériorité fut constante de leur côté. Le roi desiroit impatiemment de livrer bataille; les ennemis l'évitèrent avec prudence.

On envoya cinq cent chevaux prendre possession de Madrid. Les habitants témoignèrent une joie extrême de rentrer sous l'obéissance du souverain légitime. Trois cent cinquante rebelles qui s'étoient retirés dans le palais, parmi lesquels étoient plus de quatre-vingts officiers, se rendirent à discrétion le 5 août. Quelques mai-

sons de gens passionnés pour l'archiduc furent pillées : le peuple en brûla dans la rue les meilleurs meubles, pour montrer qu'il vouloit punir les traîtres, non profiter de leurs dépouilles. On brûla l'étendard & le portrait de ce prince, & les actes faits en son nom. On avoit pris la veille le comte de Lémos, le patriarche des Indes, l'évêque de Barcelone, qui alloient lui rendre hommage, & qui s'étoient déclarés ses partisans. Philippe ne entra dans sa capitale que le 4 octobre, lorsque sa présence devint inutile à l'armée. Les transports inexprimables avec lesquels on l'y reçut, étoient une preuve non équivoque de la fidélité castillane.

1706.
sement du
peuple.

Arrivée
du roi.

„ Vos ennemis ne doivent plus espérer de réussir (ce sont les termes de Louis XIV. dans une lettre au roi d'Espagne) puisque leurs progrès n'ont servi qu'à faire paroître le courage & la fidélité d'une nation, toujours également brave & confamment attachée à ses maîtres. „ Vos peuples ne se distinguent point

Louis XIV
rend justice
aux Espagnols.

Lettre du 5
avril.

1706.

„ des troupes réglées ; & je com-
 „ prends aisément que tant de preu-
 „ ves de leur amour pour vous , aug-
 „ mentent la tendresse particulière
 „ que vous avez toujours eue pour
 „ eux. Elle leur est due , & je vous
 „ exhorterois à leur en donner de
 „ fréquens témoignages , si je ne sa-
 „ vois que vos sentimens sur ce sujet
 „ sont entièrement conformes aux
 „ miens.” C'étoit rendre justice aux
 Espagnols : la plupart des François ne
 les avoient décriés que par antipathie,
 ou faute de les bien connoître ; mais
 les Espagnols ne jugeoient pas mieux
 des François.

Déroute de
 Turin , sui-
 vie de la
 perte de
 l'Italie.

Les malheurs communs de la Fran-
 ce & de l'Espagne pouvoient encore
 se réparer par la prise de Turin. On
 avoit fait des préparatifs immenses
 pour cette entreprise. On y perdit
 tout : le duc de la Feuillade conduisit
 mal le siège ; le duc d'Orléans envoyé
 à la place de Vendôme , qu'on retira
 imprudemment d'Italie , vit ses lignes
 forcées par le prince Eugène , qu'il
 auroit battu , si des ordres de la cour,

dont le maréchal de Marfin étoit chargé, ne l'eussent empêché de livrer bataille. Le siège, commencé le 13 mai, fut levé le 7 septembre; & la déroute entière de l'armée françoise annonça la perte prochaine de ce que l'Espagne possédoit en Italie. C'étoit le seul pays où l'on avoit conservé jusqu'alors la supériorité des armes : l'espérance s'évanouit tout-à-coup.

Dès-lors Louis XIV. demanda la paix, & prévint qu'il faudroit l'acheter aux prix d'un démembrement considérable de la monarchie espagnole. Philippe lui témoigne, dans une lettre du 11 novembre, la plus vive sensibilité au sujet d'un pareil démembrement. " Je connois trop votre gloire, & votre tendresse pour moi, dit-il, pour n'être pas persuadé que vous aurez égard à l'une & à l'autre, en soutenant mes intérêts, qui sont aussi les vôtres, puisque ceux des deux monarchies sont à présent si unis, qu'en affoiblissant l'une on affoiblira l'autre. Ainsi j'ai toute confiance en vous, & j'espère que

Louis de-
mande la
paix.

Philippe
craint un
démembre-
ment.

1706. „ vous ne me tromperez pas.” Mais Louis avoit raison de penser qu'il devoit à ses peuples & au soin de leur conservation, les démarches qu'il venoit de faire pour terminer une guerre si accablante.

La guerre continue. Les ennemis, enflés de leurs succès, ayant rejeté toute négociation, il ne pensa plus qu'à ce que demandoient sa gloire & les intérêts de son petit-fils : il se prépara courageusement à de nouveaux efforts, dont la France étoit seule capable après tant de pertes.

Noailles presque sans troupes en Roussillon. Si le duc de Noailles avoit eu les neuf bataillons & les dix escadrons qui lui étoient destinés, il auroit fait une diversion très-utile en Catalogne. Il se trouva sans cavalerie & presque sans infanterie dans le Roussillon, province exposée aux entreprises de l'ennemi. Il n'en murmura point ; il représenta seulement quel avantage on pourroit tirer d'un corps de troupes capable d'agir. Reconnoissant d'ailleurs qu'il falloit aller où le besoin pressoit davantage, & content de ne

Ses travaux pour être utile.

pouvoir briller dans son poste pourvu qu'il y servît bien, il s'appliqua sans relâche à tous les moyens de se rendre utile. Soin particulier des soldats, visite des places, précautions pour la sûreté, attention aux détails ennuyeux, mais importans; avis donnés à propos, sages mesures prises sur le champ lorsque les conjonctures l'exigeoient; c'est de quoi sa correspondance avec le ministre de la guerre, depuis son retour en Roussillon à la fin de juin, fournit des exemples continuels.

Madame de Maintenon ne le flattoit point en lui écrivant: "Com-
 „ ment pourroit-on n'être pas con-
 „ tent de vous? Vous donnez votre
 „ santé, votre vie, vos soins, votre
 „ bien pour le service des deux rois.
 „ Mais vous ferez encore plus ré-
 „ compensé par le plaisir d'agir en
 „ homme de bien, qui aime la chose
 „ publique, & qui saura s'envelopper
 „ dans sa vertu si la reconnoissance
 „ des hommes lui manque." Cet élo-
 ge, déjà mérité quand le duc quitta

1706.

Sa condui-
 te justement
 louée.

Lettre du 15
 juin.

1706.

Madrid après y avoir reconduit Philippe, fut confirmé par tous les traits de sa conduite.

Il met Roses en sûreté.

Il n'attendoit que le moment de pouvoir porter du secours à Roses : c'étoit un point essentiel, la garnison manquant de vivres, & se trouvant presque réduite à rien. Des galères de France qu'il attendoit parurent enfin : il s'y embarqua ; il arriva avec le convoi le 17 août ; il releva la garnison ; il alla même enlever les provisions des ennemis dans une petite ville voisine : Roses fut mise en sûreté.

L'Espagne perd Maïorque & Minorque.

Attentif à tout ce qui se passoit, il avertit le ministre du danger des îles de Maïorque & de Minorque. Mais comment remédier à tant de maux ? Le feu de la révolte, soufflé par les prêtres & par les moines, fit encore les mêmes ravages qu'en Catalogne. Une escadre angloise n'eut qu'à se montrer ; la fidélité du gouverneur & de la noblesse de Maïorque ne put rien contre le soulèvement du peuple : cette île tomba au pouvoir des ennemis, le 25 septembre. Minorque

eut le même sort : il y restoit seulement Port-mahon, qu'ils devoient forcer en 1708. Ce fut beaucoup pour Philippe V. de recouvrer Carthagène & Alcantara à la fin de cette campagne.

1706.

Le duc de Noailles, déjà fort estimé de Torci, lui communiquoit ses idées sur les affaires d'Espagne. Il pensoit qu'on devoit s'attacher surtout à conserver le centre de la monarchie, d'où dépend presque toujours le sort des états ; qu'il falloit se concilier plus que jamais les Espagnols, en payant du moins d'honnêtetés ceux qui se conduisoient bien ; qu'il importoit de faire paroître des troupes du côté de la Catalogne, parce que l'espérance d'affujettir bientôt l'Espagne, soutenoit l'opiniâtreté des ennemis dans cette guerre ruineuse. Il fut averti d'une conspiration tramée contre le royaume de Naples, & en donna le premier avis en France & en Italie.

Idées politiques de Noailles sur l'Espagne.

Torci admiroit la *justesse & la solidité* de ses raisonnemens ; mais il croyoit que la situation de Philippe V

Torci pour la paix.
M. de Torci au duc de Noailles.

deviendrait toujours plus fâcheuse.
 1706. “ Rien n’est meilleur pour toutes for-
 12 & 24 oc- „ tes de raisons qu’une prompte paix,
 tobre. „ disoit-il ; le roi en connoit si bien
 „ l’importance , que S. M. n’oublie
 „ rien pour y parvenir. Il seroit à
 „ souhaiter que sa conclusion pré-
 „ vint les projets des ennemis sur le
 „ royaume de Naples ; & je crains
 „ bien que le sort du Milanès ne dé-
 „ cide de celui de ce royaume & de
 „ la Sicile.” Telles devoient être ef-
 fectivement , & telles furent les suites
 de la déroute de Turin.

Le roi d’Es-
 pagne for-
 mé par les
 malheurs.

Du moins la cour d’Espagne mon-
 troit du courage au milieu de ses in-
 fortunes. Amelot y soutenoit un tra-
 vail immense , étant à la tête des af-
 faires , & joignant presque les fonc-
 tions de premier ministre à celles
 d’ambassadeur. Philippe , animé par
 la reine & par les périls , devenoit su-
 périeur à lui-même.” Il est , dit la
 „ princesse des Ursins dans une let-
 „ tre à madame de Maintenon, d’une
 „ vivacité & d’une application à ses
 „ affaires merveilleuse. Ce n’est plus

Lettre du 6
 décembre.

„ ce prince qu'il falloit exciter à en
 „ prendre soin & à agir en maître : 1706.
 „ il sent qu'il l'est présentement , &
 „ il le sent avec plaisir ; il veut tout
 „ savoir , raisonne sur toutes sortes
 „ de matières avec tout le sens possi-
 „ ble ; explique à ses ministres des
 „ difficultés qui les embarrassent ; &
 „ après leur avoir demandé leur sen-
 „ timent, s'il n'en est pas content, &
 „ qu'il croye mieux penser qu'eux , il
 „ décide hardiment , & si bien que
 „ ces messieurs en restent surpris &
 „ charmés : ce qui est encore plus
 „ estimable dans ses résolutions, c'est
 „ qu'on y remarque de la justice , de
 „ la générosité & de la fermeté. En-
 „ fin , madame, S. M. est changée à
 „ un point que M. l'ambassadeur ne
 „ sauroit s'en taire.”

„ Vous me demandez , ajoute la
 „ princesse , si je conserve de la tran-
 „ quillité au milieu de tant de sujets
 „ d'inquiétudes ? Je vous répondrai
 „ naïvement que je sens mon sang
 „ souvent agité ; mais qu'après les
 „ premiers momens où j'ai su les fa-

La princesse
des Ursins
conserve sa
tranquillité.

1706.

Elle espère
des retours
de fortune.

Le tem-
pérament
plus fort
que la rai-
son.

„ cheux événemens qui m'ont frap-
pée, & dont quelquefois j'ai été
„ prête à m'évanouir, ce que je cache
„ le mieux qu'il m'est possible, je re-
viens à moi comme auparavant.
„ Les réflexions que je fais me con-
solent. Je pense que la fortune
„ peut nous redevenir favorable;
„ qu'il est de ses faveurs comme du
trop de santé : c'est-à-dire, qu'on
„ n'est jamais si près d'être malade
que lorsqu'on se porte trop bien,
„ ni si proche d'être malheureux que
quand on est comblé de bonheur.
„ Je retourne la médaille; & j'at-
tends des consolations qui adoucif-
sent fort mes peines. Je voudrois,
„ madame, que vous en pussiez faire
autant, & que votre tempérament
„ fût votre meilleur ami, comme le
mien est celui sur lequel je dois le
„ plus compter. Car je crois, à vous
parler franchement, que je lui ai
„ plus d'obligation qu'à la raison, &
„ que je n'ai pas un grand mérite à
avoir cette tranquillité, dont vous
„ voulez

„ voulez par une bonté extrême m'en
 „ faire un qui m'attire vos louanges.” 1706.
 „ Leurs majestés catholiques ont Retranche-
 „ été très-aises que le roi ait approu- ment des
 „ vé le retranchement qu'elles ont dames du
 „ fait des dames (du palais), & qu'il palais.
 „ l'ait dit publiquement au duc d'Al-
 „ be. Cela a fait un très-bon effet à
 „ Madrid. Les gens raisonnables con-
 „ noissent qu'on doit retrancher tou-
 „ tes les dépenses qui ne sont pas ab-
 „ solument nécessaires. Il n'est ques-
 „ tion présentement que d'avoir des
 „ fonds pour empêcher les ennemis
 „ de nous accabler : tout le reste en
 „ comparaïson n'est que bagatelle.”

Ce n'étoit pas seulement par éco- Motifs de
 nomie qu'on renvoyoit les dames du leur renvoi.
 palais. On avoit des sujets de plain-
 tes contre la plupart, & surtout con-
 tre leurs proches, dont la conduite,
 à l'égard de l'archiduc, avoit été plus
 que suspecte. Le cardinal Portocar- On se défie
 rero s'étoit montré lui-même son par- des grands,
 tisan. L'expérience prouvoit que le & on les
 peuple, & non les grands, soutenoit ménage
 Philippe sur le trône. On crut devoir moins.

1706.

Cabales
contre ma-
dame des
Urfins &
Amelot.

ménager ceux-ci moins que jamais. Rien ne pouvant les contenter, on craignit peu de leur déplaire. Aussi les cabales se déchaînoient-elles contre Amelot & la princesse des Urfins : l'un chargé de presque tout le poids du gouvernement, des finances même, car Orri étoit retourné en France ; l'autre, influant dans toutes les affaires par son crédit & par ses conseils ; l'un & l'autre en butte à l'envie, à la haine, & à des imputations calomnieuses.

Calomnies
sur madame
de Mainte-
non.

Madame de Maintenon étant exposée elle-même à tout ce que la méchanceté invente d'absurde & d'atrocité, la princesse des Urfins profite adroitement des circonstances, pour la mettre en garde contre ses propres accusateurs. « Je suis bien fâchée, » lui dit-elle, de ne vous avoir point fait part de deux lettres que j'ai reçues depuis un an. La première étoit pour m'avertir que vous trahissiez l'état par le commerce réglé que vous aviez avec la reine Anne, qui savoit que vous étiez la meil-

Lettre du 20
décembre.

„ leur amie qu'eût le prince d'Oran-
 „ ge. Dans une autre, on m'assuroit 1706.
 „ que vous aviez envoyé de grosses
 „ sommes d'argent à l'empereur, qui
 „ en payoit ses troupes. C'est appa-
 „ remment ce même argent que l'on
 „ vous reproche si souvent que vous
 „ amassez, sans qu'on puisse savoir ce
 „ que vous en voulez faire. Au nom
 „ de dieu, madame, corrigez-vous
 „ donc de ce vilain défaut d'intérêt,
 „ qui vous fait si fort manquer à vos
 „ devoirs. Vous me répondrez peut-
 „ être que je devrois prendre ce con-
 „ seil pour moi-même, & ne plus
 „ vendre toutes les charges & les vi-
 „ ceroyautés du roi d'Espagne à son
 „ insçu. Je crois qu'il faudra que je
 „ me résolve à la fin à ne le plus vo-
 „ ler : il a trop besoin d'argent pour
 „ payer ses troupes. Cependant, par
 „ les soins de M. l'ambassadeur, & si
 „ j'ose dire, par tout ce que je fis à
 „ Burgos, (elle y procura des dons
 „ considérables à la reine), nous les
 „ avons maintenues, quoique cela
 „ parût presque impossible. Aujourd-

La princesse
 des Ursins
 en butte à
 de pareilles
 imputa-
 tions.

1706. „ d'hui les François manquent abso-
 „ lument de tout. M. le maréchal
 „ de Berwick ne fait plus comment
 „ faire.”

Elle se
 plaint des
 hommes.

„ Vous me faites un portrait de la
 „ plupart des hommes, qui n'est pas
 „ trop à leur avantage. Ce que j'y
 „ trouve de pis, c'est qu'il me paroît
 „ assez naturel. Ils nous rendent bien
 „ la pareille ; car si on veut des en-
 „ croire, nous avons la plupart de
 „ leurs imperfections & peu de leurs
 „ bonnes qualités. Cependant il est
 „ certain qu'ils ont des petites mes-
 „ prisables, & qu'ils se déchirent les
 „ uns les autres plus encore que ne
 „ font les femmes.... La connoissance
 „ que j'ai du monde m'attache en-
 „ core davantage à vous : j'y trouve
 „ toutes les vertus & la bonté qui
 „ manquent dans les autres.”

Les passions
 empoison-
 nent tout.

„ Gardez-vous bien, si vous
 „ plaît, marque-t-elle ailleurs, de
 „ dire la préférence que je donne aux

Lettre du 23
 décembre.

„ Italiens sur les musiciens François
 „ & Espagnols, car mes ennemis ne
 „ manqueraient pas d'engager tous

„ ces gens-là à me vouloir du mal. 1706.
 „ Vous ne m'en voulez pas fans dou-
 „ te assez pour cela ; & je pourrois
 „ avoir l'esprit en repos sur la bonté
 „ dont vous m'honorez , quand il
 „ s'agiroit de choses de plus grande
 „ conséquence.”

Tel est effectivement l'esprit de ca- Esprit de
cabale & de
méchan-
ceté.
 bale , de forger ou d'adopter des sup-
 positions chimériques , pour en faire
 des instrumens de haine ; & de chan-
 ger en crime les choses les plus inno-
 centes , lorsqu'elles blessent de frivo-
 les préjugés. La France & l'Espagne
 étoient pleines de ces hommes in-
 quiets , dont les discours semoient le
 mécontentement & la discorde. Par
 malheur les événemens de la guerre,
 les calamités publiques , les fautes
 inévitables du gouvernement n'ac-
 créditoient que trop leurs fatires. On
 transféra de Tolède à Bayonne , sous La reine
douairière
transférée à
Bayonne.
 des prétextes honnêtes, la reine douai-
 rière dont la cour paroissoit un foyer
 d'intrigues ; mais il restoit toujours
 en Espagne de grands sujets de dé-
 fiance.

1707.
La France
tourne ses
efforts vers
l'Espagne.

Le duc
d'Orléans y
vient com-
mander.

Louis XIV. crut devoir abandon-
ner l'Italie, où il ne pouvoit plus se
soutenir, pour porter de ce côté-là
une partie de ses forces. Le marquis
de Brancas, qui avoit servi avec dis-
tinction sous les ordres de Tessé & de
Berwick, fut chargé de lui aller ren-
dre compte de l'état actuel des affai-
res. Sur son rapport & sur les lettres
du général, on régla le plan des opé-
rations. Il s'agissoit de chasser les en-
nemis de l'Aragon & de la Valence.
Le duc d'Orléans, impatient d'effacer
la honte du désastre de Turin, quoi-
qu'on ne pût le lui imputer sans in-
justice, avoit demandé à servir en Es-
pagne: il l'avoit obtenu, non sans
quelque difficulté de la part de Louis
XIV, qui sembloit prévoir les brouil-
leries entre Philippe V. & ce prin-
ce (*): il devoit commander les trou-
pes qu'on envoyoit, & se joindre à
Berwick ou agir séparément, selon les
occurrences.

(*) Voyez les *pièces détachées*.

Philippe vouloit faire la campagne; mais la reine se trouvant grosse pour la première fois, son absence & les risques de la guerre auroient pu produire sur elle des impressions trop dangereuses: Louis le détermina pour cette raison à ne point quitter Madrid.

1707.

Philippe
demeure à
Madrid.

Comme la Castille étoit ouverte, & ne pouvoit avoir d'autre barrière qu'une armée du côté de Valence où étoient les forces de l'ennemi, Berwick avoit annoncé qu'il falloit s'attendre à une bataille. Il auroit voulu ne combattre qu'après sa jonction avec le duc d'Orléans. Les ennemis la prévirent. On les vit paroître en bataille dans la plaine d'Almanza, le 25 avril. A peine le canon commençoit-il à tirer, que les troupes se mêlèrent. En moins d'une heure, l'armée françoise & espagnole remporta une victoire complète. Galwai & Las-Minas, généraux des Anglois & des Portugais, laissèrent cinq à six mille hommes sur la place: on leur fit près de dix mille prisonniers. Leur canon, leurs bagages, cent-vingt dra-

Bataille
d'Almanza,
gagnée par
Berwick.

1707.

Le duc
d'Orléans,
sans jalousie
pour ce gé-
néral. }

peaux ou étendards furent les trophées du vainqueur.

Lettre du 27
avril.

Le duc d'Orléans avoit devancé le renfort qu'on envoyoit en Espagne. Il accouroit au camp avec l'espérance de combattre : il n'arriva que le lendemain de la bataille. S'il dut ressentir quelque chagrin, ce ne fut pas du moins au désavantage du général victorieux. " Je ne puis m'empêcher de
,, dire à V. M., marca-t-il à Louis
,, XIV., que si la gloire de M. de
,, Berwick est grande, sa modestie ne
,, l'est pas moins, ni sa politesse, qui
,, l'engageoient quasi à vouloir s'ex-
,, cuser sur ce que les ennemis l'ont
,, attaqué, d'avoir remporté une vic-
,, toire aussi complète que celle-ci."

Rédaction
de la Va-
lence.

On se hâta d'en profiter pour la réduction de la Valence, & l'on désarma ce peuple rebelle. *Nos ennemis les plus redoutables sont la faim & la misère*, disoit le duc d'Orléans. Il se plaignoit que rien n'arrivât de France, ni troupes ni argent. Il entroit dans les détails : " Vous direz que je fais
,, ici le métier d'intendant de l'ar-

Lettre à M.
Chamillart.
18 mai.

„ mée; mais en ce pays-ci il faut que
 „ le général soit tout; il faut qu'il
 „ soit munitionnaire, artilleur & fort
 „ souvent trésorier, tous métiers aux-
 „ quels je n'entends pas grand'cho-
 „ se: cependant je m'y mets jus-
 „ qu'au cou, pour profiter de la con-
 „ joncture présente, qui doit assurer
 „ la couronne sur la tête du roi d'Es-
 „ pagne." C'est ce que le prince écri-
 „ voit au ministre de la guerre.

1707.

De retour à Madrid, il y trouva les
 choses plus en état qu'il ne l'espéroit;
 il alla joindre les troupes françoises
 du côté de l'Aragon; & quoique le
 canon ne fût pas près d'arriver, il
 s'avança vers Sarragosse avec sa cava-
 lerie, soit pour reconnoître la place,
 soit pour tenter d'y répandre la ter-
 reur. Cette tentative eut un plein suc-
 cès. Un corps de troupes ennemies
 se retira; Sarragosse envoya propo-
 ser une capitulation; au lieu d'enten-
 dre les députés, ce prince fit avancer
 son infanterie, qui n'avoit ni poudre
 ni balles; alors les magistrats vinrent
 se soumettre au nom de la ville & de

On reprend
 Sarragosse
 & l'Aragon.

Id. au roi.
 25 mai.

1707.

l'Aragon. Les troupes entrèrent; le duc d'Orléans empêcha le désordre, & fit publier une amnistie à condition que toutes les armes lui seroient livrées. Il s'occupa, sans perdre de tems, des préparatifs du siège de Lérida, après lequel il projettoit d'attaquer le Portugal.

Xativa prise d'assaut.
Violences commises.

Quelques places restoient à forcer dans la province de Valence, surtout Xativa, qui avoit garnison angloise, & dont les habitans portoient l'esprit de révolte jusqu'à la fureur. Le chevalier d'Asfeld prit cette ville d'assaut. On la détruisit jusqu'aux fondemens; on y fit un massacre affreux; les cruautés & les concussions s'étendirent dans le pays, un des plus beaux de la nature, & en firent un théâtre de désolation. Il paroît par les mémoires de Saint-Philippe, qu'on y passa toutes les bornes du droit de la guerre: ce n'étoit pas le moyen d'étouffer la haine des peuples.

Contributions en Aragon, &

Les troupes commirent beaucoup moins d'exces en Aragon. Le duc d'Orléans desiroit surtout de les faire

sublister aux dépens de cette province. Il y trouvoit des vivres en abondance, & fort peu d'argent; parce que l'archiduc avoit enlevé presque toutes les espèces. Il exigea une imposition de cent quarante-cinq mille louis-d'or, que l'on ne pouvoit payer sans convertir la vaisselle en monnoie. Les privilèges d'Aragon furent annulés, par la suppression du tribunal qui en étoit comme le dépositaire. Mais il ne falloit compter sur rien qu'autant qu'on se maintiendrait par la force. Philippe rendit cependant un décret pour soumettre l'Aragon & la Valence aux lois de Castille.

Dès le commencement d'avril, le duc de Noailles s'étoit préparé en Roussillon à une entreprise sur la Catalogne. Avec dix bataillons & dix escadrons seulement, qu'il devoit avoir sous ses ordres, il espéroit faire une diversion avantageuse, quoique peu de généraux eussent osé paroître devant l'ennemi avec si peu de troupes. Le besoin d'argent l'inquiétoit plus que le reste. Il trouva dans la

1707.

suppression
de privilèges.

Id. 18 juin.

Noailles
médite une
diversion
importante.Il manque
de moyens.

1707.

province les officiers réduits à vendre leurs équipages pour subsister, une misère extrême & nul secours. Les tems étoient infiniment plus malheureux, que lorsque son père commandoit, & manquoit de tant de choses nécessaires. Il s'agissoit de vivre aux dépens de la Catalogne, ou de gémir de l'impuissance de rien exécuter. Chamillart, accablé du double fardeau de la guerre & des finances, sentoît que sa bonne volonté pour le duc fourniroit des ressources médiocres; il l'exhortoit à s'en ménager par la rigueur militaire.

Durété que
le ministre
lui recom-
mande.

M. Chamil-
lart au duc
Noailles.
21 avril.

„ Si vous êtes assez heureux pour
„ pénétrer dans le pays ennemi, lui
„ écrivoit-il, corrigez-vous des ma-
„ nières douces & bénignes, prati-
„ quées jusqu'à présent par nos gé-
„ néraux, qui ont trouvé le secret, en
„ payant tout plus cher qu'au mar-
„ ché, de se rendre insupportables.
„ Je vous demande par l'amitié que
„ je crois que vous avez pour le con-
„ trôleur-général des finances, d'é-
„ tendre la contribution au plus loin

„ qu'elle pourra aller, & de la faire
 „ payer avec un peu de dureté. Les
 „ secours que vous en tirerez, de-
 „ viendront très-nécessaires au se-
 „ crétaire d'état de la guerre. Il est
 „ bien juste de récompenser ceux qui
 „ viendront à vous : il ne l'est pas
 „ moins de punir ceux que vous ne
 „ réduirez que par la force.”

1707.

Noailles entretenoit des correspon-
 dances dans les montagnes de Cata-
 logne, où les peuples étoient beau-
 coup mieux disposés que dans la plai-
 ne : quelques-uns des principaux
 chefs avoient passé en Roussillon, &
 il les employoit utilement. Il apprit
 qu'une partie de la Cerdagne offroit
 de se soulever ; si l'on envoyoit quel-
 ques troupes. Sept escadrons de sa
 cavalerie lui manquoient encore : la
 prudence ne lui permettoit pas de se
 mettre en campagne sans les avoir ;
 mais il confia un détachement à Gan-
 dolfe, catalan distingué, brigadier,
 qui ayant été gouverneur dans ces
 montagnes, & y ayant ses biens, lui

Tentative
sur Puicer-
da.Le duc de
Noailles à
M. Chamil-
lard.

27 avril.

1707.

Elle man-
que par
l'impruden-
ce de l'offi-
cier qui en
est chargé.

parut l'homme le plus propre à con-
duire une pareille entreprise.

Le succès étoit infaillible, si Gan-
dolfe n'avoit commis une faute inex-
cusable. Il arriva le 21 avril, sur le
soir, devant Puicerda, avec la moitié
du détachement. La ville étoit pres-
que ouverte par-tout ; mais un nom-
bre d'habitans & quelques miquelets
se retirèrent dans un couvent, dont
les murailles étoient assez fortes : on
voulut faire une capitulation pour se
sauver du pillage ; on demanda des
otages pour signer les conditions :
Gandolfe eut l'imprudence de les re-
fuser ; il ordonna aux troupes d'en-
trer d'assaut, quoique la nuit com-
mençât, & qu'il n'y eût aucun prépa-
ratif d'attaque : il fut repoussé avec
perte de 80 hommes.

Courtes en
Catalogne.

Cette affaire manquée ne laissa pas
d'être utile, par l'inquiétude qu'elle
donna aux ennemis. Noailles résolut
de pénétrer dans le Lampourdan, mê-
me sans attendre la cavalerie. Il vou-
loit ravitailler Roses que les ennemis
tenoient bloquée, & procurer aux

troupes une subsistance qui épargnât les coffres du roi. La victoire d'Almanza redoubla sa confiance. Il passa les montagnes, & alla camper jusqu'à Figuières, le 16 mai, n'ayant encore que sept escadrons. Il fit des courses jusqu'au-delà du Ter, soit pour imposer aux ennemis, soit pour empêcher les peuples de prendre les armes, soit pour tirer du pays ce qu'il pourroit; il alla prendre & raser le château de Calabouch, près de Bastara, dont la garnison se rendit prisonnière. Enfin la prudence & le courage suppléant aux forces, il réussit dans toutes ses entreprises, & prouva qu'il ne lui manquoit que les moyens pour en exécuter de considérables.

Madame de Maintenon lui écrivit :
 « Votre *denier de la veuve* a été très-
 bien reçu (il s'étoit servi de ce ter-
 me en parlant de sa campagne);
 vous faites ce que vous pouvez, &
 on est bien persuadé que ce n'est ni
 le zèle, ni le courage qui vous man-
 quent... Madame la duchesse de
 Bourgogne prétend que vous êtes

1707.

Louanges
 données au
 duc de
 Noailles.

Lettre du 15
 juillet.

1719
 15 p. 1717

1707.

Bruits ridicu-
les répandus à la
cour contre
lui.

Lettre du 13
Et 16 mai.

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

Lettre du 13

„ le plus honnête homme de France ;
„ elle vous aime & vous estime par
„ des réflexions au - dessus de son
„ âge.”

Il avoit besoin de succès contre la
malignité & l'envie ; car le petit échec
de Puicerda avoit fait grand bruit en
France ; on avoit publié d'abord que
la perte étoit de douze cents hom-
mes , ensuite de huit cents ; que le
duc de Noailles s'y étoit trouvé en
personne ; qu'une affaire si mal con-
duite déshonoroit les armes du roi , &
que les suites en seroient funestes. Le
maréchal son père , en lui apprenant
ces mauvais discours , revenoit à la
maxime , *il faut laisser dire & bien
faire*. Mais à force de dire , les en-
vieux ôtent quelquefois le courage de
faire. Avant de sortir du Lampour-
dan , où les subsistances manquoient ,
il jeta encore du secours dans Roses.
Cette place étoit inutile à l'Espagne ;
on auroit dû la raser : ne l'ayant pas
fait , il importoit extrêmement de ne
la pas abandonner aux ennemis.

Contre-
tems qui

On se proposoit d'ouvrir par là

Cerdagne une communication avec le duc d'Orléans, & d'agir de concert avec ce prince, après avoir reçu quelques renforts. On l'espéra en vain. Le prince & Noailles reçurent ordre d'envoyer une partie de leur infanterie en Provence, où le duc de Savoie & le prince Eugène étoient entrés pour faire le siège de Toulon. Heureusement Toulon fut sauvé le 22 août. Les mêmes troupes revinrent sur leurs pas. Mais la diminution de l'armée, le manque de munitions & de vivres, divers contre-tems auxquels on étoit fort sujet, suspendirent les opérations.

1707.
arrêtent les
opérations.

Le duc d'Orléans, qui traitoit Noailles en ami, lui avoit offert par une lettre du 16 juin, de le charger du siège de Lérída; proposition très-agréable, si la chose eût été possible. Il ne put lui-même s'approcher de Lérída qu'à la mi-septembre. Affiéger avec peu de forces une place où tant de fameux généraux avoient échoué, étoit une entreprise des plus hasardeuses. Berwick témoigne dans ses

Siège de
Lérída par
le duc d'Orléans.

1707.

lettres beaucoup d'inquiétude sur le succès : il contribua beaucoup à le rendre heureux par son habileté & son courage.

Prise de la
ville & du
château.

Après dix jours de tranchée ouverte, la ville fut prise d'assaut le 13 octobre, & livrée au pillage. Le plus difficile restoit à faire : c'étoit le siège du château. On l'attaqua vivement jusqu'au 11 novembre. Le prince de Darmstadt qui le défendoit, demanda enfin à capituler, lorsqu'on alloit faire sauter la mine : il en sortit à la tête de sa garnison avec les honneurs de la guerre.

Impossibi-
lité de pren-
dre Tortose.

Cette conquête couvrit de gloire le duc d'Orléans. Il s'étoit flatté, contre le sentiment de Berwick, de prendre ensuite Tortose, place nécessaire pour la sûreté de la Valence & de l'Aragon. Mais il reconnut l'impossibilité de l'entreprise, le canon ne pouvant plus servir, & les troupes extrêmement affoiblies manquant de tout. On prit des quartiers, on fit des lignes, on commença les préparatifs pour la campagne prochaine, où l'on

vouloit tourner ses efforts contre le Portugal.

1707.

Le duc de Noailles, sans pouvoir rien faire d'éclatant, fit au-delà de ce qui paroïssoit possible dans la situation. Après avoir pris les meilleures mesures pour garnir les frontières de sa province, il passa en Cerdagne avec six bataillons & deux régimens de dragons; il s'y établit sans obstacle au mois de septembre. Si les circonstances avoient permis de seconder les vues que son zèle lui suggéroit, il auroit ouvert la communication libre avec le duc d'Orléans, pour exécuter ensuite des entreprises glorieuses. Il fut du moins, quoique les troupes ne touchassent pas même leur paye, fortifier les postes de Puicerda & de Belver, de manière à rester maître du pays : ces travaux importans, très-difficiles par les rigueurs de la saison & par le défaut d'ingénieurs, ne coûtèrent rien au roi.

Travaux
utiles de
Noailles.

Je ne saurois assez vous dire, lui dit Louis XIV, combien je suis content de vos soins, & de l'at-

Satisfaction
du roi.

1707. „ tention que vous avez eue à mēa-
Le roi au duc „ ger mes intérêts.” Combien d’au-
de Noailles. tres ne pensoient qu’à leurs intérêts
 14 novemb. particuliers !

Succès des Presque tous les événemens furent
Espagnols. heureux cette année dans le conti-
 nent de l’Espagne. Les Espagnols
 comme les François y signalèrent leur
 courage, excepté à l’attaque de Dé-
 nia, où une terreur panique des trou-
 pes empêcha le chevalier d’Asfeld de
 réussir. Le marquis de Bai emporta
 d’assaut Ciudad-Rodrigo, défendu par
 cinq régimens portugais. On reprit
 encore quelques places moins impor-
 tantes. La naissance d’un prince des
 Asturies combla de joie & le monar-
 que & la nation. Mais Philippe fut
 extrêmement affligé de la perte du
 royaume de Naples, dont les impé-
 riaux n’eurent pas de peine à s’empa-
 rer, ainsi que du Milanès. Il ne ces-
 soit de solliciter pour l’Italie les se-
 cours de Louis XIV. La guerre acca-
 bloit trop la France. A mesure que
 les ressources s’épuisoient, les dan-
 gers devenoient plus prochains : un

L’Italie per-
 due pour
 l’Espagne.

parti hollandois s'étoit avancé pendant l'hiver jusqu'à Versailles.

1707.

Peu s'en fallut que la cour d'Espagne, dans ces fatales conjonctures, ne rompît avec le pape ; ce qui l'eût jettée dans de nouveaux embarras. Clément XIV., timide, indécis, plus favorable à la maison de France qu'à celle d'Autriche, mais flottant au gré de la fortune, avoit donné passage aux Allemands pour la conquête de Naples : il n'auroit pu le refuser impunément. Le duc d'Uzède, ambassadeur de Philippe, se plaignoit de plusieurs griefs particuliers ; ses hauteurs l'exposoient aux mécontentemens de cette cour pointilleuse : il demandoit à se retirer : Philippe y consentoit, lorsque les immunités ecclésiastiques occasionnèrent en Espagne une querelle avec Rome, propre à faire un grand éclat, si la prudence de Louis XIV. ne l'eût assoupie.

1708.
Mécontentemens que
donne le
pape.

Il étoit impossible, sans des secours extraordinaires d'argent, de subvenir aux besoins de l'état. Le revenu fixe du roi ne montoit qu'à dix millions,

Emprunt
sur le clergé
d'Espagne.

1708. & la dernière campagne en avoit ab-
M. Amelot forbé trente. L'opulence de l'église
au roi. devoit évidemment fournir des se-
 26 mars & cours à la patrie. Un emprunt de
 2 avril quatre millions, fait sur le clergé l'an-
 née précédente 1707, avoit cepen-
 dant fort déplu au pape ou à ses mi-
 nistres. On crut prévenir toute diffi-
 culté, en demandant un don volon-
 taire aux Espagnols, & en laissant aux
 gens d'église la liberté de donner ou
 non, tandis qu'on ne laissoit aux laï-
 ques, sans exception, que celle de
 donner plus ou moins selon leur zèle
 & leurs moyens.

Défense de
 rien donner
 au roi sans
 permission
 du pape.

Le pape jugea qu'on portoit en-
 core une atteinte aux droits de l'é-
 glise : il envoya des ordres à son
 nonce, par la congrégation de l'Im-
 munité, pour empêcher les ecclésias-
 tiques d'Espagne de donner au roi
 aucun secours pécuniaire, avant d'en
 avoir eu la permission de Rome. Le
 nonce écrivit aux évêques une lettre
 circulaire contenant cette défense. Le
 cardinal Portocarrero s'y soumit avec
 d'autres prélats, & manda au roi qu'il

ne doutoit point que sa piété ne lui fit approuver une pareille soumission à l'égard du souverain pontife. 1708.

C'étoit renouveler le fameux diffé-
rent de Boniface VIII. avec Philippe-
le-Bel. Amelot se chargea de témoi-
gner au nonce combien on avoit lieu
de s'en plaindre. Celui-ci protesta
que le pape avoit les meilleures in-
tentions du monde, qu'il suivoit en
cette affaire les mouvemens de sa
conscience : il offrit de dépêcher un
courrier pour lui demander, sur le
clergé d'Espagne, telle contribution
que le monarque souhaiteroit, se fai-
sant fort de l'obtenir dans six semai-
nes. L'ambassadeur répondit avec po-
liteffe, mais avec fermeté ; & ne dissi-
mula point qu'il croyoit voir que la
cour de Rome, tendant toujours à ses
fins, vouloit profiter des besoins du
roi, pour le dépouiller du droit le plus
légitime de la couronne, pour l'assu-
jettir à un nouveau joug moyennant
quelque somme d'argent.

Tous les ministres espagnols étoient
scandalisés d'une entreprise, qui en-
Le conseil
de Castille
est consulté.

1708.
Id. 3 avril.

Son avis
favorable
aux droits
de la cou-
ronne.

levoit aux ecclésiastiques la liberté de faire pour leur prince, dans ces conjonctures où la religion & l'état se trouvoient également intéressés, ce qu'ils pouvoient faire sans contredit pour soulager de simples particuliers dans le besoin. On s'adressa au conseil de Castille. Il prouva par sa *consulte* que le pape avoit tort de se plaindre, & sur l'emprunt & sur le don volontaire ; il conseilla au roi de lui demander l'approbation pure & simple de l'emprunt ; quant à l'autre article, son avis fut que le fiscal *suppliait* contre les lettres circulaires de la congrégation & du nonce. *Supplier* empêchoit l'exécution des bulles & des rescrits de Rome, contraires aux droits de la monarchie, & tenoit lieu à certains égards de notre appel comme d'abus. Philippe ne voulut rien décider sans savoir le sentiment de son confesseur : c'étoit assez l'usage d'Espagne dans les matières ecclésiastiques ; usage bien dangereux, lorsqu'elles devenoient affaires d'état.

Cependant

Cependant on avoit permis au duc d'Uzédà de quitter Rome. On vouloit qu'il fit entendre que sa retraite venoit des mécontentemens perpétués de sa cour; mais il devoit prendre congé ou non, suivant la disposition des esprits, & après avoir consulté le cardinal de la Trémoille ministre de France.

1708.

On permet
à l'ambassa-
deur de
quitter
Rome.

Louis XIV. , devenu dévot, n'en étoit pas moins attaché aux droits imprescriptibles de la souveraineté. Il regardoit les prétentions romaines sur le temporel comme des chimères, auxquelles une superstition aveugle avoit pu seule donner quelque force; il voyoit en même-tems ce que pouvoit encore la cour de Rome par l'influence de l'opinion: & il conseilla d'éviter une rupture, sujette à beaucoup d'inconvéniens, sans utilité réelle.

Sentimens
modérés de
Louis XIV
sur cette
affaire.

“ Il faut examiner, disoit-il dans une
„ dépêche, l'usage du royaume d'Es-
„ pagne: chaque pays a les siens; &
„ si les prétentions du pape semblent
„ blesser la raison, on ne doit peut-
„ être pas en conclure que ce soit une

Le roi à
M. Amelot.
9 avril.

Tome III.

Q

1708. „ entreprise nouvelle par rapport à
 Il conseille „ l'Espagne." En conséquence, il s'en
 d'éviter „ rapportoit à la réponse que feroit le
 tout éclat. „ conseil de Castille, & qu'il ignoroit
 encore.

Quand elle lui fut connue, il persista dans ses sentimens de modération, persuadé que l'usage étoit en faveur du pape, comme le pensoient les ministres qui étoient à Rome. La conjoncture ne lui paroissoit point favorable pour le changer. D'ailleurs Clément XI. avoit fait écrire à son nonce, qu'il permettoit le don des ecclésiastiques : ainsi on pouvoit avoir le subside sans se jeter dans une affaire épineuse ; expédient que Louis jugeoit préférable à un éclat, dont les suites seroient à craindre.

Il ne veut „ Je ne puis regarder en cette oc-
 point intro- „ casion, observe-t-il, que l'intérêt
 duire en Es- „ du roi mon petit-fils : car il n'est
 pagne les „ d'aucun avantage pour moi ni pour
 maximes „ mon royaume, que les rois d'Es-
 gallicanes. „ pagne reçoivent indépendamment
 14. 4 juin. „ du pape les dons du clergé de leurs
 „ états ; & quoique la cour de Rome

„ soit persuadée que je prétends in-
 „ troduire en Espagne les maximes
 „ de France, il est de toutes façons
 „ plus avantageux à mes intérêts,
 „ que mon royaume continue à jouir
 „ seul des prérogatives que les autres
 „ nations n'ont point conservées. ”

Une raison décisive étoit l'impuif-
 fance de se faire craindre. Louis dit
 ailleurs : “ Je n'hésiterois pas à la
 „ place du roi d'Espagne à marquer
 „ un juste ressentiment, s'il étoit en
 „ état de le faire connoître par les ef-
 „ fets. Mais la simple démonstration
 „ de se tenir offensé est inutile : elle
 „ diminue même, quand les mena-
 „ ces sont vaines, la considération
 „ & le respect dus aux rois. ” La po-
 litique ne pouvoit suivre alors de meil-
 leures maximes à l'égard du pape : elle
 prendra plus de vigueur selon les cir-
 constances, surtout si les préjugés
 qu'on lui oppose perdent leur empire.

On se conforma aux idées de Louis
 XIV. Mais le conseil de Castille fut
 quelques mois à préparer une consul-
 te, sur la lettre du pape au nonce,

1708.

Le manque
 de forces ;
 raison del
 ménager la
 cour de
 Rome.

Id. 25 juin

Lenteurs
 du conseil
 de Castille,
 sans motif
 raisonnable.

Q ij

1708.

Id. 9 juil.

pour la permission du don volontaire ; & cela , parce qu'on cherchoit des exemples à citer contre la prétendue possession que la cour de Rome s'attribuoit. Amelot représenta que cette lettre étoit un ordre particulier au ministre du pape , & ne pouvoit tirer à conséquence ; qu'elle ne touchoit point au fond de l'affaire , puisqu'elle parloit seulement d'un secours que le pontife permettoit de donner au roi ; qu'ainsi , sans perdre le tems à chercher des exemples , il convenoit de finir promptement , afin de profiter du secours.

Amelot
blâme les
conseils.

“ Si V. M. , écrit-il à Louis XIV. , ne savoit pas déjà ce que c'est que la lenteur des conseils d'Espagne , elle en verroit ici un échantillon , & elle connoîtroit à quoi l'on s'expose quand on veut se gouverner par la voie des tribunaux. ” Les tribunaux avoient sans doute leur avantage ; mais il est évident que de semblables lenteurs ne pouvoient que nuire aux affaires. D'un autre côté , la cour de Rome , si adroite à profiter

Nouvel em-
baras du

des conjonctures, avoit glissé dans la lettre au nonce une foule de restrictions embarrassantes, sur lesquelles il disoit ne pouvoir prononcer lui-même. Il fallut encore écrire, solliciter, attendre, & se passer du subside en attendant.

1708.
côté de
Rome.

Le pape néanmoins étoit irrité de la conduite des impériaux qui, maîtres de Naples, ne ménageoient rien, s'emparoisent des biens ecclésiastiques, étendoient leurs entreprises jusques sur ses propres états, Il se monroit résolu de prendre les armes; il protesta qu'il se feroit moine plutôt que de reconnoître l'archiduc. Ces démonstrations, jointes au mécontentement des Napolitains, donnèrent de fausses espérances : on eut plus d'égards que jamais pour le pontife : on le flatta, on s'efforça de l'animer; mais on éprouva bientôt que le seul moyen de prévaloir auprès de lui, étoit de se rendre le plus fort en Italie; & l'on ne pouvoit pas même y paroître.

On ménage
pourtant le
pape par de
fausses espé-
rances.

Id. 23 juillet, &c.

1708. Toutes les démarches de Louis
 XIV. tendoient à la paix. Ce fut le
 principal motif d'un règlement de
 commerce, dont Amelot s'occupoit
 à Madrid avec autant de soin que d'ar-
 deur. L'Angleterre & la Hollande, pas-
 sionnées pour leurs propres intérêts,
 s'acharnoient contre Philippe V, dans
 la persuasion que, s'il restoit sur le trône,
 le riche commerce des Indes tom-
 beroit exclusivement entre les mains
 des François. Ceux-ci, de leur côté,
 par une avide & audacieuse industrie,
 ruinoient le commerce des Espagnols,
 en portant aux Indes une infinité de
 marchandises : l'Espagne s'en plai-
 gnoit hautement, & l'ambassadeur
 assuroit que ses plaintes étoient égale-
 ment justes & dangereuses. Il falloit
 donc ; pour obtenir la paix, que les
 ennemis pussent espérer d'avoir part
 aux richesses des Indes ; il falloit aussi,
 pour maintenir les avantages de l'Es-
 pagne, faire un tarif des droits qui
 devoient se payer, obvier aux frau-
 des, empêcher les négocians françois
 de frustrer la nation de ses profits.

Difficultés
 pour le
 commerce,
 entre les
 Espagnols
 & les Fran-
 çois.

Nécessité
 d'un régle-
 ment à cet
 égard.

C'est le grand ouvrage auquel on travailla fort long-tems, & qui parut 1708.
avoir une heureuse fin.

A la manière dont en parle Louis XIV., on voit que l'équité & la saine politique dirigeoient les jugemens de son conseil. " Il suffit de considérer
 „ l'état présent du commerce & de la
 „ navigation d'Espagne aux Indes ,
 „ pour décider qu'il y faut apporter
 „ du changement ; & chacun con-
 „ viendra que ce changement doit se
 „ faire d'une manière utile à toutes
 „ les nations , si le roi Catholique
 „ veut les convaincre que son règne
 „ leur sera plus avantageux encore
 „ que celui d'un prince de la maison
 „ d'Autriche. Je ne demande en cette
 „ occasion aucun avantage particu-
 „ lier pour mes sujets : les Espagnols
 „ doivent m'en savoir gré ; & ce dé-
 „ sintéressement de ma part détruit
 „ les fausses suppositions de mes en-
 „ nemis , & les bruits qu'ils répan-
 „ dent tous les jours , que je pré-
 „ tends enrichir la France , en dé-

Modération
de Louis sur
les intérêts
de la Fran-
ce.

Le roi à
M. Amelot.
23 juillet.

1708.

„ pouillant l'Espagne des richesses
 „ qu'elle a tirées jusqu'à présent des
 „ Indes." Il faut avouer que les mal-
 heurs de la guerre n'étoient pas le
 moindre principe de la modération.

On ne pou-
 voit rien ré-
 gler avant
 les événe-
 mens de la
 campagne.

Les principaux négocians espa-
 gnols avoient approuvé le nouveau
 plan ; le comte d'Aguilar seul y avoit
 été contraire dans le conseil. On se
 proposoit d'en faire la base du traité
 de paix avec les puissances maritimes ;
 on espéroit les désarmer , en leur as-
 surant les avantages qu'elles ambi-
 tionnoient le plus. Mais les événe-
 mens de la campagne pouvoient dé-
 truire ces espérances. Si les ennemis
 étoient heureux comme auparavant ,
 jusqu'où leur ambition & leur haine
 pour Louis XIV. ne devoient-elles
 pas les pousser ?

Justice de
 Philippe V.

Pour revenir au roi d'Espagne , il
 se rendoit de plus en plus digne du
 trône qu'on lui disputoit avec fureur.
 Il aimoit la justice : il vouloit y sou-
 mettre les grands comme les petits ,
 & remplir , dans toute son étendue ,
 le premier devoir de la royauté. Le

comte de Pinto, frère du duc d'Osuna, se voyant élabouffé par un cocher, mit l'épée à la main & le blessa de plusieurs coups. Le roi en fut averti trop tard. Il manda le président de Castille, lui reprocha d'avoir laissé une telle violence impunie, lui ordonna de faire emprisonner le comte & d'instruire son procès. Le cocher guérit bientôt de ses blessures. Le prisonnier fut remis en liberté, & les deux frères remercièrent Philippe : mais remirent au secrétaire du *despacho* la démission de leurs charges. Osuna étoit un des grands qui avoit toujours montré le plus de fidélité & de zèle. Philippe, quoique fort piqué de sa démarche, fut accorder la bonté avec la justice ; le fit venir au palais ; lui dit que sans doute il n'avoit pas bien réfléchi à ce qu'il faisoit ; ajouta qu'en considération de ses services, il ne vouloit point accepter sa démission, ni celle de son frère ; & par cette conduite sage, épargna de bons sujets sans tolérer la licence. L'impu-

1708.

Il fait punir un grand d'avoir blessé un cocher.

Philippe V à Louis XIV.
27 février.

Il se radoucit avec sa gesse.

77 2

c 16 6

2000

21. 0

Qv

1708.

Son desir de
combattre à
la tête de
l'armée.

Id. 6 févr.

Sa présence
à Madrid
jugée plus
utile.

nité des grands avoit toujours été un
des fléaux de l'Espagne.

Le monarque ne méritoit pas moins
d'éloges , par les sentimens qui l'ex-
citoient à commander lui-même ses
troupes. “ Il me semble , écrivoit-il
„ à son grand-père , que ma gloire
„ ne me permet pas de demeurer
„ plus long-tems ici , dans le tems
„ que mes ennemis veulent m'arra-
„ cher la couronne ; & que puisque
„ Dieu me l'a donnée , c'est à moi de
„ la défendre moi-même. J'ai sacri-
„ fié l'année dernière , à vos conseils,
„ l'envie que j'avois de le faire : j'es-
„ père que vous ne voudrez pas ar-
„ rêter encore celle-ci , mon ar-
„ deur. . . . On vous objectera peut-
„ être la dépense que je ferai obligé
„ de faire à l'armée. Je puis vous di-
„ re sur cela que , comme je ne veux
„ aller que pour la gloire , & non pour
„ la magnificence , je n'en ferai que
„ le moins que je pourrai. ” Le duc
d'Orléans & Amelot ne furent pas de
l'avis du jeune roi , dont la présence
leur parut plus nécessaire à Madrid ,

qu'elle ne pouvoit être utile à l'armée. Louis XIV. lui conseilla donc de rester dans sa capitale , persuadé que la gloire solide consiste à préférer le bien des affaires au bruit d'une renommée incertaine.



PIÈCES DÉTACHÉES.

L E T T R E S

Sur les brouilleries de la cour
d'Espagne.

LETTRE *de la princesse des URSINS*
à la maréchale de NOAILLES.

A Madrid, le 22 mars
1703.

..... J'AI été très-fâchée que vous
vous foyez sentie obligée de m'écrire
des choses très-dures ; mais je vous
fais en même-tems le meilleur gré du
monde de l'avoir fait. Vous ne pou-
viez me donner une marque d'amitié
plus convaincante , qu'en me par-
lant comme vous croyez devoir me
parler. Vous ne saviez rien par moi-
même : toute la cour étoit prévenue

en faveur de M. le cardinal d'Estrées , qui malicieusement avoit avancé que je l'avois fait exclure du *despacho* pour lui ôter la connoissance des affaires. Vous n'entendiez que des gens qui me condamnoient avec raison , quoique sur un faux principe : pouviez-vous , madame , dans le tems que je compte si solidement sur l'honneur de votre amitié , me laisser ignorer ce qu'on disoit de moi , ou me flatter mal-à-propos ? Mais dites-moi , je vous prie , comment avez-vous pu imaginer qu'un tel travers me soit entré dans la tête.... puisque je vous ai marqué que je n'attendois point de vous que vous prissiez mes intérêts contre messieurs d'Estrées ? Je n'ai écrit de cette affaire à qui que ce soit de mes amis ; suivant la maxime que j'ai de ne mettre jamais personne , autant que je puis , dans mes embarras. D'ailleurs , je ne l'aurois pu faire quand je l'aurois voulu , ayant à peine trouvé du tems pour écrire au roi & à M. le marquis de Torci.

Quant à ce que je dois faire , ma-

dame , rien ne m'obligera à rester ici qu'un ordre très-positif du roi. Encore prendrai-je la liberté de faire mes très-humbles remontrances à sa majesté ; & tout ce qu'on pourra me faire appréhender , ne servira qu'à me faire craindre encore davantage l'avenir , & m'obliger à partir plus tôt. Quand une femme comme moi a la conscience aussi nette que je l'ai , elle est bien forte... Comptez , je vous prie , que je ne me mêle de rien absolument , & que , depuis que je suis en Espagne , je ne me suis permis de parler en faveur de qui que ce soit , que pour un Napolitain parent de madame la princesse d'Harcourt , que je recommandai à M. le comte de Marlin , lorsque nous étions à Barcelone. C'est principalement en tenant cette conduite que je me suis acquis l'estime d'une nation , qui ne devoit pas me souffrir dans la place que j'occupe. Vous savez , ma amie , les dégoûts qu'on prévoyoit en France que j'aurois à souffrir à Madrid. Cependant je n'en ai reçu aucun ; & bien loin que

l'on profite de l'occasion qu'on a aujourd'hui de m'en donner, on fait dans toute cette ville des prières pour que je reste ; les villes les plus éloignées regardent comme un malheur que je me retire ; & le peuple présente des suppliques au roi pour qu'il me retienne. Il ne me sied peut-être pas de redonner des choses qui sont si fort à ma gloire ; mais en vérité on m'avilit assez d'ailleurs pour que je me permette une vanité qui me justifie , &c.

LETTRE *de l'abbé d'ESTRÉES*
à la même.

A Madrid, le 19 avril 1703.

SI madame des Ursins me rend justice , elle vous mandera , madame , sans doute , que je ne suis pas si dur & si haut qu'on l'a voulu persuader , & que j'ai quelque souplesse dans l'humeur. Elle me paroît contente de mon procédé ; elle le sera encore davan-

tage dans la fuite ; & j'espère même réduire toutes les personnes qui m'ont voulu faire tant de mal à mander du bien de moi. C'est la seule vengeance que je prétende tirer des injustices qu'on m'a faites . . . Jusqu'à présent , j'ai mené une vie bien triste & bien fatigante. Si le raccommodement est aussi véritable du côté de madame des Ursins qu'il l'est de mon côté , & qu'il le sera dans quelque tems entièrement de M. le cardinal d'Estrées , je pourrai espérer de trouver quelque consolation des peines & des tracas inséparables de l'emploi dans lequel je suis obligé de rester.

LETTRE *de la princesse des* URSINS
à la même.

A Madrid, le 28 juillet
1703.

VOUS avez bien de la peine à croire madame, ce que j'ai l'honneur de vous dire . . . Est-il possible que

vous me connoissiez si peu , quand vous avez tant de bonté pour moi ? Puisque vous voulez une nouvelle explication sur mes sentimens pour M. l'abbé d'Estrées , je vous dirai avec toute la sincérité possible que, s'il étoit en France , je ne le demanderois pas pour ambassadeur , & que j'en souhaiterois un , pour mon repos , plus expérimenté. Après cela, madame , je vous proteste que je n'ai d'autre envie que de lui rendre service ; que tout le mal qu'il m'a fait ne me portera jamais au moindre ressentiment, s'il ne me donne pas de nouveaux sujets de me plaindre de lui ; & qu'enfin vivant au jour la journée , je n'ai aucune des vues que vous imaginez. En-vérité il est bien étonnant qu'on me croie si affamée d'affaires. Je perds tous les jours en ce pays-ci quelqu'un de mes amis , parce que je ne me permets pas même de parler en faveur de ceux qui me marquent le plus d'attachement. Cependant mes amis & mes ennemis , d'accord ensemble , s'imaginent en France que je gouverne &

que je veux gouverner. Pour me venger, je voudrois bien que ceux qui sont dans cette opinion, eussent le gouvernement d'Espagne sur leur tête : ils avoueroient bientôt qu'il n'y a que des fous qui puissent se charger de gaieté de cœur d'un tel poids. M. le cardinal d'Estrées continue à me faire toutes les pièces qu'il peut : ma patience, je crois, l'irrite encore davantage, & vous ne pouvez comprendre, madame, jusqu'où va sa noirceur. Quand il saura le projet qu'Orri a apporté, je crois qu'il mettra l'enfer en campagne pour bouleverser le royaume, & perdre sans distinction tous ceux qui resteront ici ; mais Dieu nous assistera, & il se perdra lui seul.



LETTRE de la *princesse des Ursins*
à la même.

A Madrid, le 29 octobre
1703.

JE vous suis très-obligée, madame, de l'attention que vous voulez avoir à prévenir M. le cardinal d'Estrées avant qu'il aille à Versailles. Je dois croire qu'il aura beaucoup plus d'égard pour vous qu'il n'en a eu pour moi, parce qu'il vous craindra. Cependant je suis bien assurée que vous ne modérerez pas sa malignité, & qu'il ne vous tiendra rien de tout ce qu'il vous promettra. Il n'est pas maître de sa passion, & encore moins de sa langue. Laissez-le dire, madame, & ne vous brouillez point avec lui pour l'amour de moi. Il faudra peu de tems à toute la cour pour reconnoître que c'est un homme emporté, qui sacrifie tout à sa fureur. Il s'en faut beaucoup que j'aie sujet d'être contente de M. l'abbé d'Estrées : mon frère pourra vous en

dire les raisons. Il m'a néanmoins déjà assez d'obligation pour cesser d'écrite contre moi. Quoiqu'il me le promette, je ne fais ce que j'en dois espérer après avoir été trompée plusieurs fois & très - vilainement. Vous ne le connoissez que par son beau côté ; & jusqu'à présent il ne me paroît point du tout tel que vous me le représentez, sans que ce soit ma faute. Un homme qui est obligé de rejeter sur son imprudence les choses que j'attribue avec plus de raison à sa mauvaise foi, n'est point d'un bon commerce, & ne mérite pas votre estime au point que vous la lui donnez. Il fait que j'ai beaucoup contribué à son ambassade : il fait aussi que c'est moi qui l'ai fait entrer au despacho, puisque pour l'en exclure, je n'avois qu'à laisser exécuter les ordres du roi. Cependant faites-moi le plaisir de demander à M. de Noirmoutier ce qu'il a fait depuis. Je suis bien assurée que vous ne lui pardonnerez pas. Malgré tout cela, je vivrai fort bien avec lui ; & comme apparemment il ne me traitera pas du

haut en bas , il y aura toujours entre nous une confiance apparente qui suffira pour le service du roi. Je me confesse à vous , madame , persuadée que je n'ai pas une meilleure amie au monde , & ne pouvant me résoudre à rien cacher à la personne que j'aime & que j'honore davantage.

LETTRE de l'abbé d'ESTRÉES
à la même.

A Madrid, le 10 janvier 1704.

JE suis fâché que la lettre que j'ai écrite soit tombée entre les mains de mad. des Ursins ; mais je ne me repentirai jamais d'avoir écrit à un ministre aussi sage & autant de mes amis que M. de Torci , avec confiance. Ma lettre même ne devoit pas courir ce risque. Je l'avois confiée à Orri , qui faisoit partir un de ses gens , & il m'en avoit répondu. Je ne pouvois pas m'imaginer qu'Orri & madame la princesse des Ursins se portassent à

l'extrémité où ils se sont portés. J'ai été la dupe d'Orri. C'est ma faute, je l'avoue, madame ; car il ne faut jamais se fier à un fripon, quelque protestation qu'il vous fasse. Je ne suis jamais convenu avec madame des Ursins d'avoir eu tort ; j'ai même, depuis l'ouverture de ma lettre, fait des avances auxquelles on avoit répondu. Madame des Ursins & son conseil ont jugé depuis la bonne réception de son éminence (le cardinal d'Estrées), dont ils ont été extrêmement piqués, qu'il convenoit de renouveler leurs plaintes contre moi. Je souffre tout avec une patience qui doit me faire un mérite auprès du roi.

Madame la princesse des Ursins est persuadée qu'on la juge nécessaire, & qu'elle n'a qu'à tenir bon, qu'on me rappellera. Personne n'est plus soumis que moi aux volontés du roi & à ce qu'il jugera du bien de son service. Je vais cependant éprouver si, avec de la patience, de la fermeté, & beaucoup d'exactitude à remplir ses devoirs, on peut se tirer d'un aussi mauvais pas que celui où je me trouve.

L E T T R E

*De madame de MAINTENON
à la reine d'Espagne.*

5 octobre 1704.

JE suis touchée des peines de votre majesté ; mais je le ferois encore davantage , si je la croyois insensible aux discours qu'on fait contre elle , & qu'elle me fait l'honneur de m'écrire. On ne peut rien dire de plus défavantageux pour votre majesté ; puisqu'elle veut que je lui parle avec liberté , c'est l'accuser de toutes sortes de défauts, de vouloir persuader qu'elle n'aime pas le roi son grand-père. Il mérite certainement l'estime & l'amitié de votre majesté ; & je crois que le roi d'Espagne ne lui a pas laissé ignorer les qualités du nôtre. Mais , madame , quelque puissans que vous soyez tous sur la terre , vous ne pouvez empêcher qu'il n'y ait des mé-

chans qui veulent semer la discorde par-tout , comme votre majesté le dit. Il paroît , par tout ce qui revient de votre cour , qu'elle est remplie de cabales ; chacun en écrit selon sa passion , & il est difficile de démêler de si loin la vérité. Pour moi , je n'ai jamais cru que votre majesté n'aimât pas le roi , & qu'elle eût une grande aversion pour les François ; elle est à moitié françoise ; elle a un mari françois , qu'elle aime passionnément ; ses intérêts sont joints à ceux de la France ; elle a eu auprès d'elle une personne qui ne peut haïr sa nation , & qui n'en a point éloigné votre majesté. J'ai toujours regardé ces discours comme venant des Espagnols mal-intentionnés , ou de François injustes qui voudroient que vos majestés les préférassent aux Espagnols : ce qui ne doit jamais être. Votre majesté voit , par la conduite du roi , combien il desire que vous vous sachiez aimer en Espagne , & avec quelle facilité il rappelle les François qui vous font le moindre embarras. Quel remède pour empêcher

empêcher l'effet des mauvais discours, & les chagrins qu'ils donnent à vos majestés? Je n'en vois point d'autre que leur confiance dans l'ambassadeur du roi. Et comment les affaires peuvent-elles se conduire autrement? Cet ambassadeur est choisi par le roi: il n'a nul intérêt en Espagne: il ne peut desirer que de satisfaire son maître & de réussir dans son emploi; & il ne peut réussir qu'en unissant vos majestés de plus en plus avec le roi: ce qui ne doit pas être bien difficile, étant déjà unis par le sang & par la conformité d'intérêt. Je n'ai donc point d'autre conseil à donner votre majesté, puisqu'elle me fait l'honneur de me l'ordonner, que de se confier dans les personnages principaux que le roi son grand-père lui envoie, & d'agir avec eux d'un si grand concert, qu'aucune cabale ni aucun discours ne le puisse troubler. Je suis assurée que le roi ne compte que sur ce que lui mande son ambassadeur. Voudrait-il lui mander des choses fausses qui ne peuvent qu'affliger & embarrasser?

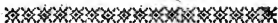
Tome III.

R

La mauvaise intelligence qui étoit entre messieurs d'Estrées & madame des Ursins a fait bien du mal , qu'il faut réparer. Mais je supplie votre majesté de ne point croire qu'on veuille perdre madame des Ursins , ni qu'on l'accuse d'autre chose que d'avoir voulu gouverner toute seule & rendre les ambassadeurs du roi inutiles. On n'a nulle aigreur contre elle : chaque jour le fera voir à votre majesté. Il est vrai qu'on ne veut pas entrer dans ses justifications à l'égard de messieurs d'Estrées , ni voir toute la cour se partager entre eux. On ne compte que ce qui regarde les intérêts des deux rois : le reste est leur affaire , & les suites de demêlés anciens , qu'on dit qu'ils ont eus dès qu'ils étoient à Rome. Au reste , rien n'est plus louable que l'amitié que votre majesté conserve pour cette princesse , & la justice qu'elle rend à sa conduite auprès d'elle ; mais cette amitié doit avoir ses bornes , & ne pas troubler ni son repos , ni son intelligence avec le roi. Il est très-vrai , madame , que je ne me mêle de rien

& que je ne puis rien ; mais il est très-vrai aussi que je m'intéresse vivement à tout , que je desiré ardemment votre union , votre bonheur , votre affermissement en Espagne , votre réputation ; que je suis prévenue d'une grande admiration pour vous ; que je souhaite que votre majesté ne démente jamais l'idée que nous avons d'elle , bien différente assurément des discours dont elle se plaint , & qu'on n'écoute point ici. Le duc de Gramont est honnête homme : le maréchal de Tessé l'est aussi ; ils ne desirent que le bien. J'espère que Dieu soutiendra vos majestés & que tout se tournera à leur satisfaction. Voilà bien abuser de la patience de votre majesté ; mais il m'a paru qu'elle vouloit que je m'expliquasse librement avec elle. Il n'y a rien qu'elle ne me pardonnât , si elle connoissoit la sincérité de mon respectueux attachement pour vos majestés.





L E T T R E S

*Du duc de BOURGOGNE au duc
de NOAILLES.*

Verfailles, 13 septembre
1707.

JE n'ai pas été furpris d'être quel-
que-tems fans recevoir de vos lettres :
votre maladie , le malheur arrivé de-
vant Barcelone , & votre voyage en
Efpagne , en ont été de bonnes excu-
fes. J'ai été bien aife que vous vous
foyez tiré heureufement de la premiè-
re ; fort fâché , comme vous pouvez
bien croire , du fuccès de la feconde ;
& fort aife que pour la troifième, vous
ayez été utile au roi d'Efpagne , ne
doutant pas que vous ne vous foyez
bien acquitté de ce dont vous étiez
chargé. Je crois que le début de ma
lettre , partagé en trois points rebat-
tus & étendus , vous paroîtra com-
me l'exorde d'un fermon ; ce n'est
point cependant mon deffein : mais

me souvenant que j'écris à un savant, j'ai cru qu'il falloit écrire méthodiquement, & n'oublier point la rhétorique, que vous possédez sans doute jusqu'à un point relevé. Il me semble qu'insensiblement je tombe dans le galimatias, qui voudroit être pompeux, mais qui ne l'est point pourtant. Ainsi de peur de m'embarrasser dans des périodes d'où je ne pourrois peut-être pas sortir comme je voudrois, je finirai en me réjouissant avec vous de ce que vous avez fait à Roses, en vous assurant que je crois que vous ferez toujours tout du mieux qu'il vous sera possible, vu les troupes que vous avez, & en vous témoignant la sincère amitié que j'ai pour vous.

L E T T R E *du même.*

A Fontainebleau, 11 octobre
1707.

Vous trouverez peut-être, & avec raison, mon cher duc, que ma réponse suit de loin la lettre que vous m'avez écrite; & il faudroit vous en

R iij

faire des excuses , si l'amitié que j'ai pour vous ne m'exemptoit de ces sortes de complimens. Il faut cependant que je vous remercie des vôtres. Je les ai reçus avec grand plaisir. Il est vrai que j'en aurois eu beaucoup de reconduire M. de Savoie jusques chez lui , mais il valoit mieux encore qu'il s'en allât au plus vite, comme il a fait. Je ne fais que penser de ce qui se passe à Lérída ; il me paroît qu'on y va bien lentement , qu'on n'a guère d'artillerie ni de munitions, que la saison s'avance , que les ennemis sont assez forts pour inquiéter & traverser ce siège de bien des manières. Enfin, je crains qu'on ne fasse un quatrième tome de ce qui s'est déjà passé trois fois devant cette place. Cependant tous ces raisonnemens ne peuvent être que défectueux , sur-tout faits d'aussi loin qu'ils le sont ; & il est à croire que les gens qui sont sur les lieux voient les choses telles qu'elles sont. Je souhaiterois que Lérída pris, & Turin , si on le pouvoit ensuite, on se mît en quartier en Catalogne, &

que vous pussiez vous rendre bientôt à la cour, où j'aurois la satisfaction de vous voir, & de vous entretenir sur tout ce qui regarde cette guerre qui, je crois, est assez difficile.

L E T T R E

Du duc d'ORLÉANS à madame
[de MAINTENON.

(Sans date.)

JE croirois, madame, manquer à la reconnoissance que j'ai de vos bontés, & à la confiance que je dois avoir à l'amitié que vous m'avez promise, si je ne vous rendois pas compte de la démarche que j'ai faite auprès du roi, dont je ne doute pas qu'il ne vous parle, & sur laquelle j'avois résolu de vous demander vos bons offices. Je lui ai demandé d'aller servir en Espagne. Je vous prie d'être bien persuadée, madame, qu'en cette occasion je

R. iv

n'ai consulté ni mon goût ni mon amour-propre. Je ne me crois point capable de mieux faire que ceux qui y ont été ; mais je crois que, pouvant être regardé comme un nouvel otage de la protection du roi envers les Espagnols, je contribuerois peut-être à ranimer leur zèle & leur fidélité pour leur roi. Je me flatte du moins que je n'aurois pas donné de mauvais exemples aux troupes du roi ni à celles du roi d'Espagne. Je crois, madame, qu'en vous disant la façon dont je pense sur cela, il n'est pas nécessaire d'y ajouter la facilité que j'aurois eue à me conformer aux sentimens de ceux qui, en ce pays-là, ont la confiance du roi. Je lui en ai donc parlé ; & il m'a répondu une chose qui m'a surpris d'autant plus, que je ne me crois ni assez d'acquit ni en place à pouvoir inspirer de pareille jalousie. Le roi m'a dit avec une bonté & une confiance dont je suis pénétré, qu'il me croyoit assez propre à l'emploi pour lequel je m'offrois, mais que le roi d'Espagne en pourroit prendre

quelque ombrage. Seroit-il possible que quelques années de plus pussent inspirer de pareils sentimens au roi d'Espagne, qui doit être convaincu que mon respect & mon attachement pour le roi & pour lui, outre les liens du sang, me rendront toujours sa gloire plus chère que la mienne? C'est à vous, madame, à faire l'usage que vous jugerez à propos de ce que je vous mande dans la conjoncture présente, pour le bien de la chose & pour la satisfaction du roi. C'est uniquement par sa volonté que je prétens régler la mienne. S'il se détermine jamais à m'envoyer en ce pays-là, accoutumé comme je suis à recevoir des marques de votre amitié, je croirois vous en avoir, madame, toute l'obligation, & je la sentirois comme la plus essentielle que j'aie reçue de ma vie, puisque c'est peut-être la seule occasion que j'aurai de me pouvoir sacrifier pour marquer au roi le respect, la reconnoissance, & si j'ose dire, la tendresse que j'ai pour sa personne.

R v

Je vous supplie, madame, d'y faire attention , & d'être persuadée qu'on ne peut rien ajouter aux sentimens que je vous dois & que je conserverai toute ma vie.

PHILIPPE D'ORLÉANS.

Fin du tome III.



T A B L E

DES SOMMAIRES.

TADÉE générale des brouilleries de la cour d'Espagne, *page* 1^{re}. — MM. d'Estrées arrivent prévenus contre la princesse des Ursins, 2. — Ils se plaignent d'abord de plusieurs choses, 3. — Portocarréro ne veut plus entrer au *despacho*. — Le roi veut le tenir seul, & en dit les raisons à l'ambassadeur, 4. — Ce ministre se plaint avec vivacité, 5. — Il ne ménage point le président de Castille. — Il accuse la princesse des Ursins dans ses lettres, 6. — Grande imprudence de l'abbé d'Estrées, — Délations de Louville, 7. — Il tâche d'aigrir la cour de France, 8. — Il n'est guère croyable, étant trop passionné. — Relation de la princesse des Ursins. 9. Raisons qu'avoit le roi de tenir seul le *despacho*, 10. — Il avoit commencé d'une manière très-louable. — La princesse demande

R vj

son rappel. 11. -- Elle se dit aimée des Espagnols. -- Elle avoit raison sur l'article de l'étiquette, 12. -- Reproche calomnieux contre elle, 13. -- Manière dont Philippe V. expose cette affaire. -- Il s'élève contre l'obstination de l'ambassadeur, 14. Il se plaint de ses excès. -- Il défend la princesse des Ursins. -- Lettre de la reine, 15. -- Confiance de la princesse des Ursins, 16. -- Elle est offensée, & ne ménage plus ses accusateurs, 17. -- Embarras de Louis XIV. -- Il desire que Portocarréro rentre au conseil, 18. -- Avis à l'ambassadeur sur le président de Castille, 19. -- Article sur la princesse des Ursins. -- Observation de Torci sur la *golille*, 20. -- Les François avoient grand tort sur ce point. -- Louis blâme Philippe de trop de confiance en lui-même, 21. -- Il suppose qu'il a exclu l'ambassadeur du *despacho*, 22. -- Il le prend par les sentimens de reconnoissance, 23. -- Il insiste sur la nécessité de concerter avec le cardinal, 25. -- A quoi s'exposeroit Philippe en persistant, 26. -- Exhorta-

tions pressantes, mêlées de reproches, 27. — Louis prend un ton plus doux, 28. — Sa lettre à Portocarréro pour l'engager à reprendre ses fonctions, 29. — Motifs que Torci emploie. — Philippe témoigne son chagrin à Louis XIV., 30. — Ses plaintes contre l'ambassadeur. — Ses raisons fondées sur des faits, 31. — Trait de fausseté, 32. — La reine blessée au vif, 33. — Elle crie à l'imposture, 34. — Elle réfute vivement les imputations. — Elle accuse le cardinal d'Estrées, 35. — Elle fait sa propre apologie. — Eloge de la princesse des Ursins, 36. — Conduite du roi, opposée aux reproches qu'on lui fait. — Fautes inexcusables de l'ambassadeur, 37. — Il étoit au moins coupable de grande imprudence, 38. — Louis consent à la retraite de la princesse des Ursins, 39. — Invectives de Louville contre elle, 40. — On auroit dû se défier de ce François, 41. — Sa confiance présomptueuse. — Le duc d'Harcourt inculpé mal-à-propos, 42. — Cabales de la princesse des Ursins & de quelques

grands , selon l'abbé d'Estrées , 43. --
Ne point ménager les Espagnols ;
très-fausse maxime , 44. -- Mauvais
système d'ôter à la reine la confiance
du roi. -- Il faudroit plutôt instruire
ce prince , 45. -- On le peint incapa-
ble , parce qu'on voudroit que les
François gouvernassent , 46. -- La
princesse des Ursins profite de ses
avantages , 47. -- Ses représenta-
tions. -- La cour de France souhaite
de la faire demeurer en Espagne , 48. --
On tâche de l'adoucir. -- Louis traite
ces brouilleries de querelles particu-
lières , 49. -- Il veut que l'ambassa-
deur & la princesse vivent bien en-
semble , 50. -- Inconvénient à chan-
ger sans cesse de ministres. -- Philippe
& la reine fermes dans leur sensibili-
té , 51. -- Le roi se plaint avec raison
de n'être pas consulté ; 52. -- & la
reine, de ce qu'on veut lui nuire. -- In-
tentions modérées de Louis , 53. --
MM. d'Estrées obstinés contre la prin-
cesse des Ursins. -- Mais ses récrimina-
tions sont très-fortes , 55. -- Combien
cette querelle étoit honteuse & pré-

judiciaire, 56. -- Tout servoit à l'envenimer. -- Fausse réconciliation, 57. -- Aigreur que montre encore le cardinal, 58. -- Plaifanterie insultante. -- La princesse demande satisfaction, 59. -- Torci lui en ôte l'espérance. -- Louis XIV. y supplée par une lettre honorable, 60. -- Les Espagnols veulent qu'on ne retienne aucun effet des galions, 61. -- On consulte les théologiens, 62. -- Leur décision favorable aux vues de Louis. -- Elle paroïsoit nécessaire, 63. -- Décret rendu en conséquence, 64. -- Démission de Médina-Céli. -- Philippe retranche des dépenses superflues, 65. -- Louis approuve cette conduite, 66. -- Procès de l'amirante, traîné en longueur. -- Jugement qu'on trouve trop peu sévère, 67. -- Plaintes à ce sujet. -- L'amirante se prétend innocent, 68. -- Il est condamné à mort par un nouveau jugement. -- Libelle séditieux. -- Besoins de l'état plus inquiétans, 69. -- Difficulté d'avoir des soldats. -- Projets d'Orri pour le rétablissement des finances, 70. -- L'ambassadeur pro-

pose une junte. — Comment il falloit éviter les reproches des Espagnols , 71. — Démarche imprudente qu'on fait faire au roi , 72. — Embarras qui en résulte. — Philippe dégoûté des ministres actuels , 73. — L'ambassadeur n'écrivoit pas tout exactement. — Il en vouloit à Orri, 74. — Qu'un financier s'enrichisse, pourvu qu'il fasse son devoir. — Fineffe de l'abbé d'Estrées pour satisfaire son ambition , 76. — Il ambitionnoit l'ambassade de son oncle. — La princesse des Ursins se plaint encore , 77. — Philippe voulant décider lui-même , 78. — Louis l'y exhorte , 79. — Motifs de cette résolution , 80. — Louis XIV. demande la cession des Pays-bas , 81. — Raifons qu'il apporte. — Cela devoit tenir lieu de dédommagement , 82. — L'affaire conclue sans le cardinal d'Estrées. — Lettre de Philippe à l'électeur de Bavière , 83. — Jaloufie des Espagnols sur l'Amérique , 84. — Difficultés par rapport au pape. — Sentiment de Louis XIV. sur la cour de Rome , 85. — Particularités fort inquiétantes en

Espagne, 86. — On veut envoyer quelqu'un en France, contre l'avis de l'ambassadeur, 87. — Il décrie Orri, chargé de la commission, 88. — Trop de passion dans sa conduite. — Philippe accuse les deux cardinaux. — Il demande un plan de conduite à Louis XIV., 89. — Mission de Louville en France. — La princesse des Ursins est sa dupe, 90. — Ce qu'elle écrit sur les deux envoyés, 91. — Et sur l'abbé d'Estrées. — Traité du Portugal dont on ne se doute point, 92. — Philippe se loue beaucoup d'Orri. — L'ambassadeur l'injurie, 93. — D'Aubigni attaqué de même. — Résolutions de Louis contraires aux vues de l'ambassadeur, 94. — Il juge qu'Orri est nécessaire pour trouver des fonds, 95. — Erreur sur le Portugal. — On promet le rappel du cardinal d'Estrées, 96. — Ménagemens à son égard, 97. — Cette ambassade exigeoit des talens particuliers, 98. — Dangers de l'Espagne. On sent le besoin qu'on a des François. — On demande au roi un gé-

néral qui soit ambassadeur , 99. — Il y trouve trop d'inconvéniens , 100. Confiance due aux Espagnols , 101. — On prépare l'ambassadeur à son rappel. — Il étoit dangereux d'attendre , 102. — Les invectives continuent. — Lettre de l'abbé d'Estrées contre la princesse des Ursins , 103. — Sa conduite & celle de Louville, pleines de duplicité , 104. — Trait mortifiant pour l'ambassadeur -- Accusations contre la princesse des Ursins & Orri , 105. — Louville ne ménage point le cardinal d'Estrées. -- Nouvelle batterie contre la princesse , 106. — Haines de cour irréconciliables & fardées. — Combien le cardinal d'Estrées se faisoit haïr. — L'abbé se propose de brouiller Orri & la princesse , 108. — Il veut agir de concert avec Louville. — On se refroidit en France à l'égard du roi d'Espagne. — Ce prince rend compte des affaires à Louis , 111. — Le cardinal d'Estrées demande enfin son rappel ; 112. — Mais il ne veut pas s'en aller aussi-tôt qu'il faudroit. — Le

roi lui insinue que son départ est nécessaire, 113. — Trop de foiblesse dans le ministère de France, 114. — Fausse idée de Torci, 115. — Ses vues sur la manière de faire les réformes en Espagne; — & sur les personnes qu'il faut employer. — Camp formé par Orri, & dont le peuple est charmé, 116. — Ressources qu'il compte avoir. — Philippe se plaint des excès du cardinal ambassadeur, 117. — Rapport de Louville plus suspect que jamais, 119. — Il se déchaîne contre le père Daubenton, 120. — Il injurie la reine & la princesse des Ursins, 121. — Il parle du roi avec mépris, 122. — Ses conseils au ministre de France, 123. — Louville agissoit par ambition, 124. — La cour de France faisoit des fautes dangereuses. — Elle loue le cardinal d'Estrées, 125. — Pouvoit-on croire Louville? 126. — L'abbé d'Estrées voit aussi mal les choses, 127. — Défection du duc de Savoie, non prévue. — Les divisions des François, source de malheurs, 128. — Le cardinal

d'Estrées ne se calme point. — Louis XIV. presse son départ, 129. — L'abbé d'Estrées, nouvel ambassadeur. Le roi ne veut pas qu'il entre au *despacho*, 130. — Motifs de cet ordre imprévu, 131. — Retraite brusque de Portocarréro, 132. — Soupçons de Philippe V. contre le P. Daubenton, 133. — La reine les confirme. — La princesse encore plus, 134. — Louis promet de changer le confesseur. — Eclaircissement de Philippe avec Daubenton. — Noirceurs dans les intrigues, 135. — Louville rappelé, — Son animosité contre le confesseur, 136. — Son caractère l'avoit rendu fort dangereux. — Daubenton l'étoit aussi, 137. — L'abbé d'Estrées paroît content de ne pas entrer au *despacho*. — Il combat pourtant cette résolution de la cour, 138. — Il fait l'éloge d'Orri, — Conseil dangereux & violent. — Imputation odieuse, 139. — L'abbé ne convenoit point à l'ambassade. — Le cardinal prend congé avec hauteur, 140. — Mot piquant qu'il dit à la reine. — Il est insulté par le

peuple, 141. -- Sentimens du nouvel ambassadeur, 142. -- Junte proposée par madame des Ursins. -- Elle blâme la distinction de *bien* ou de *mal-intentionnés*, 143. -- Importance de connoître les rapports contradictoires. -- Louis XIV. change d'avis sur le *despacho*, 144. -- Il annonce des *résolutions extrêmes*, si les François se divisent encore. -- Evénemens du dehors, 145. -- Les Piémontois désarmés par Vendôme. -- La guerre va commencer en Portugal, 146. -- Quand Philippe doit se mettre à la tête de l'armée. -- Raisons d'attaquer le Portugal, 147. -- Mais on manque de forces en Espagne, 148. -- Droits de la maison d'Orléans reconnus, 149. -- Etablissement des gardes-du-corps, 150. -- Autres gardes. -- Montellano futur président de Castille. -- Opérations d'Orri, 151. -- L'ambassadeur fait signer une dépêche à la princesse des Ursins. -- Elle se doute que c'est un piège, 152. -- Brouillerie sourde qui va éclater, 153. -- Philippe V. découvre le mystère à

Louis XIV. — Il ne peut se dispenser de confier ces secrets , 154. — Manèges pour perdre Daubenton, &c. 155. — Comment les faussetés s'étoient découvertes , 156. — Grief contre le nouvel ambassadeur, 157. — Demande modérée du roi. — Démarche imprudente de la princesse des Ursins , 158. — Torci en est offensé. — On lui témoigne cependant la plus grande confiance, 159. — Inconséquences du ministère. — Louis se détermine à envoyer des troupes en Espagne, 160. — Il nomme Berwick pour les commander. — Il recommande à Philippe de se mettre à la tête des Espagnols, 161. — Formalités qui empêchent de donner audience à l'ambassadeur de Venise. — Sentimens de Louis XIV. sur cet objet, 162.

1704.

— Relations suspectes de l'abbé d'Eftrées ; 163. — Surtout contre Orri. — Eloges qu'Orri reçoit d'ailleurs, 164. — Contradiction singulière. —

On suppose toujours que la France doit gouverner l'Espagne. — Cette fausse idée prévaloit, 165. — Résolutions violentes contre la princesse des Ursins, 166. — Pourquoi Louis XIV. a choisi ces circonstances pour l'exécution, 167. — Précautions singulières qu'il prescrit, 168. — Ses dispositions, en cas que le roi d'Espagne refuse. — Il rappelle aussi l'abbé d'Estrées, 169. — Mais il lui témoigne de la satisfaction, 170. — Remercimens de cet ambassadeur. — Demande du roi à Philippe V., 171. — Paroles qui devoient l'effrayer. — Exhortation à la reine, 172. — Château-neuf chargé de l'exécution des ordres. — Soupçons de l'ambassadeur, 173. — Départ & craintes de la princesse des Ursins. — Ses plaintes à la maréchale de Noailles, 174. — Elle la soupçonne d'avoir eu part à sa disgrâce, 175. — Elle se rétracte sur ce point. — Elle lui écrit de la manière la plus adroite, 177. — Douleur & courage de la reine, 178. — Campagne de Philippe V. en Portugal. — Ses

lettres à Louis XIV., 179. — Le duc de Gramont nommé à l'ambassade d'Espagne. — Précis de ses instructions; — Sur la reine, 180; — Canalez & Orri, 181; — Sur les tribunaux, 182. — Affaire du grand-inquisiteur à terminer. — Eviter les querelles avec Rome, 183. — Sur Daubenton. — Louis XIV. veut un jésuite à sa place. — Gramont juge trop légèrement, 184. — Son entrevue avec la princesse des Ursins. — Il trouve la reine dans des dispositions bien différentes que celles qu'annonçoit l'abbé d'Estrées, 185. — Conversation très-vive, au sujet de la princesse, 186. — La reine constante dans ses sentimens. — Fin de la campagne de Philippe, 188.

L I V R E S I X I È M E.

Erreur de la cour de France. — Il étoit impossible que l'affaire de madame des Ursins n'eût des suites, 190. — Louis XIV. se montre inflexible à son égard, 191. — Il comptoit trop
sur

sur sa fermeté & ses lumières. — Il desirer un changement dans le *despacho*, 192. — Démarche imprévue d'un des ministres, 193. — Soupçons & incertitudes de Gramont, 194. — On presse la reine de se mêler des affaires. — Elle témoigne de la répugnance, 195. — Elle consent néanmoins avec réserve, 196. — Louis XIV. la loue & l'excite, 197. — Il demande le rétablissement de Rivas. — La reine s'y oppose, 198. — Embarras de l'ambassadeur. — Il prie Louis XIV. de remédier au mal, 199. — Il le détrompe sur un point capital. — Effet qu'on auroit dû prévoir, 200. — Tentative des Anglois sur la Catalogne, 201. — Ils prennent Gibraltar. — Gramont l'attribue au gouvernement, 202. — Philippe & la reine s'abandonnent à Louis XIV.

Rétablissement de Rivas, 203. — Orri rappelé d'Espagne. — Louis fort affecté des malheurs, 204. — Il fait des reproches paternels à son petit-fils, 205. — Il lui propose de former un conseil, 206. — Raisons pour éta-

blir ce conseil , 207. — Comment un roi doit employer ses ministres , 208. — Rendre le *despacho* plus nombreux. — Membres qu'on y fait entrer , 209. — Jalousies & cabales. — Pensions trop fortes. — Bataille de Malaga glorieuse pour la France , mais funeste , 210. — Les gardes - du - corps , toujours vus de mauvais œil. — La *conchilla* , 211. — Jalousie des Espagnols pour le commerce des Indes. — Inquiétudes sur la conduite de la reine , 212. — Louis XIV. lui écrit avec force & amitié , 213. — Il blâme la princesse des Ursins. — Raisons pour ne pas prendre son parti , 214. — Accusations contre elle , 215. — On croit qu'elle donne de mauvais conseils à la reine. — Confiance due à Louis pour le bien des affaires , 216. — Il se trompoit en quelques points à son sujet , 217. — On commence à sentir que madame des Ursins est nécessaire. — On la ménage , 218. — La reine demande qu'elle puisse aller se justifier , 219. — Louis XIV. y consent. — L'ambassadeur varie sur

le compte de Montellano , 220. — Il se flatte de surmonter les difficultés par le moyen de la reine. — Trop de précipitation dans ses jugemens, 222. — Sentiment de Louis XIV. sur la résidence des évêques, 223. On cherche des fonds pour la guerre. — Gardes-du-corps maintenus. — Maures auxiliaires des ennemis : c'eût été un avantage pour l'Espagne , 224. — Tessé remplace Berwick. — Grande demande trop tôt pour lui, 225. — Cause du rappel de Berwick. — Siège de Gibraltar par les Espagnols , 226. — Rivas déjà suspect à Gramont, qui le jugeoit si nécessaire. — Cette légèreté de jugement étoit funeste , 227. — L'ambassadeur assure que Philippe veut gouverner sans la reine. — Démarche trop hasardée , 228. — Secret sur cette affaire. — Louis XIV en prévoit les suites fâcheuses , 229. — Philippe agissoit toujours en faveur de madame des Ursins. — Louis ne veut point qu'on le décourage , 230. — Sentimens qu'il lui inspire pour la reine , 231. — Conduite que

doit tenir l'ambassadeur. — Il s'étoit engagé dans un faux système, 232. — La princesse des Ursins redemandée. — Torci consulte Gramont avec franchise, 233.

1705.

Gramont opposé à son retour. — Discours hardi de Montellano à la reine, 234. — Doute sur la vérité de ce fait, 235. — Ressources d'argent & de troupes. — La princesse des Ursins paroît ne point desirer son retour, 236. — Comment le roi & la reine reçoivent la nouvelle, 237. — L'ambassadeur suivoit une fausse politique, 238. — Sages conseils de Louis à Philippe, 239. — Gramont se flatte d'un succès chimérique. — Il inculpe Tessé, 240. — Louis XIV. décidé sur la princesse des Ursins, 241. — Il sent l'impossibilité de diriger en tout le roi d'Espagne, 242. — Tout autre système étoit impraticable. — Chagrin du duc de Gramont. — Sa soumission au roi, 243. — On lui fait

entendré qu'il doit demander son congé, 244. — L'affaire du grand-inquisiteur terminée. — Le siège de Gibraltar n'avance point, 245. — Tessé y est envoyé. — Il donne des espérances, 246. — L'escadre françoise est battue par les Anglois. — Philippe s'obstine à la continuation du siège, 247. — L'ambassadeur voit tout en noir, 248. — Il desire Orri, dont il ne vouloit point auparavant. — Le retour du financier étoit nécessaire, 249. — Philippe avoue sa feinte à Louis XIV. — Ce qui l'avoit engagé à écrire contre madame des Ursins, 250. — Il se plaint des intrigues de Daubenton, 251. — Lettre paternelle de Louis XIV., 252. — Gramont obtient son congé. — Amelot nommé à l'ambassade, 253. — Comment Gramont finit la sienne, 254. — Campagne du maréchal de Tessé, 255. — Début d'Amelot. — Il approuve les projets d'Orri, comme une ressource nécessaire, 256. — Louis demande qu'en mette des troupes françoises à l'entrarabie. — Oppos

sition des ministres espagnols, 257. — Philippe décide avec fermeté. — Ce qu'Amelot pense du roi & de la reine, 258. — Jugemens passionnés de Gramont, 259. — On se dispose à changer le ministère. — Soupçons du complot, 260. — Léganez arrêté & conduit en France. — Louis approuve ce coup de vigueur, 261. — Il conseille d'autres exemples. — Moine séditieux, qu'on n'ose arrêter sans bref du pape, 262. — Preuves insuffisantes contre Léganez. — Canalez reprend faveur. — L'ambassadeur change d'opinion sur les grands, 263. — Il pense qu'on doit les ménager & se passer d'eux. — Circonstances favorables à son système, 264. — Arrivée triomphante de la princesse des Ursins, 265. — Elle refuse un honneur contraire à l'étiquette. — Conduite sage de la reine, 266. — Louis parle avec éloge de madame des Ursins, 267. — Bruits répandus à la cour de France contre le gouvernement d'Espagne. — Liberté des discours du public, 268. — Mutinerie

des grands pour une affaire de cérémonie, 269. — Philippe tient ferme, 270. — Ménagemens qu'il observe, 271. — Deux capitaines des gardes-du-corps destitués. — Soutenir une démarche, quoique faite imprudemment, 272. — Raisons de Philippe. — Changement pour mortifier les grands, 273. — Ardeur martiale du roi. — Faux jugement sur Marlborough, 274. — L'archiduc amené par les Anglois. Révoltes. — Une partie de la Catalogne & de l'Aragon soumise à ce prince, 275. — La révolution se fait presque sans effort. — Les moines y contribuent beaucoup, 276. — Les médecins aussi. — Prise de Barcelone. — Peterborough, 277. — Badajoz sauvé, 278. — Philippe députe Aguilar en France. — Ses résolutions courageuses. — Louis approuve qu'il s'expose à tout pour défendre sa couronne, 279. — Il lui promet des secours, 280. — Les Espagnols demandent qu'on leur donne part dans les affaires. — Conférence où ils exposent leurs griefs,

281. — Proposition hardie de Médina-Céli, 282. — Projet de gouvernement en l'absence du roi. — Plan que propose la princesse des Ursins, 283. — L'ambassadeur l'adopte, 284. — Tefé paroît être du même avis. — Eloge qu'il fait du docteur Goiffon, 285. — Il se défie du zèle des officiers espagnols. — L'archiduc est proclamé à Valence, 286. — Inquiétudes pour l'Aragon, &c. — Moines séditieux impunis, 287. — Fidélité admirable de quelques évêques, 288. — On règle le gouvernement.

1706.

La reine, régente malgré elle, 289. — Son courage excité par le roi de France, 290.

LIVRE SEPTIÈME.

Le comte d'Ayen. — Ses belles qualités. — Ses défauts, 293. — Sa liaison avec madame de Maintenon. — Il est consulté sur les lectures de la

duchesse de Bourgogne, 294. —
 Moyens de faire goûter la lecture. —
 Extraits d'histoire, 295. — Le comte
 d'Ayen acquittant ses dettes, 296. —
 Comment il les avoit contractées. —
 Ses principes de morale, 297. — Chaî-
 nes des grands. — Etude & émula-
 tion militaire, 298. — Desir d'être
 où l'on acquiert de la gloire, 299. —
 Le duc de Noailles destiné pour l'ar-
 mée d'Espagne, 301. — Il pourvoit à
 la sûreté de Roses, 302. — Ses vues
 sur Gironne. — Action où il bat les en-
 nemis, 303. — Il se montre digne du
 commandement en chef. — Sa subor-
 dination quand il a un supérieur, 304.
 — Perplexités & craintes du maré-
 chal de Tessé. — Il regarde l'Espagne
 comme perdue, 305. — Il décide Phi-
 lippe au siège de Valence. — Louis
 XIV. ordonne celui de Barcelone,
 306. — Sentiment de Tessé sur cette
 entreprise. — Flatterie de ce général
 à l'égard du roi, 308. — Forces des
 deux partis, 309. — Attaque du
 Montjoui. — Noailles avec la petite-
 vérole, 310. — Prise du fort, infruc-

tueuse. — Ruse pour animer les fanatiques de Barcelone, 311. — Les femmes soldats. — Courage du roi d'Espagne; mais on lui reproche sa froideur, 312. — Tessé lève précipitamment le siège, 313. — Douleur de Philippe V., 314. — Ses résolutions courageuses. — Il choisit Noailles pour l'accompagner, 315. — Prudence du duc, 316. — On lui donne un corps d'armée. — Prise d'Alcantara par les ennemis, 317. — Défaite des François à Ramillies. — Louis encore ferme dans les revers, 318. — Il conseille à Philippe d'attendre des troupes pour rentrer dans son royaume, 319. — Philippe retourne courageusement à Madrid, 320. — Services que Noailles lui rendit. — Démarches de la reine. — Elle obtient de l'argent, 321. — Les ennemis marchent à Madrid. — La reine se retire à Burgos, 322. — Son courage inébranlable, comme celui du roi. — Peinture qu'elle fait de ses maux, 323. — Zèle des Espagnols prouvé par de grands efforts, 325.

— On reprend la supériorité. — On rentre dans la capitale. — Désintéressement du peuple, 326. — Arrivée du roi. — Louis XIV. rend justice aux Espagnols, 327. — Déroute de Turin, suivie de la perte de l'Italie, 328. — Louis demande la paix. — Philippe craint un démembrement, 329. — La guerre continue. — Noailles presque sans troupes en Roussillon. — Ses travaux pour être utile, 330. — Sa conduite justement louée, 331. — Il met Roses en sûreté. — L'Espagne perd Maïorque & Minorque, 332. — Idées politiques de Noailles sur l'Espagne. — Torci pour la paix, 333. — Le roi d'Espagne formé par les malheurs, 334. — La princesse des Ursins conserve sa tranquillité, 335. — Elle espère des retours de fortune. — Le tempérament plus fort que la raison, 336. — Retranchement des dames du palais. — Motifs de leur renvoi. — On se défie des grands, & on les ménage moins, 337. — Cabales contre madame des Ursins & Amelot. — Calomnies sur madame de Mainte-

non, 338. — La princesse des Ursins en butte à de pareilles imputations, 339. — Elle se plaint des hommes. — Les passions empoisonnent tout, 340. Esprit de cabale & de méchanceté. — La reine douairière transférée à Bayonne, 341.

1707.

La France tourne ses efforts vers l'Espagne. — Le duc d'Orléans y vient commander, 342. — Philippe demeure à Madrid. — Bataille d'Almanza, gagnée par Berwick, 343. — Le duc d'Orléans, sans jalousie pour ce général. — Réduction de la Valence, 344. — On reprend Sarra- gosse & l'Aragon, 345. — Xativa prise d'assaut. — Violences commises. — Contributions en Aragon, & suppression de privilèges, 346. — Noailles médite une diversion importante. — Il manque de moyens, 347. — Dureté que le ministre lui recommande, 348. — Tentative sur Puicerda, 349. — Elle manque par l'imprudence de

l'officier qui en est chargé. -- Courses en Catalogne, 350. -- Louanges données au duc de Noailles, 351. -- Bruits ridicules répandus à la cour contre lui. -- Contre-tems qui arrêtent les opérations, 352. -- Siège de Lérída par le duc d'Orléans, 353. -- Prise de la ville & du château. -- Impossibilité de prendre Tortose, 354. -- Travaux utiles de Noailles. -- Satisfaction du roi, 355. -- Succès des Espagnols. -- L'Italie perdue pour l'Espagne, 356.

1708.

Mécontentemens que donne le pape. -- Emprunt sur le clergé d'Espagne, 357. -- Défense de rien donner au roi sans permission du pape, 358. -- Amelot parle fortement au nonce. -- Le conseil de Castille est consulté; 359. -- Son avis favorable aux droits de la couronne, 360. -- On permet à l'ambassadeur de quitter Rome. -- Sentimens modérés de Louis XIV. sur cette affaire, 361. -- Il conseille

d'éviter tout éclat. -- Il ne veut point introduire en Espagne les maximes gallicanes, 362. -- Le manque de forces; raison de ménager la cour de Rome. -- Lenteurs du conseil de Castille, sans motif raisonnable, 363. -- Amelot blâme les conseils. -- Nouvel embarras du côté de Rome, 364. -- On ménage pourtant le pape par de fausses espérances, 365. -- Difficultés pour le commerce entre les Espagnols & les François. -- Nécessité d'un réglemeut à cet égard, 366. -- Modération de Louis sur les intérêts de la France, 367. -- On ne pouvoit rien régler avant les événemens de la campagne. -- Justice de Philippe V., 368. -- Il fait punir un grand d'avoir blessé un cocher. -- Il se radoucit avec sagesse, 369. -- Son desir de combattre à la tête de l'armée. -- Sa présence à Madrid jugée plus utile, 370.

644764



T A B L E

DES PIÈCES DÉTACHÉES.

LETTRE de la princesse des Ursins à la maréchale de Noailles, 372. — Lettre de l'abbé d'Estrées à la même, 375. -- Lettre de la princesse des Ursins à la même, 376. -- Lettre de la princesse des Ursins à la même, 379. — Lettre de l'abbé d'Estrées à la même, 381. -- Lettre de madame de Maintenon à la reine d'Espagne, 383. Lettres du duc de Bourgogne au duc de Noailles, 388. — Lettre du même, 389. -- Lettre du duc d'Orléans à madame de Maintenon, 391.

Fin des tables du tome III.

